

SENBEÏ

A thick, circular ring with a rainbow gradient, transitioning from red on the outside to blue on the inside, framing the central text.

RÊVES

SENBEI

RÊVES

B **BANZAI**
LAB™

© & © 2025 BANZAI LAB.

All rights of the producer and of the owner of the work reproduced reserved.

PRÉFACE

PAR FELDUB

Le « Senbeï » est une propriété émergente de l'univers

On s'est rencontrés avec Hugo (qui n'était pas encore Senbeï), il y a une vingtaine d'années à une période charnière de nos vies dans un espace hors du temps suspendu où tout semblait à la fois possible et illusoire. On était deux jeunes Français expatriés à Montréal, délestés de nos passés, de nos familles et pour une fois libres de suivre des trajectoires que personne n'avait tracées pour nous.

Le jour où on s'est rencontrés, on est devenus potes au bout d'une vingtaine de minutes, je pense. C'était simple, on se comprenait, on se marrait, on débordait tous les deux d'une insatiable curiosité pour une infinité de choses. On ne savait pas trop pourquoi, mais à vrai dire, on a tout de suite compris qu'on vivrait cette expérience du déracinement ensemble et c'est ce qu'on a fait...

On sortait six soirs sur sept dans les bars et les salles de concert de Montréal où se produisaient, notamment, les artistes pionniers du label Ninja Tune qui avaient posé leurs valises dans la Belle Province. Le reste du temps, on traînait presque quotidiennement dans un magasin du boulevard Saint-Laurent : la boutique Moog, le mythique fabricant de synthétiseurs modulaires. C'était le commencement de la démocratisation des outils de productions musicales et ce magasin en constituait une éblouissante vitrine... On était comme deux gamins sans nos parents dans un grand magasin de jouets...

C'étaient aussi les « vrais » débuts de la MAO (musique assistée par ordinateur) maintenant que les ordinateurs étaient suffisamment puissants pour jouer des samples audio. C'était aussi l'arrivée de nouvelles technologies, comme le Serato qui permettait de jouer directement des fichiers numériques sur des platines vinyles : plus besoin d'aller *digger* dans les rayons des disquaires, l'âge d'or du *peer-to-peer* (du téléchargement illégal, quoi...) avait débuté, et avec lui l'accessibilité à une infinité de contenus audio désormais complètement exploitables sur une platine.

Je pense, et j'en suis assez fier, être l'un des protagonistes à avoir mis Senbei sur les rails de sa carrière musicale. Il avait déjà réalisé des productions avec sa PlayStation qui claquaient !

J'ai aussi très vite capté qu'il avait des compétences cognitives hors du commun quand je lui ai expliqué le fonctionnement basique d'un ordinateur, de Windows et d'un logiciel de *peer-to-peer* (eMule). Il n'avait jamais touché un ordi et en moins de deux heures, il a intégré ce que j'avais mis presque dix ans à maîtriser (j'étais un *early computer hobbyist*, pourrait-on dire)...

Pourtant, Hugo avait ce truc de ne jamais rien prendre au sérieux, de cacher derrière un humour à la fois hilarant et absurde, ses potentialités créatives. Invariablement, quand on lui mettait une guitare dans les mains, son premier réflexe était de jouer la musique de la pub Herta pour les saucisses Knacki. Quand il se mettait derrière une batterie, il était obligé de faire des roulements à la con comme ceux qu'on entend

à la chute des blagues vaseuses d'humoristes de cabaret. Je crois que c'était sa façon maladroite et inconsciente de dissimuler son manque de confiance en lui. Parce qu'en fait, ce qui était troublant, c'est qu'il avait beau faire le débile derrière une guitare ou une batterie, c'était toujours harmoniquement ultra juste et rythmiquement parfaitement calé.

Je me rappelle qu'à l'époque je le qualifiais « d'apologète de la merde », tellement il se gavait de séries B, de films bidons et de musiques débiles. Je pense qu'en fait, il se retrouvait lui-même dans ces réalisateurs ou ces musiciens qui dissimulaient leur talent derrière l'apparente trivialité et absurdité de leur production.

Quand je lui ai mis entre les mains son premier DAW (*digital audio workstation*, mots savants pour les logiciels de production musicale), il a plongé dedans comme Jacques-Yves Cousteau quand il a inventé le scaphandre pour explorer les fonds marins. En moins de deux semaines, il avait produit une dizaine de morceaux pour une bonne part « drôles » avec des *mash up* qui mixaient un a capella de Buju Banton avec la BO de *Mario Bros.* sur un fond de jungle bien énervé, pour n'en citer qu'un. Il avait un casque pourri, pas de carte son externe et ses productions sonnaient déjà comme une prod de 2020 (bon, je pousse un peu là, il n'avait pas encore rencontré les ingénieux producteurs de Tha Trickaz...).

Il y avait en revanche un instrument qui semblait particulièrement saillant à sa pratique impertinente de la musique : le *scratch*. C'est un instrument singulier qu'une platine vinyle, à partir de laquelle on triture le signal audio avec ses doigts, directement sur le disque et les *faders* d'une table de mixage. C'était l'instrument parfait pour lui : on a le droit de déchirer au *scratch* sans se prendre au sérieux, ce qui est moins le cas avec une guitare, un piano ou n'importe quel instrument traditionnel... Mais quand on le voyait et qu'on l'entendait *scratcher* avec une fluidité et une aisance déconcertante, on ne pouvait que se rendre à l'évidence : ce mec a un talent monstrueux et n'a pas grand-chose à envier à des DJ déjà internationalement reconnus.

Cinq ans plus tard, dans ce qui a été, pour lui comme pour moi, une de nos premières scènes dans un gros club (le 4 Sans à Bordeaux), on partageait l'affiche avec le monumental DJ Krush. Tout en feignant l'indifférence, dissimulé derrière l'écran de sa Gameboy, Hugo était en PLS devant Krush, ce qui ne l'a pas empêché de le *clasher* magistralement lors d'une épique *battle* de *scratch* devant une foule en délire !

En 2007, peu après notre retour en France, les choses se sont brutalement accélérées : par un hasard de circonstances, on avait des amis en commun qui venaient de monter un groupe électro-instrumental (United Fools) composé d'un *beatmaker* (Matthieu A.k.a, Smokey Joe) et d'une myriade d'instrumentistes, tout droit sortis du conservatoire. On s'est rapidement greffés autour de ce projet et du local de répétitions dont disposait Mat dans le sous-sol de sa maison familiale. C'est ce même Matthieu qui nous a poussés à produire chacun notre premier album afin de monter notre propre outil de production en 2008, et le label Banzaï Lab est né. Dès lors, Senbei n'a plus cessé de composer, de produire, de collaborer et encore collaborer, de tourner à un rythme qui dépasse parfois l'entendement.

Tout ce que je vous raconte s'est passé il y a presque vingt ans aujourd'hui, mais c'est là, je pense qu'est né Senbei : un producteur hors norme, attachant, drôle, dissimulant derrière le rire une sensibilité à fleur de peau, à la fois optimiste et torturé, joyeux et grave, intelligent et délibérément débile. Un mec insatiable, à la curiosité sans fond, capable de s'extasier autant devant un film d'auteur que sur une bouse inter-sidérale de série B sciemment produite par son instigateur. Il a absorbé plus d'albums, de séries, de films, de musiques de film, de jeux vidéo qu'il est possible à un être humain de le faire dans toute une vie. Je ne me l'explique toujours pas...

À sa manière, il ressemble aux IA d'aujourd'hui dont les prouesses sont liées à l'incommensurable quantité de données produites par les humains à partir desquelles elles génèrent du texte, de l'image ou du son. Mais la différence irréductible entre Hugo et les IA, c'est que ces dernières ne créent à proprement parler rien de nouveau, si ce n'est la

moyennisation statistique des données dont elles disposent. Bien qu'il s'appuie lui aussi sur un nombre incalculable de productions humaines qu'il a ingurgité (et continue d'ingurgiter), il a cette capacité à produire du nouveau, à créer un univers qui lui est propre dans des compositions où chaque détail, aussi infime soit-il, participe d'un ensemble cohérent qui n'a rien à voir avec le calcul probabiliste ou la statistique... Bien que je pense souvent à lui en termes de « machine », c'est avant tout un créateur, un artiste au sens plein du terme.

Doté d'une incroyable sensibilité harmonique et rythmique, il a aussi une oreille totalement intransigeante qui lui permet d'exprimer en musique ce qu'il pense et ce qu'il ressent, peut-être avec encore plus de pertinence que le langage. Il a fait le choix de partager avec vous, dans ce petit livre, les pensées et les émotions qui ont guidé l'écriture de cet album qui a quelque chose de plus intime que les autres. Et ce « livre audio » reflète bien ses différentes facettes, un univers où se côtoient le cinéma épique et les péripéties de la vie, les nouilles chinoises et Pinocchio, Sergio Leone et Miyazaki, Dr Slump et J Dilla, NOFX et Amon Tobin...

IN TUNE

1. Reeeeeeeewind !

On est en 2004, en plein mois de juillet. Je vis à Montréal depuis presque un an. J'habite dans une grande avenue à l'est du parc Lafontaine : l'avenue De Lorimier. On était quatre, cinq, mais je me suis subitement retrouvé tout seul dans cet énorme appartement. Mes colocataires, tous étudiants, sont déjà repartis sur le vieux continent...

Il fait si beau ici, l'été. Toutes les grandes rues comme la mienne sont parsemées d'arbres, et dans ma piaule, entre mon lit et un petit bureau bricolé sur lequel trône un moniteur d'ordi poussiéreux, des piles vides de CD-R et un cendrier qui déborde, les ombres changent et dansent au fil des heures qui passent. Vous voyez la fenêtre du menu de démarrage du jeu *The Last of Us* ? Même *mood*, sans les zombies. Mais aussi doux que cela puisse paraître, je suis mal. Le retour en France me pend au nez. Ça sent un peu la fin d'une année qui fut totalement incroyable pour moi sur le plan intérieur, mais je reviendrai là-dessus plus tard. D'ailleurs, je ne le sais pas encore à ce moment-là, mais je vais me taper trois semaines de dépression en rentrant au pays, me reprendre un nouveau visa en quatrième vitesse, et revenir ici pour une deuxième année québécoise.

Quand j'ai débarqué à Montréal, je faisais déjà de la musique électronique, mais sur ma PlayStation 2, avec le jeu *MTV Music Generator 2*. Si vous voulez vous taper une bonne crise de rire, allez sur YouTube et cherchez « David Morales Music Generator 2 ». Cette vidéo était au lancement du jeu. Avec mes potes, on la connaissait par cœur. Ça nous faisait mourir de rire. J'avais apporté ma console avec moi pour continuer à composer des trucs, bien qu'à l'époque, il faut l'avouer, tout ce que j'en sortais n'était pas dingue.

Ça faisait aussi à peu près trois ou quatre ans que je « scratchouillais ». Mon père m'avait offert deux platines Gemini et une table de mixage Numark Pro SM-2 pour mes vingt ans. Mes parents m'ont toujours poussé vers la musique. J'en fais depuis tout petit, mais à ce moment-là, je n'avais vraiment aucune idée de ce que j'allais faire dans ma vie. J'étais en faculté de cinéma, j'aurais bien aimé faire des films, mais mes quelques expériences de tournage m'ont vite refroidi... Je ne sais pas trop si mes parents ont cru en moi au départ. Ils ne se sont sûrement même pas posé la question, ils m'ont simplement encouragé.

Après quelques jours à Montréal, et n'ayant pas pu emporter tout mon matos de musique, je me suis racheté une platine vinyle Vestax PDX-2000, édition collector toute blanche, magnifique, un truc genre neuf cents dollars canadiens avec les sous que mon père m'avait laissés pour manger et me loger pendant deux mois. J'avais l'air bien con en allant visiter des appartements le ventre vide et ma platine sous le bras.

2. Feldub

On s'est rencontrés assez vite avec Feldub. Avant de partir pour Montréal, c'était le voisin du dessus d'un de mes amis d'enfance, et mon pote me parlait souvent de lui. Au début, je n'étais pas trop chaud à l'idée de le rencontrer. Le gars était un peu trop fan de reggae et de dub à mon goût. Je trouvais ça suspect ! Bon, par la suite, je me suis un peu détendu sur la question quand il m'a fait découvrir trop de projets mortels comme High Tone, Zenzile, Interlope, Cosmik Connection, etc.

Toute la *vibe* électro-dub française. L'intro de l'album *Wave Digger* de High Tone, avec ce sample du film *Way of the Gun* qui *glitch* dans tous les sens, quelle dinguerie !

Après m'être enfin installé dans mon premier appartement, on a échangé quelques mails avec Feldub, en se disant que ça serait cool de se rencontrer. Après échange d'adresses, on s'est rendu compte qu'on habitait littéralement à cinquante mètres l'un de l'autre, ce qui est quand même zinzin dans une ville où certaines rues font plusieurs dizaines de kilomètres. On a beaucoup rigolé ce jour-là, on a sympathisé assez vite et on a passé en gros deux ans ensemble à se la coller dans tous les bars de Saint-Denis et de Saint-Laurent. Enfin au début, c'était surtout lui qui se la collait. Moi, je le regardais en buvant des cocas, mais je vous parlerai de ce fait étrange un peu plus tard.

C'est donc à ce moment-là, en ce début d'année scolaire 2003, et grâce à Feldub, que j'ai découvert qu'on pouvait faire de la musique sur un ordinateur. La folie, le jour et la nuit... Il m'a appris à utiliser un logiciel nommé Reason et j'allais découvrir les merveilles quasi infinies que proposait ce séquenceur. Mes deux premiers albums ont été faits sur Reason 3 et 4, avant que je ne change de logiciel pour Cubase après ma rencontre avec mes deux autres futurs mentors, Tha Trickaz. Un soir d'automne, j'ai regardé ma pauvre PS2, des larmes coulaient sur son visage. Je lui ai dit que c'était fini entre nous... Heureusement, je suis resté par la suite en très bons termes avec Sony, mais ce soir-là, on peut dire que j'ai laissé bébé dans un coin...

3. Coucou HADOPI

Ce fripon de Feldub m'a aussi initié au crime, en me faisant découvrir deux logiciels qui allaient bouleverser ma culture musicale et cinématographique : Kazaa et eMule. Waouh ! Un ami de mes parents, René, m'avait prêté un *laptop* pour mon *trip* au Canada parce que j'étais en plein dans l'écriture d'un long-métrage ; une histoire appelée *Cléo*. J'avais aussi converti tous mes CD en MP3 pour les emmener avec moi,

mais là... Le téléchargement... Je cramais beaucoup d'argent en VHS et en CD à cette époque. Internet, ce n'était pas encore mon truc, et puis j'étais une vraie quiche en ordinateur. Ça va avoir son importance dans quelques minutes.

Mais Feldub en revanche, c'était un vrai nerd. Il me montra les premiers émulateurs de consoles. Alors là, j'ai vrillé. Étant un fervent gamer depuis ma première NES à mes dix ans (le pack NES + Tortues Ninja), savoir que je pouvais instantanément, avec une manette quelconque à cinquante dollars canadiens, jouer à absolument tous mes vieux jeux sans payer, c'était Noël. Je me mis donc à rejouer à d'énormes classiques comme *Ocarina of Time* sur mon petit ordi, tout en téléchargeant des discographies entières de Metallica, Morricone et j'en passe... Cet accès soudain à tout, non seulement à la composition comme les grands, mais aussi à une culture infinie, ça me rendait hystérique. Je suis devenu l'Aladdin du *peer-to-peer*. Je volais aux autres pour redistribuer à moi-même. Je téléchargeais tout et n'importe quoi. J'achetais des piles de CD-R par paquets de cent pour vider mon disque dur et retélécharger encore d'autres trucs. Boulimix Master Mike. Et donc forcément, en téléchargeant des discographies entières et en passant autant de temps à écouter de la musique, on finit par tomber sur des trésors... mais j'y viens dans quelques minutes.

Bref, j'ai découvert l'informatique. Petit clin d'œil à cette glorieuse période où tu croyais télécharger le dernier Harry Potter, mais tu avais un porno caché à la place pour le plus grand bonheur de toute la famille.

Un soir, ce bel ordinateur tout neuf a fait « poc ! », puis n'a plus jamais remarché. Quelques heures auparavant, j'avais découvert un dossier qui s'appelait « Windows » dans lequel traînaient des milliers de fichiers avec marqués DLL à la fin. Et comme j'étais persuadé que ce n'était pas moi qui les avais mis à cet endroit, j'ai balancé tout ça à la poubelle et vidé la corbeille. Et donc, « poc ! »... C'est drôle maintenant, mais à ce moment-là, j'ai perdu quatre-vingts pages de mon scénario *Cléo*, donc j'ai rejoint ma PlayStation et j'ai chialé avec elle dans le coin de ma chambre...

4. Changements

C'est dans cette recherche effrénée à toujours plus de datas que ma culture musicale s'est étendue de manière exponentielle. J'ai découvert des labels comme Ninja Tune, Warp Records. Des *beatmakers* comme 9th Wonder, Alchemist. Des rappeurs comme Afu-Ra, Saïgon. Des magiciens comme Amon Tobin, Kid Koala, Aphex Twin, Squarepusher. Je connaissais tout sur le bout des doigts, je *diggais* jusqu'à trouver des lives interdits enregistrés par un petit filou dans le public. Je voulais tout savoir, tout entendre, connaître la moindre version de chaque morceau. Je dois avoir au moins neuf versions des lives *Brainfreeze* de DJ Shadow et Cut Chemist. Je rebondissais d'artiste en artiste, de *featuring* en *featuring*, chaque compositeur ou label en invoquant dix autres telle une hydre sans fin. Et c'était bien trop exaltant de se noyer dans tout ça.

Vous l'avez compris, j'ai véritablement commencé à aimer la musique électronique à cette époque-là. En plus, on avait de la chance à Montréal ; il y avait un gros bureau du label Ninja Tune, et certains de leurs artistes traînaient souvent dans le coin, à des soirées ou des *release parties*. Du coup, en même temps de découvrir tous ces musiciens, je trouvais souvent des occasions d'aller papoter avec eux. J'ai parlé plusieurs fois à Amon Tobin, mais en gros *fan boy*, je ne lui ai dit chaque fois que de la merde. Je pense que je l'ai plus mis mal à l'aise qu'autre chose. Aujourd'hui, encore, je fais régulièrement la même chose à 20syl. Chaque fois que j'ai l'occasion de lui parler, je ne sors que des « *Ouwouh... j'suis trop fan... hu, hu...* », un peu ivre en plus. C'est toujours un peu gênant. Je pense qu'il ne m'aime pas beaucoup.

En fait, j'ai été assez réfractaire à la musique faite avec « des boucles » pendant toute mon adolescence. J'ai grandi dans un environnement familial principalement métal et rock et où les musiques un peu plus urbaines étaient moquées, voire interdites. Pour moi, un truc mis en boucle, c'était forcément limité, donc nul. J'avais ce discours-là à voix haute, mais j'écoutais Fun Radio et Skyrock en cachette pour choper quand même un peu de rap par-ci par-là. On est au milieu des an-

nées 1990, et le rap explose en France. C'est aussi grâce au cinéma que j'ai commencé à tomber sur de grosses boucheries comme lorsque j'ai entendu Cypress Hill dans la bande originale de *Last Action Hero*. J'écoutais aussi à fond Raggasonic au collège. J'ai fini par développer une sensibilité pour cette musique différente, mais que j'ai longtemps rejetée, jusqu'à ce qu'arrivent à mes oreilles des albums de The Prodigy ou d'Asian Dub Foundation au lycée. Et c'est vraiment couillon quand on considère que les 90's ont été la décennie de l'expérimentation de la fusion des grands genres musicaux, avec des groupes intemporels comme Rage Against The Machine, Urban Dance Squad, Gunjah, ou encore Infectious Grooves, Shootyz Groove, etc. Même les Français ont été bons dans cette fusion. J'ai autant poncé l'album *Arise* d'Onyed Jack que *S.C.I.E.N.C.E.* d'Incubus.

Mais quand j'y réfléchis, c'est quand même la jungle qui m'a fait avoir le déclic final. Je tiens d'ailleurs à faire un *big up* au très bon groupe Le Peuple de l'Herbe. Mon véritable switch a été sur leur morceau *No Escape*. Je me souviendrai toujours de ma découverte de ce tube. Je saoulais tout le monde avec. Je l'écoutais dix fois par jour.

En fait, il y aura deux morceaux importants : l'autre étant *Verbal* de Amon Tobin. Quelle tarte !

5. Le trésor

Parmi tous ces artistes, j'ai découvert un compositeur en particulier : Prefuse 73. Alors lui, c'est le shogun du sample, le *big boss* du *glitch*. Il découpe des sons comme John Wick plante des crayons. Je prends claque sur claque à chaque album. Je crois qu'à ce moment-là, je n'avais jamais entendu un son comme ça. Et ce qui m'impressionne encore plus, c'est la quantité d'albums qu'il sort et qu'il a continué à sortir après ça, d'ailleurs.

En plein milieu de sa discographie, il y a cet album *Sleeping on Saturday and Sunday Afternoons* qu'il a sorti sous le nom de Guillermo

Scott Herren. Si je n'avais pas téléchargé des discographies entières, je ne serais jamais tombé sur cette perle... Et en considérant l'ensemble de son œuvre, la démarche de cet album m'a touché. Ce type ne sort que des dingeries, du hip-hop électro qui découpe sec. Et là, il sort un ovni, un nuage même, des sons ambiants, des instruments organiques, très calme, zen. On discerne un léger fond qui rattache au reste de son travail, mais quand même, ça s'éloigne pas mal de tout ce qu'il a fait avant. On a une démarche un peu similaire dans l'album *Rossz Csillag Alatt Született* de Venetian Snares. Dans les deux cas, ce sont deux disques qui paraissent organiques, calmes, composés, alors que ces deux compositeurs sont réputés pour découper et bricoler des samples avec minutie. Les deux albums inspirent quelque chose de plus personnel et de plus intimiste que ce que les artistes avaient pu proposer avant, et marquent une envie de rupture dans leur travail respectif, enfin, plutôt d'une respiration.

Quand j'ai commencé à faire de la musique sur ma PlayStation, mes premières compositions n'étaient pas du tout des morceaux électros. Je m'amusais plutôt à essayer de réécrire des orchestrations de Danny Elfman ou d'en composer d'autres dans le même genre. J'essayais même de faire des chansons un peu métal. Et là, à Montréal, alors que depuis quelque temps, je me hasardais dans des compos dans la lignée de mes nouveaux artistes préférés de Ninja Tune, je savais qu'un jour, au milieu de ma discographie, je ferais un album plus écrit, plus organique, comme Prefuse 73, parce que ça me ferait du bien, parce que ça raconterait une histoire un peu différente et que je pourrais y mettre des choses dont je n'ai pas eu l'occasion de parler jusqu'à présent. Ça fait vingt ans que je rêve de faire l'album que vous avez entre les mains.

L'album *Nufonia Must Fall* de Kid Koala m'avait fait le même effet à sa sortie. Je l'ai découvert à cette période. C'est la bande-son d'une bande dessinée qui raconte l'histoire d'un robot qui tombe amoureux d'une humaine. J'ai vu le concert de cette tournée à Montréal, au club Soda. C'était dingue, je pourrais parler de cette soirée pendant des heures... Entre le bingo géant, les pages projetées sur grand écran, les morceaux tout doux au Wurlitzer, les *scratches* fous, le magnifique remix de la

chanson *Moon River* du film *Breakfast at Tiffany's* qui m'a littéralement mis en larmes. Une folie. J'adore Kid Koala. Je lui parlais souvent à cette période. Il m'avait mis en lien avec sa manageuse. Elle s'appelait Kim et je lui envoyais régulièrement de la musique. Elle et son label Envision me faisaient beaucoup de retours sur mes premières compositions. Sans le savoir, Kid Koala m'a beaucoup aidé...

Cet hiver-là, fin 2003, je suis rentré deux semaines en France pour les vacances de Noël. J'ai retrouvé Julien, mon ancien coloc de Bordeaux, dans son nouvel appartement. On écoutait cet album en boucle, et aussi *Vespertine* de Björk. Après deux ans passés ensemble, c'était un peu triste. On pourrait même dire que c'était comme dans *Friends*, la fin d'une ère.

6. Monde de merde...

Back to 2023. Je n'ai pas passé une super année sur tous les plans. J'ai eu pas mal de soucis personnels. Avec Nina, on s'est lancés dans la construction d'une maison, truc qui s'est avéré extrêmement pénible, coûteux et usant. D'ailleurs, au moment où je commence à écrire ces mots, ça fait un an et demi qu'on a commencé ce projet de construction et la première pierre n'a toujours pas été posée. Et au moment où je corrige ces mots, ce n'est toujours pas terminé...

J'ai eu un autre gros souci, dont je n'ai pas vraiment le droit de parler. Disons simplement qu'une grosse compagnie m'a volé une chanson et m'a payé cher pour que je n'en parle pas. Si je le fais ici, c'est surtout pour dire que même si je suis sorti gagnant de cette histoire, ça m'a fait beaucoup de mal. Enfin, ça a été l'année de la fin de mon groupe Smokey Joe & The Kid, une page de treize ans de ma vie qui se tourne et qui m'aura fait bosser et voyager aux quatre coins du monde. Et même si on a réussi à partir en beauté avec un merveilleux et émouvant dernier show dans notre *hometown* à Bordeaux, je l'ai vécu comme un constat d'échec.

Bon, j'ai eu une tripotée de bons moments aussi cette année-là, mais je ne vais pas les lister ici, ça va niquer mon effet dramatique.

Un autre truc inquiétant cette année, c'est l'arrivée dans le grand public de l'intelligence artificielle avec toutes ces photos cheloues et moches. Ça, ça a été particulièrement flippant au départ, même si depuis, j'ai utilisé de l'AI pour un ou deux projets. Mais j'ai bien flippé tout de même, mais je me suis dit que les créateurs avaient encore une petite chance. Et cette chance réside dans le fait que vous, vous aimez un artiste pour tout ce qu'il a fait et pas seulement pour une chanson. J'ai toujours cet exemple en tête quand j'en parle : est-ce que vous vous rappelez le nom du mec qui chante *Despacito* ? Si le nom ne vous vient pas tout de suite à l'esprit, voire pas du tout, c'est normal. Et je vais vous expliquer pourquoi : c'est parce que tout le monde s'en fout un peu. Je ne dis pas ça par méchanceté, l'attachement à certains artistes est éphémère. Ils ont sorti un tube, qu'on a peut-être aimé sur le moment, qu'on aime réécouter de temps en temps, car il nous ramène dans des endroits joyeux. Ce n'est pas pour rien que ces morceaux-là ne sortent que l'été et que dans ces clips, on nous sert tant de derrières scintillants que tu as l'impression que quelqu'un va mourir s'il en manque un. Tu imagines *Despacito* sortir en plein mois de février sous la grisaille et que dans le clip, tu as des capybaras qui *twerkent* sur des tricycles ? Même si c'est Spike Jonze qui réalise, ça va faire un peu moins de vues !

Bon, juste pour me contredire, je me suis rendu compte que tous les Mexicains à qui j'ai posé la question étaient capables de répondre juste, mais j'ai aussi appris qu'Alizée était une superstar au Mexique, donc je vous laisse en tirer vos propres conclusions.

Le fait qu'à peu près personne n'arrive à me répondre quand je pose cette question me réconforte chaque fois. Les gens aiment les artistes pour l'ensemble de leur travail, et pas pour juste une chanson calibrée pour cartonner. Ils aiment essayer de décoder ce qu'ils écoutent et regardent. Et même ceux qui ne comprennent pas les œuvres apprécieront toujours d'en savoir un peu plus. Du moins, j'en suis persuadé. Sinon, on ne serait pas aussi contents d'aller au cinéma parfois les yeux fermés, juste parce

qu'untel a aussi réalisé ce film qu'on avait trouvé si bien. Je crois qu'on se sent plus touchés et concernés par une œuvre quand on peut recouper des informations et en déduire une certaine logique dans le processus créatif de quelqu'un et une volonté de faire un truc plus personnel que de sortir un clip avec toujours les mêmes clichés visuels. Et j'ai déposé cette histoire de capybara, n'essayez même pas de me voler mon idée. Après, je ne crache pas du tout sur la musique commerciale. La musique, chacun la perçoit comme il lui plaît. Je n'ai pas honte de dire que je dois fredonner du Britney Spears à peu près une fois par semaine. D'ailleurs si tu cherches un peu, il y a des vidéos sur Dailymotion dans lesquelles je chante du Beyon...

7. L'interview qui tue

Vers la fin de cette année-là, je me fais interviewer par deux jeunes qui travaillent dans une radio locale quelque part au fin fond de la Normandie, je ne sais plus trop où... Quand j'arrive devant ce genre de profil, je suis toujours un peu dépité parce que je sais que je vais me manger des questions très scolaires auxquelles j'ai déjà répondu mille fois, posées par des noobs qui ne connaissent rien du tout de moi ni de mon travail.

À ma grande surprise, ils avaient bien préparé leur truc et m'ont posé des questions vraiment chouettes. L'interview qui devait durer quinze minutes a duré au final une bonne heure d'échanges et de discussions.

À un moment donné, le mec me demande : « Quel est le but que tu cherches à atteindre ? » Je me suis rendu compte que je ne m'étais jamais vraiment posé cette question, et pourtant la réponse, je la connaissais par cœur. Et la raison pour laquelle je ne m'étais jamais mis cette réponse en évidence sous le nez, c'est parce qu'en fait, elle est un peu stupide...

Quel est mon but, mon objectif ? Bah, c'est simple : j'ai envie de faire des trucs « cools ». C'est le mot « cool » qui d'un coup définit dix, quinze

ans passés derrière mon ordinateur. Je veux que ma musique soit cool. Cool, comme le titre *Ghostwriter* de RJD2, cool comme *Firestarter* de Prodigy, cool comme tous les *tracks* que les gars de Tha Trickaz faisaient au moment où je les ai rencontrés. Pour moi, ces morceaux, c'est de la pure « coolitude », et il n'y a pas d'autre définition.

Mais, en collaborant plus tard avec des gens comme Al'Tarba ou Julien Marchal, je me suis rendu compte qu'on pouvait faire des morceaux cools, mais aussi réussir à leur coller une âme, parfois décharnée, parfois angélique, mais une âme quand même, une profondeur, et que ça passait aussi par des processus créatifs différents. Jules, il est plus possédé par une idée que par l'envie de commencer une chanson en retournant un sample dans tous les sens. Julien, quant à lui, est plus scolaire et par sa connaissance parfaite de la théorie musicale, il arrive à te sortir des compositions plus chargées en émotion que *PS : I Love You* (oui, j'aime bien chialer avec Meg Ryan).

Bref, il y a cette profondeur de l'intention qui n'empêche pas pour autant un morceau ou un album d'être cool en surface, mais qui lui donne en plus une aura. C'est bien de faire des trucs qui tapent en surface, mais c'est encore mieux quand ça tape aussi en profondeur. J'avais déjà commencé à composer cet album depuis quelques mois au moment de cette interview, mais c'est à ce moment-là que j'ai pris conscience de ce que j'étais en train de faire pour moi-même avant tout. Cet album allait devenir le vecteur de mes émotions et de mes souvenirs. Car après avoir composé des centaines de chansons, je me suis rendu compte que j'avais toujours essayé d'être cool, mais j'avais clairement oublié d'être profond.

8. Bref !

Je vais enfin pouvoir arriver là où je voulais en venir au moment où j'ai commencé mon explication, de là d'où je suis parti pour arriver très finalement là où je voulais que nous soyons, c'est-à-dire ici, grosso modo.

Toutes ces réflexions, ces craintes et ces envies m'ont amené à lancer ce projet très personnel, très intimiste, et à raconter pour la première fois des choses sur moi, en musique, avec les outils que j'ai à ma disposition aujourd'hui.

Et donc, avec toute cette année qui n'a pas été incroyable, et tout ce que j'ai écrit au-dessus (même le truc sur Meg Ryan), ça a provoqué la formule magique qui a aidé à concrétiser ce délire et qu'au milieu de l'été 2023, je me suis lancé comme un fou dans la composition de cet album. Ce que je voulais, c'était faire quelque chose de bien écrit avec des mélodies et des histoires bien à moi, et qu'avec ce livre, j'allais vous fournir un guide pour tout décoder. Je ne veux pas forcément raconter ma vie, mais partager plutôt avec vous des moments et des réflexions, afin de vous contextualiser le pourquoi de chaque chanson.

9. Rêveries

Je vais terminer cette introduction en vous parlant de la couverture et du titre de l'album, et donc par une petite histoire. Peut-être que parmi vous, certains auront reconnu la référence, mais pour cela, il faut bien connaître le cinéma japonais.

Quand j'étais ado, ma famille et moi avons vécu quelques années à Paris, entre ma cinquième et ma troisième. Mes parents ont emménagé avenue Daumesnil, près de la place Félix-Éboué, dans le douzième arrondissement. On habitait l'immeuble juste en face de celui des parents de mon père. C'était un quartier que je connaissais depuis tout petit parce qu'on y venait régulièrement pour les fêtes de fin d'année. C'était trop cool d'avoir mes grands-parents sur le trottoir d'en face, car l'endroit était synonyme de fêtes, de cadeaux, de repas interminables, de couscous, d'anisette et de charcuterie pied-noir jusqu'à l'overdose.

Ma grand-mère faisait tellement bien à manger que mes cousins et moi préférons manger chez elle le midi, plutôt que d'aller à la cantine. C'était chouette d'être là aussi, parce que la ligne du bus 29, qui passait

sous mes fenêtres, m'emmenait tout droit à Bastille, d'où je filais rue de la Roquette retrouver tous mes magasins de mangas.

En quatrième, j'allais au collège dans mon quartier, rue de la Gare-de-Reuilly. Au bout de la rue à l'angle, il y avait une médiathèque. De tout temps, j'ai toujours hanté les bibliothèques des villes où j'ai vécu. C'était pour moi des endroits extraordinaires, magiques, des endroits où le calme règne en maître, laissant le champ libre à l'imaginaire, au mystère et à la rêverie, et à ma gloutonnerie d'histoires et de musiques. L'odeur des livres, des histoires qu'on n'a pas encore lues... Cette médiathèque-là, on pouvait y emprunter des films. J'avais treize ans et seulement mon instinct pour me guider. Je n'y connaissais pas grand-chose en cinéma, même si je commençais à développer un amour sérieux pour cet art grâce à mon autre grand-mère, celle qui m'emmenait assez régulièrement voir des films qu'elle préférait choisir elle-même d'ailleurs.

Grâce à cet endroit, j'ai frissonné devant certaines adaptations de Stephen King dont je dévorais déjà les romans comme *Shining* ou *Misery*. Un jour, une jaquette a attiré mon regard. On pouvait lire *Rêves* en gros titre. Au-dessus du titre, une silhouette au milieu d'une prairie en fleurs, un arc-en-ciel au loin. J'ai pris le film entre mes mains. Akira Kurosawa ? Non, connais pas. J'ai tourné la cassette vidéo. Au dos de celle-ci, j'ai vu des noms à la volée ; Spielberg, Lucas, Scorsese... Ça a terminé à convaincre ma curiosité. J'ai emprunté la VHS et j'ai couru chez moi pour la regarder, tel Bastien s'enfuyant de chez Monsieur Coreander après avoir volé le livre de *L'Histoire sans fin*.

Rêves, ou *Yume* en japonais, est une succession de huit courts-métrages, huit histoires directement inspirées de rêves faits par l'auteur lui-même, Akira Kurosawa. Je n'en parle pas souvent, mais ce film est le véritable point de départ de mon amour pour la culture japonaise. Avant ça, mes connaissances du Japon se limitaient à *Gunnm* et *Dragon Ball*. Là, j'ai vraiment découvert ce pays, dans ses croyances, dans sa culture et surtout dans sa manière de raconter des histoires. Je crois qu'à ce moment-là, c'est le premier film que je vois qui ne vient ni de France ni

d'un pays anglo-saxon, c'est donc plein de codes que je découvre et que je prends dans la tronche avec bonheur.

Rêves m'a ébloui. C'est un film merveilleux, sombre, onirique, un film qui parle de son auteur, de ses peurs et de ses passions ainsi que de l'intimité de ses propres rêves. Le fait que je sorte un album dont les morceaux vont raconter des choses plus personnelles que d'habitude me paraissait une très bonne occasion de rendre hommage à un film et à un réalisateur qui ont été si importants dans ma vie...

Et par la suite, j'ai tellement vibré devant Kurosawa et Toshirō Mifune que l'hommage est plus que mérité !

PINOCCHIO SYNDROME

1. L'intro de l'intro

Durant l'été 2023, pendant le démarrage de ce projet, je commence un nouveau jeu qui s'appelle *Lies of P*, le « P » étant pour Pinocchio. Ce jeu est une adaptation très ouverte du conte original de Carlo Collodi, transposée dans un univers *steampunk* très soigné. Sans entrer dans les détails, il y a un scénario et tout, mais bon, ça reste un jeu où tu éclates des tronches de robots à la chaîne tel Schwarzy dans *Commando*, à en laisser Gemini Cricket lui-même en position latérale de sécurité sur les pavés.

Dans le Pinocchio que l'on a en tête, on nous raconte l'histoire d'une marionnette qui veut devenir un vrai petit garçon. Tout au long de *Lies of P*, on m'a posé une tout autre question. Pourquoi vouloir devenir humain ? Au fil de la quête, des personnages m'interpellent. Le but des interactions étant de voir comment j'ai envie d'évoluer. Chaque fois que je leur mens, je deviens un peu plus humain. À l'inverse, quand je leur dis la vérité, je perds un peu d'humanité et je deviens un peu plus

un automate. Le mensonge est dans le jeu, ce qui dissocie l'homme du pantin. J'ai adoré cette nouvelle lecture du conte et je l'ai prise comme une allégorie du passage à l'âge adulte. Les gosses mentent aussi, oui, mais ça se voit qu'ils ne maîtrisent pas encore le sujet. Nous les grands, on est des *big boss* du mensonge.

Si tu fouilles un peu dans ma discographie, tu ne vas pas avoir de mal à trouver des indices de mon déni de maturité. Mon deuxième album s'appelle *The Kid* et la *cover* est recouverte de jouets poussiéreux. On n'a pas non plus choisi le nom de groupe Smokey Joe & The Kid pour rien, même si on pourrait croire que c'était un choix en hommage aux grands duos de personnages, genre Pat Garrett & Billy The Kid, ou à des gangsters comme Baby Face Nelson. Globalement, mes *tracks* sont remplies d'allusions à mon enfance et à ses héros : *Hommage to Nobuo Uematsu*, *Space Dutty Invaders*, *Ramen Western*, *Grandma*, *The Life of Puyi*. Et plus récemment, *Mafuba*, *Naoned*, etc...

Du coup, je vais devoir vous raconter un peu ma vie, mais voilà, je me considère comme un Pinocchio qui oscille entre mensonges et vérités pour esquiver tant bien que mal le passage à l'âge adulte.

2. Le petit Senbei

J'ai commencé la musique très jeune. École de musique, conservatoire, solfège, chorale, guitare classique. Ma prof de chant voulait qu'on chante tous à la même octave en cours, alors moi, je me forçais à chanter une octave en dessous. Ça me permettait d'esquiver le concerto annuel de fin d'année, truc qui me gonflait énormément, et ça m'a aussi permis d'entrer à l'adolescence avec la voix de Lord Kossity, enfin presque. À l'instar de mes copains du collège, j'avais un petit duvet moche en dessous des narines, mais au moins, j'avais la voix de grand qui allait avec. C'est à peu près à ce moment-là, au printemps des poils naissants, que j'en ai eu marre du côté scolaire des choses, et que j'ai tout envoyé bouler. Clé de sol, clé de fa, c'en était trop. L'école normale

était déjà bien assez pénible pour qu'on trouve à me redire que j'avais une fois de plus mal appris mes leçons.

Vous m'auriez vu à l'école... Vous l'avez déjà eue cette appréciation dans votre carnet de correspondance, « Peut mieux faire... » ? Moi, c'était écrit partout... Toutes les matières, tous les ans... J'ai tellement fatigué mes parents avec cette simple phrase... Je n'ai jamais aimé l'école, toutes les écoles, de la primaire à la fac. J'étais un vrai cancre. Il y a eu quelques professeurs sympas certaines années, mais globalement, tout n'était que torture. En arrivant au lycée, j'ai filé vivre chez mon oncle, professeur de dessin au fin fond de la Dordogne. Il disait que le dessin, ce n'est pas quelque chose qui s'apprend à l'école. Alors il faisait des bras de fer avec ses élèves pour les notes de fin d'année. Mon tonton Pierre, c'était un génie.

Je vous passe les détails sur mes différentes manières de faire passer le temps quand j'étais assis en classe, mais globalement, c'était ennuyeux, voire anxiogène. Je n'apprenais rien, j'attendais juste que ça s'arrête. Rien ne m'intéressait à part peut-être le français et l'anglais. Sans surprise, j'ai suivi une section littéraire, et en terminale, en cours de philo, quand tout le monde lisait Kant à voix haute, bouquin sur la table, moi je lisais du Tolkien, bouquin sur la table aussi, serein. Un jour ma prof m'a gaulé, elle m'a humilié devant tout le monde et m'a saqué tout le reste de l'année avec des notes proches du zéro. Mme Bonvallet l'insomniaque. Le truc le plus drôle dans cette histoire, c'est que quand j'ai passé mon bac, je n'ai eu la moyenne nulle part, sauf en philo, et comme j'étais en section littéraire, ça m'a suffi pour l'obtenir. Le sujet, c'était un truc genre « Faut-il des règles à l'art ? », et j'avais pondu un truc plutôt cool. J'avais même déformé une phrase du film *Le Cinquième Élément*, pour la mettre en citation dans mon exposé, avec marqué « Luc besson » à côté. Normalement, tu es censé mettre une citation de Socrate ou Kierkegaard pour faire bien. Faut croire que je suis tombé sur un correcteur avec de l'humour parce que je m'en suis tiré avec une super note. Quand je suis allé voir les résultats, ma prof était là, et elle trépignait devant ma note en marmonnant des trucs incompréhensibles, les yeux révulsés et la bave aux lèvres. On aurait dit Gollum.

3. Le moyen Senbei

Je suis rentré en faculté de cinéma à Bordeaux, plus précisément en « Arts du spectacle », en 2000. Ça sonne un peu comme si on allait m'apprendre à faire du diabolo pour aller mendier aux feux rouges de Bayonne, mais en réalité, c'était encore pire... J'avais choisi de faire ça uniquement parce que mon meilleur poto du collège, Bob, faisait la même chose, mais en réalité, j'étais totalement paumé en sortant du lycée. Après, bon, j'aimais quand même beaucoup le cinéma. Comme je l'ai dit en intro, ma grand-mère maternelle m'emmenait tout le temps au ciné, parfois même voir des films interdits au moins de douze ans, comme *La Haine* ou *Le Bal des Vampires*. Le ciné, c'était notre truc, notre lien. Elle était tellement badass qu'elle aimait bien les jeux vidéo aussi. De temps en temps, j'allais chez elle avec ma console, et elle me regardait jouer à *Legacy of Kain*. Elle s'amusait à me traduire toutes les attaques du héros, qui était en latin. « *Vae Victis !* »

À la fac, après des cours de théorie du cinéma plutôt pas intéressants, j'avais des cours de pratique théâtrale très pénibles pour quelqu'un comme moi, et j'y passais des après-midi de souffrance. On vous a déjà demandé d'être une fleur et de « pousser » pendant trente minutes devant tout le monde ? Le malaise... Vous m'avez compris, j'ai été scolairement abusé. Quelques années après, quand je suis parti pour Montréal faire ma licence de cinéma, je séchais les cours pour aller faire de la luge sur le Mont-Royal (avec Feldub qui d'ailleurs va mettre six ans à terminer sa thèse et c'est probablement un peu ma faute), mais on en reparlera plus tard.

C'est aussi parce que je m'ennuyais profondément sur les bancs de l'école classique que j'ai fini par retourner à l'apprentissage de la musique, mais cette fois-ci par les platines et le scratch. À mes 20 ans, quand mon père m'a offert ma paire de platines, j'ai appris à scratcher en regardant des vidéos tutorielles de Q-Bert sur Internet. Le jour où tu chopas tes premières platines, que tu poses ton aiguille sur ton premier vinyle et que tu fais ton premier va-et-vient, ton premier *cut*, il y a un moment de grâce inoubliable. Je me souviens de la lumière ce soir-là, mes platines

fraîchement déballées, posées sur leur carton au ras du sol, le casque sur les oreilles d'un Senbei accroupi dans ses chaussettes trouées, le son du scratch, c'était trop nouveau, trop cool... Mon père avait un seul vinyle en double, c'était un album de Bernard Lavilliers. J'allais donc apprendre à faire du *pass-pass* sur de la musique cubaine chantée par un mec de Saint-Étienne. Maintenant, tu comprends pourquoi je n'ai jamais fait les DMC World Championship.

Par la suite, j'ai eu quelques expériences professionnelles toutes aussi inintéressantes que variées : livreur de pizza, manutentionnaire, sous-titreur de programmes pour sourds et malentendants (ça, c'était cool), j'ai livré des voitures de manière plus ou moins légale... J'ai été steward aussi, j'ai des photos ! Avec tous ces petits jobs aux horaires un peu *random*, j'ai toujours réussi à trouver du temps pour faire de la musique, tout en squattant à droite à gauche, chez mon frère ou chez des amis. Certains moments n'ont pas été drôles, parce que je n'avais pas un rond, même en bossant.

4. Et donc Pinocchio ?

J'ai eu beaucoup de chance et de soutien dans ma vie. Même si j'ai passé un peu de temps à faire des jobs qui ne me plaisaient pas, j'ai tenu bon, et aujourd'hui, j'ai un métier incroyable avec un temps libre fou, qui me permet de travailler à mon rythme. Ceux qui me connaissent savent que je ne prends pas beaucoup de pauses. À part quand il y a un jeu de chez From Software qui sort, auquel cas, je me mets littéralement en jachère pour quelques mois, mais sinon je travaille beaucoup. Et ce boulot de musicien, eh bien, ça n'aide pas vraiment à se sentir adulte. Même aujourd'hui, en ayant deux enfants, en étant propriétaire, je ne ressens toujours pas ce truc de la maturité.

Là où je veux en venir, depuis tout à l'heure, c'est que je crois qu'à la seconde où je me suis dit que ma musique allait me faire vivre un jour, je n'ai jamais cessé d'y croire. Ça n'a pas toujours été simple, mais au final, tout m'a porté vers ça. À une époque, j'ai été groom. C'était en

2007, 2008. Je travaillais au parc des expositions de la porte de Versailles à Paris. J'étais déguisé en Spirou et j'ouvrais les portes des taxis qui arrivaient à l'entrée du parc. C'était un boulot horrible et rabaissant. Entre midi et deux, je ne mangeais pas. J'allais dans ma voiture, je sortais mon *laptop*, le posais sur mes genoux. Je savais que ma batterie allait me durer pile-poil le temps de ma pause déjeuner, donc c'était parfait. Je faisais du son. Ce n'était vraiment pas une manière professionnelle de travailler, mais ça m'exaltait ! Ça me rendait heureux. J'étais dans ma bulle et, pendant une heure, rien ne pouvait m'atteindre. Et c'est cette impression, que les obstacles ne m'ont jamais paru insurmontables, qui me rapproche de ce personnage de Pinocchio et de cette interrogation : est-ce que j'ai besoin d'entrer dans le jeu des adultes pour avancer dans la vie ? Est-ce que la vie, ce n'est pas mieux si on a le luxe de rester un gamin naïf, qui ne fait que des conneries et ne se soucie de rien, et qui sourit beaucoup trop parce que pour le moment il a réussi à invisibiliser le pire de ce que la vie avait à donner ? J'ai eu envie de composer un truc mélancolique sur ce sujet, un truc un peu cotonneux finalement, comme une bulle qui protégerait un enfant complètement étranger au monde des grands, le gamin que j'ai été et qui somnole encore en moi, comme chez certains d'entre vous aussi, enfin je l'espère. Un truc qui vous rappelle des sensations et des moments extraordinaires. D'ailleurs, je vais vous en raconter un.

J'ai grandi dans une impasse à Nantes, au 8 rue de La Havane, dans le quartier de la Manufacture des Tabacs. Mes parents ont construit notre maison eux-mêmes avec des amis dans une ancienne caserne de pompiers. Cette maison était magique. Je vais la voir de temps en temps quand je passe dans le coin. C'est fou comme tout paraît tout petit quand on revient dans un endroit qu'on n'a pas revu depuis l'enfance. Cette distorsion, serait-ce encore un mensonge du monde des grands ? En face de ma maison, il y avait une énorme bibliothèque dans une ancienne usine. L'endroit est si beau dans mes souvenirs, avec de la tuyauterie et des poutres en métal partout. On se croirait dans *BioShock*. Dans cette bibliothèque, il y avait entre autres tous les *audiobooks* des bouquins de Roald Dahl et de Pierre Gripari. Je les empruntais, je rentrais chez moi et je collais deux lecteurs-cassettes face à face pour en faire des copies sur

de bonnes vieilles TDK D90, en prenant bien soin de dessiner de belles *covers* au crayon à papier pendant l'enregistrement, dans le plus grand des silences. Et puis, je les ramenaient pour en choper d'autres. En face de l'entrée de l'impasse, rue de Coulmiers, trônait le lieu de toutes mes convoitises... Une merveilleuse papeterie-tabac qui restait ouverte tard le soir. Partout où j'étais dans ma rue, ses néons brillaient dans un coin de mon œil et de mon cerveau, surtout quand je repensais à tous les trésors qu'elle renfermait et qu'on pouvait troquer contre de l'argent. Avec mes potes, on faisait souvent du BMX devant chez moi jusqu'à la nuit tombée. Parfois, quand on avait un peu de sous, on allait s'acheter des Badges Batman, des images Panini, des Crados, ou encore des Grat'Gum, des Hubba Bubba... J'ai des souvenirs de certains soirs, quand mes parents avaient quelques amis chez nous, et qu'ils me laissaient jouer dehors tard avec ma bande, à faire mille et une conneries comme exploser des crottes de chien avec des pétards achetés dans notre précieux bureau de tabac qui brillait toujours au loin, comme notre QG, alors qu'au même moment, j'aurais dû être à table ou déjà au lit. La liberté.

5. Pinocc'

Cette *track*, c'est ça qu'elle raconte. Le petit Pinocchio qui s'en fout de tout, qui s'en fout des humains et des adultes, qui refuse de mentir et de grandir, il est toujours là, et je chéris ces moments, ces films, ces jeux, ces histoires. Oh, il va s'en prendre des tartes dans la tronche par la vie, mais il finira toujours par s'en battre les coucougnettes boisées et se relever dans la sueur et la suie.

Après, je ne suis pas dupe. Et je sais bien que si je suis en train de faire cet album maintenant, c'est aussi parce que je grandis, parce que je vieillis, parce que, comme dans Cubase, la barre de lecture de ma *timeline* va continuer son chemin vers le grand *fade-out* final, m'éloignant de plus en plus le début de ma chanson...

Et là, tu viens donc de te prendre la métaphore la plus laide de ce bouquin, et sûrement pas la dernière. Un petit conseil, chaque fois que ça va arriver, prend la voix de Morgan Freeman dans ta tête. Tu verras, ça passe crème.



THE HOLE

1. Thalassophobie

There's a hole, a hole in the bottom of the sea. Il y a un trou, un trou au fond de l'océan...

J'ai une phobie assez prononcée des fonds marins et de toutes sortes de fond avec un peu de flotte en fait. J'ai beaucoup de mal à me baigner dans la mer, encore plus dans un lac. Dès que je n'ai plus pied, c'est la panique. Je suis ce genre de personne qui pousse un petit cri quand il a le malheur de frôler un bout d'algue ou de vase. En sixième, on habitait à Niort avec ma famille. On avait une belle maison avec un grand jardin et une piscine. Je me rappelle que je détestais me baigner dedans tout seul. Quand il y avait d'autres gens, ça allait. Mais dès que je me baignais seul, mon imagination partait totalement en vrille : j'avais peur de me faire manger par un crocodile ou un requin, ce qui était totalement irrationnel parce qu'on parle d'une piscine de huit mètres sur quatre et d'un mètre de profondeur dans un jardin au milieu des Deux-Sèvres.

Je faisais aussi plein de rêves très chelous où je tombais au fond de l'eau. Un rêve que je faisais souvent ; je suis au bord de l'eau sur une plage. Et le bord de l'eau, en fait, c'est un gouffre, un précipice, exact-

ement comme dans *Elden Ring* avec ses fausses plages pourries, là ; tu marches tranquille et d'un coup, tu n'as plus pied et tu meurs... Bref, je tombe dedans en me penchant un peu. Et dans ce précipice, il n'y a plus d'eau. Il y a que des animaux marins dégoûtants, des trucs que j'abhorre comme des poulpes, des pieuvres, des sombreries lovecraftiennes. Et je tombe là-dedans à la verticale en glissant au milieu de ces animonstres visqueux qui m'effraient et me dégoûtent. C'est l'éclipse dans *Berserk*, mais version aquatique. Je fais aussi pas mal de rêves de crash d'avion au milieu de l'océan, dans lesquels je suis toujours conscient après le crash. Et je coule, me noie ou bien j'explose à cause de la pression. D'ailleurs, je ne sais pas si c'est lié, mais j'ai fait longtemps un refus des aliments qui viennent de la mer. J'ai mis beaucoup de temps à manger du poisson. Mais tout ce qui est crustacés, poulpes, sèches, fruits de mer, tout ça, c'est mort ; ça ne rentre pas dans mon corps. Sérieux, un poulpe, c'est ni plus ni moins que Cthulhu, et il y a des gens qui mangent ce truc ? Bon, ce n'était peut-être pas une bonne idée de lire tout Lovecraft si jeune, mais vous ne m'enlèverez pas de la tête que la représentation des fonds marins de manière générale a quelque chose de flippant. Écoutez *Neptune, the Mystic* de Gustav Holst. Ce morceau est terrifiant...

Je pourrais d'ailleurs vous citer des exemples de films avec des extraits qui m'ont pétrifié. Par exemple, la scène finale du *Petit Dinosaur et la Vallée des merveilles*, quand ils essayent de couler le T-Rex au milieu d'un étang avec cet horrible trou sombre au milieu... Ou bien pour les connaisseurs du cinéma des 90's, l'épisode de l'étang dans *Creepshow II*, avec la nappe gluante qui avale les protagonistes. Quel enfer, cet épisode ! On en parle de la planète recouverte de vingt centimètres d'eau dans *Interstellar* ? Tu me mets là-dessus, je me mets en position fœtale (et donc je me noie...).

2. Les phobies, c'est pas rigolo

J'ai eu et j'ai encore d'autres phobies, bien plus graves, bien plus gênantes. J'ai été émétophobe pendant de longues années, et les gens qui le sont aussi sauront à quel point c'est dur à vivre. Je vais en reparler un peu plus tard, mais bon, c'est un album, pas une psychanalyse. Mais de par ce que j'ai vécu intérieurement, je me suis toujours dit que jamais je ne me moquerai des gens qui ont des phobies. Quelqu'un a peur d'une araignée, d'une souris ou du vide, ça paraît irrationnel, incompréhensible, mais ça se passe entre lui et lui, et il ne faut surtout pas en rire parce qu'on ne sait pas comment il ou elle le vit. Comme l'a dit mon cher capitaine Robin Williams : « Tous les gens que vous rencontrez mènent une bataille dont vous ne savez rien. »*

Pour être honnête, ma bataille, celle des fonds marins, elle me fait marquer maintenant. Et puis les phobies comme celles des araignées, des souris, ce sont plutôt des phobies passives qui ne vous sollicitent pas en permanence, donc ça reste facile à vivre. D'ailleurs, et afin d'éviter de m'exposer à mes propres peurs, sachez que je ne me lave plus depuis 1998. Bref, j'ai eu envie de faire un morceau qui en parle d'une façon plus légère et de chanter gaiement qu'il y a un trou au fond de l'océan et « la la la » !

J'ai fait cette chanson pour apporter un peu de légèreté à cet album. C'est pas évident de trouver des sujets personnels qu'on va pouvoir tourner en morceaux fun, et j'avais besoin de quelques *tracks* comme ça. Je n'avais pas envie de ne faire que des choses profondes, avec une connotation triste ou mélancolique. Et puis c'est drôle quand même de faire un truc de surface pour parler des peurs des profondeurs.

*En fait c'est pas de Robin Williams, faut vraiment que vous arrêtiez de partager des citations foireuses sur Facebook ! Moi aussi d'ailleurs ...

3. Rainbow Bridge

The Hole ne va pas avoir que ce rôle dans la chanson cool qui détend l'atmosphère. Non, il est en réalité aussi profond et obscur que le trou dont il parle. Il y a une structure cachée dans l'album, un pont. Une histoire dans l'histoire. Comme les deux extrémités d'un arc-en-ciel, ce morceau est lié à l'avant-dernière chanson : *Bubbles*. On en reparlera au bout du chemin. *The Hole* amorce la descente dans la noirceur d'une autre histoire, beaucoup plus sombre, mais *Bubbles* vous ramènera à la surface, enfin, je l'espère.

Et rappelez-vous, ne vous moquez pas des phobies irrationnelles ! Moquez-vous seulement de la mienne. :)



HEARTBEATS

1....

Un soir de l'été 2023, j'avais déjà commencé à composer quelques morceaux de cet album. Ma mère m'appelle et m'annonce que mon petit frère a fait une overdose dans la rue, qu'il a été ramassé et transporté à l'hôpital.

Vous connaissez peut-être mon frère. Il a sorti un livre il y a quelques années qui raconte son incroyable transition du deal à la Faculté de médecine qu'il a ironiquement nommé *Un Parcours stupéfiant*. Je vous le recommande, c'est très drôle. Le problème, c'est qu'en vérité mon frangin est en fait addict à une drogue très dure depuis très longtemps. Et c'est évidemment très compliqué pour toute ma famille. Moi, je me tiens un peu à distance de tout ça. Mon frère et moi, on n'est pas les champions de la communication, même si on s'entend bien quand on se voit. Il faut dire qu'on s'éloigne aussi avec le temps et nos occupations, et puis la drogue, ça enferme pas mal. Combattre ça, c'est un enfer de solitude, c'est se confronter à soi-même. Aujourd'hui, il vit chez mes parents, qui commencent à ne plus être en âge de s'occuper d'un de leurs enfants. Ils sont à la retraite, et maintenant qu'ils sont vieux, ils doivent probablement faire face aux moments les plus éprouvants de leur vie.

Après ce coup de téléphone, je reste assez choqué, même si on a l'habitude maintenant des péripéties de mon frère. C'est assez souvent que ma mère m'appelle et me donne des nouvelles souvent trop sombres. Mais aussi triste que ça puisse paraître, avec le temps, on se fait aux mauvaises nouvelles. On sait que la drogue, ce n'est pas un truc dont on peut se sortir du jour au lendemain. Ça prendra des années, alors on attend et on espère que ça aille mieux, même si on sait que d'un jour à l'autre, il peut se passer des choses horribles. Je ne vis pas chez mes parents, mais ça me touche quand même, ça me touche pour eux.

Ce jour-là, ça m'a fait quelque chose de différent. J'ai eu envie de communiquer avec mon frère et ma famille en posant mes émotions quelque part. J'ai commencé à composer un morceau avec deux lectures. D'une part un truc assez figuratif, avec des bruitages, des bips d'hôpital, des ambiances de rue, des battements de cœur. Et une seconde lecture plus dans l'émotion de la musique de manière générale, avec une structure en « patate », mais qui va vers le rétablissement, et peut-être vers le mieux.

2. Phobie N° 2

Dans la première partie du morceau, j'essaye d'imaginer ce que mon frère peut ressentir au moment où il est allongé par terre, c'est pour ça qu'on a une première phase un peu « cocon », où j'essaye de mettre en scène une personne immobile au sol, entourée des sons de la rue, et dont les sens se fermentaient petit à petit, pour se créer l'illusion d'aller bien, alors qu'elle est au plus mal. Essayer de m'imaginer ce genre de moment n'est pas un exercice facile pour moi parce que j'ai un gros souci avec les drogues de manière générale.

Quand je suis arrivé au lycée, je débarquais de Paris. Je ne connaissais pas grand-chose du monde des grands. Mes expériences les plus folles, je les vivais avec Lara Croft et Chris Redfield. J'ai découvert la drogue, les nanas et l'alcool en débarquant chez mon oncle en Dordogne. Très vite, j'ai commencé à tester un peu tout ce qui passait. Ça avait l'air drôle de se défoncer.

Le problème, c'est que moi, les substances, ça ne me défonce pas du tout. Au contraire même. C'était toujours un peu marrant au début, surtout dans l'élan collectif, et puis arrivait toujours ce moment où je me mettais à focaliser sur moi-même, sur mon état physique, sur ma respiration ou mon rythme cardiaque, et forcément, ça partait en vrille à grands coups de *bad trip* et en crise d'anxiété incontrôlable. Je développais sans le savoir une peur de perdre le contrôle, de lâcher prise, ce qui me mettait tout le temps en équilibre sur la corde entre le bien et le *bad*. Et je perdais à tous les coups. Très vite, j'ai tout arrêté. C'est là qu'a commencé l'émétophobie. La peur de vomir. Et ça, mélangé avec la peur de perdre le contrôle de son cerveau, c'est un cocktail terrible. C'est vraiment la tache sombre de mes années de lycée...

Impossible de me mettre à la place de mon frère dans ce moment-là. Je ne sais même pas à quel point on est conscient quand on est autant défoncé... J'ai beaucoup de potes qui prennent toutes sortes de drogues. C'est assez classique dans mon job. Et je suis toujours aussi énervé qu'impressionné de voir à quel point certains peuvent s'en mettre plein la tronche au point de vriller totalement. Mais j'ai néanmoins trouvé une histoire qui m'a aidé à créer cette étrange poche sonore.

3. « M. Sanchez ! »

Il y a quelques années, je me suis fait opérer sous anesthésie générale. L'anesthésiste m'avait refilé un mélange de kétamine, de morphine, et encore d'autres trucs qui se terminent en « ine ». Je me suis fait opérer vers midi, j'ai émergé quelques heures plus tard. À mon réveil, j'étais parfaitement défoncé. Les minutes me paraissaient des heures. Mes paupières étaient lourdes et les lumières m'aveuglaient dans la salle de réveil. J'ai eu l'impression de mettre une heure et toute la force du monde pour ouvrir totalement les yeux. Les infirmières hurlaient pour communiquer avec moi, mais je n'arrivais qu'à lever le pouce. Et puis j'avais tellement chaud... J'étais totalement à poil, mais recouvert d'un drap. Comme j'avais trop chaud, je tentais de tirer le drap du bout de mes orteils pour découvrir mon corps. Et je me retrouvais totalement

nu, le zgueg' à l'air. J'étais bien conscient que je m'exhibais à des dizaines de personnes, mais j'étais tellement désinhibé que je n'en avais strictement rien à foutre sur le moment. Les infirmières n'arrêtaient pas de revenir vers moi pour me recouvrir, jusqu'au moment où l'une d'entre elles m'a hurlé aux oreilles : « Bon, monsieur Sanchez, il n'est pas tout seul, d'accord ? ». J'ai instantanément compris ce qu'elle essayait de me dire. J'ai continué à m'en foutre.

Plus tard, je suis retourné dans ma chambre d'hôpital. J'ai mis encore quelques heures à récupérer mes moyens. J'étais trempé de sueur, et d'un coup je me retrouvais frigorifié. Je suis passé du chaud au froid comme ça pendant des heures, fiévreux jusqu'au petit matin où vers sept heures, j'ai enfin pu trouver le sommeil.

Je me suis servi de tout ça pour imaginer cette spirale qui monte sur toute la deuxième partie du morceau. Un truc qui tourne autour de vous de plus en plus vite, et sur lequel vous n'avez aucun pouvoir. C'est le grand bal des lumières indistinctes entre l'ambulance et l'hosto, dans lequel le temps se moque bien de nous. Et le cœur de mon frère... Son cœur qui cogne de plus en plus fort. D'ailleurs, comment on se sent quand on n'a plus aucun pouvoir sur rien, sur l'espace et le temps ? Est-ce qu'on se sent bien ? Non vraiment, ça me terrifie.

4. Fin heureuse ?

La dernière partie du morceau est plus calme, moins figurative aussi. On va entendre par-ci par-là quelques sons du retour au réel, une reprise de conscience, un léger souvenir de ce qui vient de se passer avec le piano qui disparaît comme un rêve qu'on oublie trop vite. C'est la phase du retour à la vie, c'est ma nuit à retrouver mes esprits, seul dans ma chambre d'hôpital. Cette fin ouverte est là pour dire à tout le monde, à mes frères et à mes parents qu'il y aura une fin heureuse. Je voudrais que tout le monde aille bien, que les choses se terminent bien. J'ai fait ce morceau par amour pour tous les gens de ma famille, qu'il serve à apaiser la souffrance de chacun. J'ai deux filles, et je ne peux

pas m'imaginer l'extrême difficulté de vivre des choses comme ça avec elles, de devoir faire face à un enfant qui se fait autant de mal. Je crois qu'il doit falloir beaucoup d'amour pour tenir le coup...

Mon frère est un guerrier, peut-être même un génie pour avoir survécu à toutes ces épreuves et être encore debout sur ses deux jambes aujourd'hui. Mais d'ailleurs, l'histoire n'est pas terminée.

HEARTBEATS SUITE

FT. MISCELLANEOUS

Il s'est passé beaucoup de temps entre la composition de *Heartbeats*, un des premiers morceaux que j'ai composés sur cet album, et *Heartbeats Suite*, qui va être un des derniers.

Et entre ces deux chansons, il s'est aussi passé plein de choses pour mon frangin, qui va beaucoup mieux et commence à se sortir de toute cette mouise avec brio, après de nombreuses années de galères.

1. Explications

Le morceau *Heartbeats* est la première approche orchestrale de l'album. C'est un exercice que j'avais déjà pu pratiquer dans le passé, notamment sur la BO du documentaire *Teddy*. Ici, j'avais un thème sympa, et comme dans une bonne bande originale, j'ai eu envie de l'exploiter un peu plus quand l'idée de faire une suite est venue. Mais quand on est un musicien comme moi, qui vient de la musique électronique et du hip-hop, l'exercice est compliqué. Prenons un type comme John

Williams par exemple. Eh bien mamène John, quand on lui propose un nouveau film, le gars doit se mettre sur son piano et commencer à chercher des idées, mais pas juste comme dans une chanson pop ou électro avec quatre accords ; il doit trouver une mélodie cohérente avec la narration de son sujet et ensuite des idées d'arrangements et d'accords pour décliner sa mélodie, son thème. Et avec son génie, il va pouvoir développer à l'infini selon les besoins des différentes scènes du film sur lequel il travaille. Si vous avez écouté quelques *soundtrack*, vous avez probablement remarqué que des mélodies pouvaient revenir dans un même album, mais légèrement modifiées pour créer des émotions différentes.

Moi, je ne suis pas John Williams. Pas du tout. Quand je me colle derrière un piano, je joue *I Like To Move It* à deux mains pendant une petite demi-heure, et puis quand mon cerveau a oublié ce que j'étais venu faire à la base, je pars me faire un sandwich. Plus sérieusement, mon problème, c'est que j'aborde la composition avec mes habitudes de *beatmaker*, car mon solfège est très loin. Je vais composer entièrement une partie du morceau, probablement celle qui cogne le plus, la partie centrale, puis l'étaler dans toute ma session de travail, et enfin épurer par-ci par-là. Cette méthode va d'ailleurs donner inéluctablement à mon morceau cette forme de patate, comme je disais précédemment : une montée, un climax central, une redescente (et parfois un petit trognon à la fin). Promis, bientôt je vous écrirai de la musique, habillé en ménestrel à la plume et à l'encre de Chine. Sur cet album, on n'avait pas le budget pour les détails, malheureusement. Et puis notez que c'est vraiment très marrant, d'épurer ! Une patate !

Mais venons-en au fait : *Heartbeats Suite* est une réponse directe au morceau précédent. On est en juin 2024 et beaucoup de choses ont changé. Déjà mon album commence à ressembler à quelque chose, ce qui n'a pas été facile avec tout le boulot que j'ai eu depuis un an. Mais surtout, la vie de mon frère s'est vraiment améliorée. J'espérais une fin heureuse au moment où j'ai composé *Heartbeats*, mais comme je l'explique dans le chapitre précédent, la fin du morceau n'en est pas une. C'est juste une phase de réveil. Et de toute façon, ma structure en patate

ne me permet pas vraiment de retourner modifier des choses. Il fallait que je reparte des racines de *Heartbeats* et que je m'efforce à amener la composition vers quelque chose de plus beau. Du coup, j'ai rouvert la session et j'ai commencé à triturer les pistes, à éplucher ma patate pour voir ce qu'il y avait en dessous...

2. Miscellaneous

Il est des artistes avec qui travailler est un réel plaisir. Des gens qui vont répondre aux messages, qui vont parler d'artistique avant de parler de sous, qui vont s'investir personnellement dans une collaboration, essayer de comprendre ce que l'on veut d'eux. Il est des paroliers qui vont analyser une instrumentale et poser dessus *LE* texte qu'il fallait. Il est des rappeurs qui te font aimer une instru que tu avais décidé de mettre à la poubelle, car ils arrivent à en sortir des émotions te rappelant pourquoi tu as fait ce *beat* à la base. Il est des artistes qui comprennent tout, qui s'adaptent, qui t'enrichissent musicalement et humainement.

Miscellaneous est de cette trempe. C'est un tueur, un bosseur investi. Un gars qui répond toujours présent, quelqu'un sur qui on peut compter. Ça fait plus de dix ans qu'on fait des morceaux ensemble, et on n'est pas près de s'arrêter.

Le jour où il m'a envoyé la première démo de ce morceau, j'en ai pleuré...

3. The list

Au final, j'avais tout un tas de raisons de faire cette suite. J'en ai dressé une liste :

- Parce que la fin du morceau précédent n'était pas assez joyeuse.
- Parce que mon frangin ne méritait pas une chanson, mais deux.
- Parce que dans toutes les bandes originales, on reprend toujours un bon thème.
- Parce que Miscellaneous n'est jamais très loin du début de mes albums.

Aussi, parce que quand j'ai commencé à parler de cet album à mes parents et que je leur ai dit que j'avais fait un morceau pour mon frère, le premier truc que ma mère m'a demandé, c'est : « Il y a du texte ? Tu chantes ? » Du coup, je suis très content de pouvoir leur faire écouter cette suite, peut-être plus concrète à leurs yeux. Bon, c'est pas du Cabrel, maman, mais Pierre écrit bien, tu vas voir !

Enfin, ce *track* est aussi un hommage à une autre chanson qui m'a beaucoup inspirée : *All Things To All Men* de The Cinematic Orchestra...

4. Heartbeats Suite Lyrics

*Please bro, Please don't go.
Regain control.
Please bro. Don't let go.
Please come back*

*Where can he go to when he's lost ?
When his soul is in the fog.
When he struggles to walk a tunnel
With no glowing end or torch.*

*And the walls keep closing in, of course.
He's got no home, no scheduled job.
He's got no phone, no friend to call.
He's in the cold December frost.
He's roaming slower than a sloth.
Folks keep jetting off
Like he's the plague, like he got aids, like...
He got Covid and he coughed.
The end is close.
He'll end up as another dope*

Fiend at the morgue.

*It gets lonely in the dark,
But he's still got hope that's in his heart.
He hopes he'll OD in the park
So he can wake up in a clinic
In a clean robe and get a better start.
But it's hard to start over
Cause all these lows have left a mark.
When he's stoned is when he's calm.
He wants to grow and forget it all
But remains frozen against the wall.
Endless thoughts are terrifying.*

He'll quit using he'll

Find a way.

He might do it but not today.

The sky's gloomy, a whitish grey.

The right excuse to fry his brain

When he's high, his pupils dilate.

These soothing chemicals keep telling him

Everything's cool and life is great ! But...

Please bro

Please don't go

Please come back...

Verse 2 :

Back from the Ghetto pharmacist,

With a bag full of heroin

The best on the market

No arm injections, he snorts it

Then he forgets all his hardships.

The effect is calmness.

Extra lethargic,

His head's in Nirvana.

His reflections are cosmic.

When he's on it,

City sounds seem weirdly melodic.

He's in the park,

Laying next to the garbage.

His dealer said it was harmless

Someone messed with the product.

Now he feels awful.

His possession's demonic.

He sweats and he panics

Projecting his vomit,

Epilepsy attacks

*He's left in the Darkness.
I guess he was gone for a second...
Cause next minute
Paramedics are on him.
They Yelling and hollering, calling him,
Checking his heart and
Pumping his chest to restart it.
They try to repair the mess that he started.
He's on a stretcher,
It's six in the morning.
He won't recall it.
When he gets better,
Will he want to get better
And really get off it ?
Will he really
Learn a lesson from it ?
Fingers crossed :
This time he'll stick to his promise.*

Hook (muffles)

*We share the same parents.
We weren't raised different.
We had the same upbringing and
We shared the same christmases.
Two boys with the same toys.
I'd tickle him, play with him and
Drive mum and dad mad,
Then we'd laugh like deranged idiots.
In my parents house,
I stare out windows
With the rain drizzling.
Same rooms, same souvenirs
But we ain't the same siblings.
He just got out the clinic again.
This time I ain't visited.*

*There goes the meds,
there goes the cold sweats
And the strange shivering.
Being clean takes everything.
It don't just take discipline.
Every minute of the day's difficult,
His brain's missing it.
And his unstable condition
Always remains crippling.
I've got children to raise now,
So I safe distance 'em.
How could I feel nothing?
I wish we could deal with it
And build something,
That he could be a real uncle to my children.
I'm done uphill running.
I feel that better days
Are really coming.
Cause he's my lil brother
And I still love him.*



LE SON DE LA NEIGE

1. *Tango de Montréal*, de Gérard Godin

« Sept heures et demie du matin métro de Montréal
c'est plein d'immigrants
ça se lève de bonne heure
Ce monde-là

le vieux cœur de la ville
battrait-il donc encore
grâce à eux

ce vieux cœur usé de la ville
avec ses spasmes
ses embolies
ses souffles au cœur
et tous ses défauts

et toutes les raisons du monde qu'il aurait
de s'arrêter
de renoncer »

Cette poésie gravée derrière l'entrée du métro Mont-Royal, je la lisais tous les matins, un café Tim Horton entre les moufles. Je m'engouffrais ensuite dans le souterrain du métro, happé par un violent changement de température et je rejoignais l'UDEM, l'université dans laquelle j'allais m'évertuer à enterrer mon aventure scolaire une bonne fois pour toutes. On est en 2003. Je viens d'emménager à Montréal et ma vie va radicalement changer.

2. Bordeaux III

Afin que vous compreniez qui j'étais en 2003 et ce que je suis devenu, il va falloir que je remonte un peu loin pour vous raconter cette histoire. Entre 2000 et 2002, j'étais à la délabrée faculté de Bordeaux III, en Arts du spectacle, donc. Ce n'était pas très glorieux, mais je me suis quand même fait pas mal de potes à cette époque. Je quittais mon cher tonton et sortais de mon lycée périgourdin, mon bac option « Terre du Milieu » en poche. Loin de mes potes de Dordogne, j'avais donc une toute nouvelle vie sociale à me construire.

Ce cursus, ça sentait vraiment très fort que ça n'allait nous mener nulle part dans la vie, moi et les autres troubadours de ma classe. On ne touchait pas à une caméra, on ne faisait qu'apprendre des trucs qui paraissaient sans intérêt pour de futurs George Lucas comme nous qui voulions avant tout faire péter des étoiles noires. Pour résumer ces années de fac, je crois bien que mes potes et moi, on en a plus appris sur le cinéma en cinquante minutes devant le film *Forgotten Silver* de Peter Jackson que pendant trois années d'université... On essayait quand même de faire des films avec mes potes, mais on apprenait que dalle, et moi, je ne m'épanouissais pas trop, sur tous les plans...

3. Busted!

En fin de première année scolaire, je suis en plein dans mes examens. Le sujet ce jour-là, c'est le cinéma pendant la Seconde Guerre

mondiale. Honnêtement, j'aurais pu tomber sur bien pire. Il y a juste à parler du cinéma de propagande, filer quelques noms, quelques films et dates importantes et c'est plié. Je connais très bien le nom de la réalisatrice de Hitler, mais impossible de me rappeler comment ça s'écrit, vu qu'elle a un nom allemand avec environ trois voyelles pour dix-sept consonnes, et il ne faut pas que je me plante là-dessus. Je sors un livre que je mets sur mes genoux. Je sais exactement où est son nom, mais le livre est énorme. Au bout de quelques minutes, un surveillant vient me voir en me disant que ça fait un petit moment qu'il me fait des signes pour que j'arrête de tricher. Il me prend ma copie et me signifie que l'examen s'arrête là pour moi... Saloperie de Leni Riefenstahl...

Quelques semaines plus tard, j'ai reçu une petite lettre de l'université, avec dedans une convocation à un conseil de discipline. On était en juin, j'ai plus ou moins révélé à mes parents que le passage en deuxième année allait être compliqué, mais je n'ai pas eu le courage de leur expliquer pour la tricherie. Ça faisait un an que je vivais comme un étudiant à leurs frais, j'avais mon appart, mes potes. Je n'avais pas beaucoup de ronds, on ne faisait pas des trucs fous, mais c'était quand même la belle vie. Donc je préférais leur mentir et leur disais que j'allais passer aux rattrapages au mois de septembre, pour gagner du temps.

Arrivé au premier conseil de discipline, je me suis retrouvé assis seul d'un côté d'une énorme table ovale. De l'autre côté de la pièce et de la table, j'avais littéralement tout le corps enseignant de Poudlard, avec pile en face de moi un Dumbledore qui me fusillait du regard, comme si c'était encore moi qui avais chié dans le « Choixpeau » cette année.

On m'a posé tout plein de questions. Je leur ai dit que je cherchais juste comment on épelait le nom de cette satanée réalisatrice, et rien de plus. On m'a aussi demandé si tricher était dans mes habitudes. J'ai menti évidemment. Dans le fond de la pièce, quelqu'un écrivait tout ce que je disais. Et puis on m'a demandé de partir en me disant qu'il y aurait une seconde convocation à la rentrée...

4. L'ultime stress

Peu de temps avant la rentrée, en septembre, vient ma deuxième convocation. C'est une période assez dure. Mes parents savent qu'il y a un truc qui cloche alors que je suis mis à bosser pour rester ici. Je suis livreur de pizza. C'est très pourri comme job.

Le matin de ma convocation, j'ai mis mon réveil assez tôt. À l'époque, il n'y avait pas encore le tramway à Bordeaux, et pour aller sur le campus, il fallait marcher jusqu'à la Victoire, et prendre un bus, le F ou le G, ça durait à peu près quarante-cinq minutes, un trajet interminable et anxiogène... J'avais rendez-vous à 8 h 30 à l'entrée de la salle de torture de l'université...

Mon réveil n'a pas sonné ce matin-là.

À 8 h 12, ma voisine de palier sort de chez elle pour emmener sa petite à l'école. Grâce à l'isolation pourrie de notre immeuble, je l'ai entendue. J'ai regardé l'heure, j'ai bondi et enfilé mes sapes à la vitesse de la lumière, et j'ai couru à la Victoire en pleurant. J'ai pris le bus, sachant que c'était déjà probablement mort. Je suis arrivé devant la porte après 9 heures. J'ai frappé. Personne. Je me suis dit : « Ça y est, c'est baisé, c'est fini pour moi... » Les secondes paraissent des minutes et soudain, on m'ouvre la porte. Comme dans la chanson d'Ophélie Winter, j'ai levé les yeux au ciel, et là, j'y ai vu la lumière...

Un des responsables de mon département d'étude est derrière la porte. Il me sourit et me dit « Ah, vous êtes là ! On est tous arrivés à la bourre à cause des bouchons, on avait peur d'être en retard ». Sacré soulagement. Là-dessus, je rentre dans la pièce et je m'assois, comme la première fois. J'assiste juste à un récapitulatif de tout ce que j'avais dit la première fois, et on me demande de revalider mes propos. À partir de là, je savais que j'allais recevoir une lettre. Soit une simple lettre, avec renvoi de l'université, soit une enveloppe un peu plus grosse avec tous mes papiers de réinscription, ma carte d'étudiant, etc.

L'attente a duré un mois. Un mois bien pourri. Mon boulot de livreur de pizza était totalement incompatible avec ma vie d'étudiant. Quand tu sors du boulot à 23 h 30, et que tu appelles tes potes, soit ils sont déjà couchés, soit ils sont déjà déchirés, donc tu rentres chez toi tout seul. Tu manges mal parce que tu travailles à l'heure des repas, tu es tout le temps tout seul sur une saloperie de bécane qui ne marche pas. Les flics te détestent et ils font tout pour t'emmerder. Et puis il y avait aussi les braquages, les livraisons douteuses, etc.

Un matin, à une semaine de la rentrée scolaire, je reçois un recommandé, que je rate évidemment. Donc encore vingt-quatre heures d'attente supplémentaires. Le lendemain matin, je me pointe à la poste en bas du Cours Victor Hugo, tremblant. Je donne mon petit papier et j'attends, la boule au ventre. Au bout d'un moment, la factrice revient avec une enveloppe toute simple. Une enveloppe aussi simple, ça ne peut être qu'une lettre de renvoi... Elle me tend l'enveloppe. Je la prends dans mes mains, et entre mes doigts, je sens à l'intérieur un truc qui ressemble beaucoup à une carte. Je chiale. Je ne sais pas si elle se rappelle ce coup de fil, mais j'ai appelé ma mère directement en sortant de la Poste, et je lui ai tout dit, absolument tout ! Je lui ai raconté que j'ai triché, que j'ai redoublé (oui, parce qu'ils m'ont fait redoubler quand même), mais je suis tellement heureux de pouvoir continuer mes études... Elle n'a pas dû tout comprendre, mais ça m'a fait du bien de tout lâcher.

5. Round Two...

J'attaque une deuxième première année qui va être bien plus chiante que la précédente. Tous mes potes sont en deuxième année. Je n'ai que quelques matières à repasser, donc en fait, je ne vais presque jamais en cours. Le matin, je me lève en écoutant *Rires & Chansons*, je vais à la boulangerie en face de chez moi qui fait un pack de cinq chocolates plus un Ice tea pour 1,5 euro. Je m'enfile ça devant un *Final Fantasy IX*. Et à 17 heures, je pars bosser. Quand après le taf, je ne vais pas voir des potes, je rentre chez moi, je me mets sur ma console en écoutant *Skyrock* jusqu'à tomber de fatigue... Et rebelote le lendemain.

À cette époque, parfois avec mon pote d'enfance, Bob, on s'appelait le soir. Il avait un forfait illimité, le fameux forfait Millenium, c'était plutôt un truc rare. On mettait la radio, et on l'écoutait ensemble à distance. On ne se parlait pas, mais on laissait les téléphones allumés, jusqu'à s'endormir. Il me manquait.

En cours d'année, j'ai quitté mon appart pour rentrer dans une colocation avec mon poto Julien. Cette période va être beaucoup plus joyeuse. On se marre bien, on fait n'importe quoi. On fait d'énormes fêtes chez nous. Il y a toujours plein de monde, et on commence à faire de la musique ensemble. On a même joué tous les deux dans un groupe de Grind Core : « Les Fly Fuckers ». Un soir, on est face à face, assis dans des canapés. On était en train d'improviser un truc très beau à la guitare. C'était quasiment l'heure d'aller se coucher donc on était en caleçon tee-shirt. On était tous les deux très concentrés sur nos instruments. On arrive au bout de notre impro, et on arrive à se synchroniser et à faire un magnifique *finish*. Je me tourne vers lui, et je vois que ça fait dix bonnes minutes qu'il a une couille qui dépasse de son caleçon, sous sa jambe croisée. Qu'est-ce qu'on a ri ce soir-là !

Vers la fin de l'année scolaire, ma grand-mère maternelle décède, celle qui m'emmenait tout le temps au cinéma. C'est la première fois de ma vie que je perds quelqu'un de proche. Elle va beaucoup me manquer. Cette même semaine, il y a une fille qui s'appelle Céline, qui débarque chez nous pour quelques jours. C'est la pote d'une pote, je ne sais même plus pourquoi elle est venue à Bordeaux. Malgré mon deuil, on passe quelques moments bien rigolos. À la fin de son séjour, elle nous propose d'aller passer quelques jours dans la maison de ses parents, vers Cavaillon. On a tous tracé d'un coup, sans réfléchir. On débarque dans une super baraque, on est une dizaine, on se fend la gueule et ça me fait beaucoup de bien.

Un jour, on part pique-niquer dans un spot très cool avec des vestiges de je ne sais plus quelle période, gallo-romaine sûrement, *RIP* les cours d'Histoire. Je vois un mur de berger. Je veux faire mon malin. Je commence à l'escalader, sauf qu'une pierre me reste dans les mains. Je tombe,

et je n'arrive pas à esquiver les énormes pierres qui tombent avec moi. Et BIM, je m'en prends une sur la tête. *RIP* le monument historique. Je suis pris de panique. J'ai une belle plaie, dans les cheveux, qui saigne beaucoup, je me suis pris un truc de vingt kilos sur le côté de la tête, facile. J'avais entendu une vieille légende urbaine qui disait que si tu te prends un trop gros choc à la tête et que tu t'endors le même soir, il y a un risque de ne jamais te réveiller le lendemain. Je flippe grave, et j'en parle à Céline. Elle me répond : « T'inquiète pas, on a qu'à pas dormir du tout ! » Du coup, on a n'a pas dormi de la nuit. On a fait beaucoup plus que ne pas dormir d'ailleurs.

6. Final Round

Je rentre enfin en deuxième année de fac. J'habite toujours avec Julien et on est en couple avec Céline depuis cette fameuse semaine où on s'est tous fendus la gueule, surtout moi. Elle habite à Nîmes, donc je fais beaucoup d'allers-retours pour la voir, et ça devient vite usant. Les relations à distance, c'est naze. En cours d'année, elle m'annonce qu'elle veut partir faire la suite de ses études à Montréal.

Au moment où elle m'annonce ça, il y a un *switch* en moi qui s'allume. Je fais le point sur mes trois années chaotiques d'université. Je me suis fait quelques amis certes, mais le bilan personnel est très pauvre. Et je sais que mes parents qui sont de grands voyageurs me pousseront sur un délire comme ça. Aller vivre ailleurs, tout seul, loin d'eux, waouh... ça a l'air fou ! J'ai vingt ans à ce moment-là. Je ne connais absolument rien du Québec à part les sketches des *Deux Minutes du peuple*. Je sais juste qu'on y parle français. Un français un peu bizarre, mais ça ne doit pas être très compliqué de s'adapter.

On monte nos dossiers avec le programme d'échange qui s'appelle CREPUQ, l'équivalent d'Erasmus, pour faire un échange universitaire. Et c'est validé.

7. Yulville

C'est le grand voyage. Je décolle avec mon père, qui va rester quelques jours me filer un coup de main pour trouver un logement, ouvrir un compte bancaire, et tous les autres trucs pénibles qu'on peut avoir à faire quand on arrive dans un nouveau pays. Avec ma copine, on va très vite se séparer, mais on va quand même suivre notre plan, emménager ensemble, en amis, avec une autre fille, Manon, qui cherchait aussi un appart. Pour vous décrire Manon, je vais citer le grand Garth Algar : « Waouh, putain, elle est top bonne ! Ça me fait des choses bizarres, comme quand on était en gym et qu'on grimpait à la corde à nœuds ! » Cette fille est parfaitement inatteignable pour un clampin sans verve comme moi... Elle n'est clairement pas pour moi.

Ç'a été un peu le bordel pendant quelques semaines. Ce n'est pas facile de trouver une baraque quand tu n'as pas de compte bancaire, et c'est encore plus compliqué d'ouvrir un compte bancaire quand tu n'as pas d'adresse (et tout ça avec ma platine à la con sous le bras), mais on a fini par trouver une belle maison, rue De Bullion, et moi, j'embraye sur un an d'université.

Je rencontre Feldub rapidement, et très vite, je vais rentrer dans une routine où je vais arrêter d'aller en cours et me mettre à faire de la luge sur le mont Royal à la place, avec lui et un autre pote, Denis. On fait ce que les Québécois appellent de la « carquette » tous les soirs, comme de gros gamins. Nos amis québécois ne se privent pas de se foutre de nous d'ailleurs. Chez eux, la luge, c'est un truc d'enfant. Il n'y a pas de poussette dans les rues en hiver. Les Québécois traînent leurs gosses en luge. Nous, on s'en foutait. À Bordeaux, il neige une fois toutes les éclipses de lune, et tu es chanceux si la neige tient plus d'une heure...

On va aussi sortir beaucoup dans des bars. On a nos spots de prédilection. Le Barouf, à Saint-Denis, c'était notre repère. C'était tenu par des Algériens qui faisaient un couscous à neuf dollars le dimanche soir. La régala. Ils avaient un vrai Bonzini au fond du bar. On y était fourrés

à peu près cinq soirs sur sept. Et je regardais David et les autres potes se la coller, en buvant des cocas ou des *virgin piña colada*...

Le titre de ce chapitre, *Yulville*, est une référence un peu personnelle. Durant ma première année à Montréal, j'ai rencontré des réalisateurs d'un collectif appelé Kino. C'est un concept né à Montréal et qui s'est ensuite exporté dans le monde entier et dont l'objectif était de faire des films hyper vite et sans budget. Tous les mois, les courts-métrages étaient projetés dans une grande salle de cinéma. J'ai composé mes toutes premières musiques de film avec eux. Il fallait les voir bosser, c'était impressionnant. Parmi eux, il y avait un réalisateur très talentueux dont j'ai oublié le nom. C'est lui-même qui avait créé le concept Kino. Et il avait fait un film très beau, qui s'appelait *Yulville*...

8. Flash-Beurk

Comme je le racontais dans le chapitre sur *Heartbeats*, j'ai arrêté de fumer et de boire peu de temps après avoir commencé. Trop de mauvais trips et de crises d'anxiété. Et puis mes phobies ont entraîné d'autres complications au lycée et à l'université. J'ai eu des problèmes digestifs, des phobies sociales, des phobies impulsives, etc. Pendant mes trois années de fac, j'étais très fermé et anxieux. Je faisais la fête avec mes amis, mais je faisais en fait acte de présence. Il arrivait toujours ce moment où je n'étais plus dans le délire général et je préférais souvent rentrer seul chez moi et reprendre mes routines.

Là, en 2003, à l'autre bout du monde, je me retrouve avec Feldub, un gars cool, qui a toujours un truc marrant à raconter, l'alcool joyeux. Je l'accompagne tous les soirs, et on se marre tellement. Même si je ne suis pas dans le même état que lui, on se marre et j'ai envie de partager un peu plus avec lui.

Je pense qu'un soir, il y a dû y avoir un alignement de planètes ou quelque chose, je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Ça faisait sept ou huit ans que je n'avais pas bu un verre. D'un coup, je me suis dit : « Fuck it ! Je vais boire

une bière, rien à battre ! » Je me suis remis progressivement à reboire et à refumer, avec toujours un peu de contrôle, mais c'était différent ; c'était joyeux, c'était agréable. Et je crois vraiment que Feldub a une part de mérite dans cette reprise en main de mon cerveau.

9. Retour-Aller

Je termine mon année scolaire de manière assez magistrale. Céline s'en va, elle part faire un tour du monde avec des potes québécois. Je me retrouve dans une autre colocation dans l'appartement gigantesque sur De Lorimier, quasiment vide, en tête à tête avec Manon. Il nous reste un mois avant de quitter le pays. Manon, elle a passé l'année à ramener dans notre appart des gros demeures tout musclés, style Magic Mike. L'opposé de moi. Alors, quelle ne fut pas ma surprise, quand, par un doux matin ensoleillé du mois de mai, elle fit de moi une coche supplémentaire à sa liste de gros demeures ! On a passé un dernier mois ensemble, vraiment cool. Et puis elle est partie d'un coup voir d'autres mecs à New York. J'étais parfaitement insignifiant pour elle.

C'était la fin du printemps. Tout le monde était rentré sur le vieux continent. J'étais le prochain. L'été arrivait sur Montréal et ça allait se passer sans moi...

Je suis rentré en France. Atterrissage direct dans la banlieue grise du 77, chez mes parents. Je n'avais plus de potes, plus d'appart, plus de vie étudiante. Mes amis étaient à Bordeaux et à Montréal. Chez mes parents, je n'avais plus rien. Je ne savais pas quoi faire de ma vie, et s'est ensuivi un énorme coup de blues. J'ai instantanément fait une demande pour un nouveau VISA, et je suis retourné au galop à Montréal après une poignée de semaines passées en France.

Là, c'était un autre deal. Fini les études, il me fallait un job. J'ai débarqué chez Feldub directement. Je suis resté une semaine, le temps de me trouver un autre logement (et de presque mettre le feu à son salon d'ailleurs),

j'ai emménagé chez mon pote Franck. J'ai trouvé un vrai boulot, je me suis payé, enfin, ma vie tout seul.

Vers la fin de l'année, au début de l'été suivant, j'ai rencontré une autre nana, une Française de passage. On a vécu un truc très bref, mais très rigolo. Elle m'a fait rentrer en France et m'a largué à peu près une semaine après l'atterrissage. Si je n'avais pas rencontré cette personne, ma vie aujourd'hui aurait été très différente. Je serais resté là-bas, j'aurais probablement demandé à devenir citoyen canadien. Banzai Lab n'aurait peut-être pas existé, ou du moins je n'en aurais pas fait partie, mais en tout cas, j'aurais eu une vie radicalement différente.

Là où je voulais en venir depuis dix putains de pages à vous raconter ma vie, c'est qu'autant la route vers Montréal fut longue et semée d'embûches, autant cette ville m'a changé à jamais.

10. C'est long !

Si c'était nécessaire pour moi de vous raconter autant de détails sur ma période pré-Montréal, c'était pour vous expliquer un peu quel genre de Senbei j'étais avant d'y mettre les pieds. Quand je suis arrivé au Canada, j'étais un étudiant invisible. Je n'avais pas de thunes, je ne sortais pas. Quand je faisais la fête avec mes potes, je ne me mettais jamais dans cet état qui fait faire tout et n'importe quoi. J'avais plein de complexes, une confiance en moi proche de zéro. J'avais du mal avec les filles. À la fac de Bordeaux, je me suis fait très vite une poignée de potes qui resteront des gens que j'adore, mais on s'est vite enfermés entre nous, et parfois, ça me pesait de ne pas voir d'autres têtes. J'étais très seul, très renfermé, je faisais un peu de musique, mais je n'exprimais pas encore des choses pertinentes. Je tâtonnais.

Quand je suis arrivé à Montréal, je me suis retrouvé face à des gens, tous très décomplexés, très cool, détendus. La pression sociale est tellement moindre là-bas. C'est une ville très métissée, mélangée, et c'est aussi pour ça que je vous ai cité ce poème en introduction de ce texte. Il y a beaucoup d'étrangers à Montréal, j'ai passé ma scolarité à faire la fête

avec des étudiants italiens, mexicains, français, québécois... La moitié de la ville est anglophone, donc tu changes de langue assez régulièrement. Culturellement, c'est pareil ; il y a mille et une choses à faire, des bars et des salles de concert absolument partout. Les gens sortent et font des activités ensemble, que ça coûte des sous ou pas. Moi, j'avais l'impression qu'à Bordeaux, la vie sociale, c'était principalement de boire des pintes beaucoup trop chères à une quelconque terrasse.

Ça m'a tellement libéré de voir qu'un monde plus ouvert existait quelque part, de voir que les gens, que l'autre, n'était pas ton ennemi, que je n'avais pas à être constamment sur la défensive. Je tombais vraiment de très, très haut. On n'a pas de pression au quotidien. Là-bas, tu cherches un job, le patron, il n'en a rien à faire que tu aies de l'expérience ou pas, il sait que le job, tu vas l'apprendre. Et puis le tutoiement aide pas mal aussi. Un jour, un Québécois m'a dit ceci : « En France, tu n'es rien, à moins de prouver le contraire. Ici, tu es tout, à moins de prouver le contraire. »

Et c'était ça, Montréal, pour moi. Cette fulgurante contradiction entre ici et là-bas, le truc le plus chaleureux du monde. Cette ville a été le cocon qui m'a changé en un merveilleux papillon de cent kilos. Je suis rentré en France après deux ans, transformé, grandi, beaucoup plus zen, et je peux vous dire que j'y ai laissé un bon paquet de fantômes et de casseroles qui traînaient au placard et au cul. Je trouve ça tristement drôle qu'on appelle l'Europe « le vieux continent ». Ce surnom nous va tellement comme un gant. À côté de Montréal ou d'autres capitales culturelles, Paris est une ville dégueulasse, cauchemardesque et anxiogène où l'on sent partout le poids des inégalités sociales, inégalités qui nous donnent juste l'air à nous, Français qui nous plaisons à raconter partout dans le monde que nous sommes les meilleurs en tout, de vivre comme si l'on était encore au XVIII^e siècle.

11. Le son de la neige

Après avoir lu tout ça, vous allez écouter le morceau et peut-être le trouver en décalage avec ce que je raconte. Les choix de voix sont étranges. J'ai commencé ce morceau peu de temps après mon retour en France, avec, sans pouvoir me l'expliquer, un sample de musique indienne. J'avais appelé la maquette *Montreal*. Il n'y avait pas vraiment d'explication, je suivais mon instinct créatif avant tout. L'important n'était pas l'origine des sons ce coup-ci, mais cette impression de sonorités bienveillantes, le *mood* joyeux et apaisé du morceau, le métissage des idées, et surtout, le bruit, le son de la neige...

Vers fin novembre tombent à ma grande surprise les premières neiges. J'adore la neige. Je suis clairement une personne d'hiver. La rue dans laquelle j'habite est très calme. Très peu de passage, même si à deux pas, on a d'énormes avenues avec un flot de véhicules en continu, de nuit comme de jour. Ces petites rues ne sont empruntées que par les riverains, donc il y règne un calme absolu, surtout la nuit. Il y a des arbres partout, déjà recouverts de neige. Tout est serein, silencieux. Certains diraient même que c'est... l'heure des ombres. Comme Sophie dans *Le Bon Gros Géant*, je m'approche de la fenêtre. De gros flocons tombent du ciel. Pas un courant d'air pour dévier leur trajectoire. Ils sont tellement énormes, on dirait des pop-corn. Alors je descends dans la rue.

Il fait moins quinze degrés ce soir-là. Trop excité, je n'ai pas pris le temps de mettre un manteau, mais je n'ai pas froid. Dans ce calme polaire, qui me rappelle mon « rêve » préféré du film de Kurosawa, je suis au milieu de la route, un appareil photo à la main, un petit Sony numérique. Les flocons se posent un peu partout. Je marque un peu l'arrêt pour prendre une belle photo. Et là, j'entends un son. Une sorte de bruit blanc, un peu comme une fine pluie, mais encore plus léger, comme un souffle continu. Je n'ai jamais entendu ce son de ma vie. C'est le son de la neige. De temps en temps, je fais un pas, j'entends la neige craquer sous mes semelles, et puis je m'immobilise pour retrouver ce bruit et rien d'autre.

C'est vraiment ce son, le bruit de Montréal, du froid, du nord, de la nuit, du silence, du calme, de tous ces moments passés à rentrer chez moi après une énorme fête, souvent extrêmement déchiré, mais heureux, heureux de me foutre royalement d'être dans le contrôle pour une fois dans ma vie, avec juste ce son pour me bercer, me guider jusque chez moi et m'apaiser pour terminer ces moments de défonce et de fun d'un point final nocturne rassurant, m'extirpant délicatement de l'apesanteur de mon ivresse...

Ce soir-là, j'ai fait connaissance avec la magie de Montréal. Et je venais à peine d'arriver.

P.-S. Papa, maman, sachez que j'ai passé tellement de temps à faire de la luge à cause de Feldub que j'ai réussi à oublier d'aller à mes examens de fin d'année. Je n'ai jamais validé ma Licence en rentrant en France. Je vous ai menti là-dessus aussi. Mais bon, c'était il y a vingt ans, il y a prescription, nan ?



GOODBYE

FT. OPALINE

Après ces péripéties montréalaises, il faut que je vous parle d'un autre point de ma vie qui a été très important pour moi, et sur lequel je n'ai pas encore vraiment pris le temps de m'exprimer. Et cet autre truc s'appelle *Toitsu*.

1. On Lockdown

Je ne vais pas raconter une énième fois cette histoire que tout le monde parmi mes fans connaît maintenant. Je vais juste faire un résumé rapide et une *timeline* pour contextualiser un peu. On est en 2020. Je suis en pleine tournée avec Al'Tarba pour notre album *Rogue Monsters*. La tournée est énorme, on a plein de dates, on est une petite équipe de cinq personnes et on se marre énormément. Sur le premier été, en 2019, on a eu la chance de faire quelques festivals importants comme Solidays, ce qui est vraiment très cool pour un lancement de projet, et là, début 2020, les dates pour l'été qui arrive commencent à s'empiler. Et puis en mars arrive le coronavirus. D'un coup, tout s'arrête pour moi. Absolument tout. Du jour au lendemain. Je viens juste de terminer la musique pour une grosse publicité pour Apple qui m'a pris beaucoup de temps et d'énergie. Je suis aussi en train de terminer une

nouvelle série de vidéos pour la marque Joué. Donc je passe vraiment du tout au tout quand tout s'arrête. Le vide. Enfermé chez moi comme tout le monde, je ne sais plus trop quoi faire...

C'est marrant, parce que le début du premier confinement coïncide avec la sortie d'un jeu que j'attendais depuis longtemps, *Final Fantasy VII Remake*, et que j'avais bien sûr précommandé depuis à peu près le jour de ma naissance au Gamecash près de chez moi. Sauf qu'avec les confinements, tous les magasins jugés « non essentiels » vont devoir fermer. Je leur ai écrit en panique sur Messenger. On s'est donné rendez-vous. Je me suis fait une autorisation pour pouvoir sortir de chez moi. Le Gamecash est juste en face du Monoprix, rue Sainte-Catherine. Les flics guettent un peu plus bas au carrefour et commencent déjà à remplir les caisses de l'État à grand coup d'amendes injustifiées. Une main est sortie de sous le rideau du *shop* à peine levé. L'air d'un braqueur avec mon masque FFP, j'ai pris mon jeu, l'ai caché dans mon sac et j'ai filé faire mes courses, l'air de rien, le sourire d'*Edgar de la Cambriole* aux lèvres.

Le début de confinement à passer mes journées à me balader de nouveau dans Midgar avec les héros de mon adolescence Cloud et Barret, c'était plutôt cool, mais ça n'a duré qu'un temps. J'ai vite eu envie de me remettre au travail et de trouver une manière de tirer profit de cette période d'inactivité générale.

2. Toitsu

Je lance ce projet en avril 2020, que vous connaissez sous le nom de *Toitsu*. C'est un projet collaboratif, initialement lancé sur Facebook, dans lequel j'ai proposé aux gens de m'aider à faire un morceau en m'envoyant des sons, des samples. C'est un projet qui m'a donné du boulot et donc de l'argent, qui a entretenu mes capacités à faire de la musique et surtout de la communication, et qui m'a aussi rapproché de certains d'entre vous. Et parce que c'était un délire collaboratif, j'ai été littéralement submergé par tous vos posts et vos messages.

Quand on est un artiste et qu'on doit utiliser les réseaux sociaux quotidiennement pour promouvoir son projet, on finit par faire attention à certains fans, au noyau dur, par la redondance des noms des gens qui likent ou commentent les publications, à ceux qui envoient des MP de soutien sur nos pages personnelles aussi. Et j'ai bien remarqué que pas mal de gens qui participaient à ce nouveau projet étaient déjà présents auparavant partout sur mes réseaux. Avec le lancement du projet, on s'est mis à échanger vraiment tous les jours. J'ai commencé à mettre des visages sur des pseudos. Ça été un travail acharné de gérer tout ça, et je n'ai jamais vraiment pris le temps de raconter comment moi, je l'ai vécu.

Quand ç'a commencé, tout le monde s'est mis à participer très vite, très fort. Les gens étaient hyper emballés et ça envoyait des choses en continu sur le groupe Facebook dédié. Dans ma tête, je me suis dit : « OK, vous êtes trop chauds. Il faut capitaliser cette énergie. On ne va pas faire juste une chanson, mais tout un album, et pour ça il va falloir que j'assure. » Vous ne savez peut-être pas la quantité de travail qu'il faut pour faire un album. C'est très long. Il y a des périodes de creux, des périodes où on n'a pas envie, où rien ne vient, ou alors envie de faire autre chose. Moi, je ne veux pas montrer ça aux gens.

Je veux faire un projet vivant, que ça aille vite, que ce soit fluide, afin de garder l'intérêt au maximum, et trouver des manières pour que tout le monde se sente impliqué du début à la fin, sans perte de vitesse et d'intérêt, car je savais qu'il y en aurait. Et je voulais que ça reste fun, rapide et simple. Et comme je venais de terminer ce gros projet pour Apple, je me suis mis dans cette même condition de travail.

3. Débordement

Quand je bosse pour des marques comme ça, je fais face à une énorme exigence. Je dois travailler tous les jours. Dès que je reçois des modifications, je dois les faire le plus vite possible. Pendant un mois et demi, je recevais des mails quotidiennement, en fin de journée en plus avec le décalage horaire, pour des demandes à rendre pour le lendemain

matin. C'est stressant et exigeant, mais à la fin, la paye justifie ce qu'on te demande donc j'accepte volontiers les contraintes quand ce genre de plans viennent. Je me suis mis exactement dans cette optique. Pour aller vite sur *Toitsu*, je bosse pour quelqu'un d'important : je bosse pour vous. Et je dois rendre des comptes, donc il n'y aura plus le temps d'aller *try hard* sur *Sekiro* huit heures par jour. Bon, en vrai, j'ai quand même joué à la console sur cette période, j'ai juste pris sur mes heures de dodo.

Quand les gens postaient à outrance des samples sur Facebook, je ne disais rien du coup. J'en riaais. « Ah, ah, ah ! Damn... J'en ai encore pour trois heures à faire le tri », avec le gif du vieux monsieur qui sourit en chialant. Mais en fait, c'est littéralement ce qu'il s'est passé : je passais trois heures par jour à trier vos idées ! Je l'ai fait naturellement, avec le sourire, dans la peau du gars qui est payé pour faire ça. C'était ma seule façon de puiser assez d'énergie pour pouvoir travailler vite et bien. Sinon, moi aussi, j'aurais lâché le truc au bout de quelques semaines, mais je me refusais d'avorter un aussi beau projet. Le premier album a été composé, mixé et masterisé en quatre mois. On a commencé la composition début avril. Fin juillet, je terminais les *masters* au studio Globe Audio.

Je parle vraiment au nom de mon expérience personnelle et de mon entourage professionnel, mais sortir un album en si peu de temps, c'est *mad*. On peut discuter de la réussite du projet, de savoir si le court temps passé dessus en vaut le résultat. En ce qui me concerne, j'aime une partie de cet album, mais avec le recul, je pense qu'il y a des ratés, mais ça, on va en parler dans quelques instants.

Ma plus grande satisfaction sur ce projet reste l'effet qu'il aura eu sur vous.

4. Like the Phoenix

L'album sort fin 2020. J'ai réussi mon pari ; celui de ne pas perdre les gens. Mais à ce moment-là, je suis épuisé. Tenir le rythme a été

hardcore. Je suis aussi très saoulé des réseaux sociaux. À passer autant d'heures sur Facebook chaque jour, j'ai bien capté les malices des algorithmes de Mark, et à quel point tu te fais saquer par le réseau quand tu t'éloignes ne serait-ce qu'une journée. Sans surprise, Facebook est un moyen de communication de merde. La promesse du réseau gratuit est rompue depuis bien longtemps. Ça me gonfle.

Très vite, je vais annoncer un *Toitsu II* durant un live sur Twitch. J'avais mis en intro de live la scène de *Scream II* quand ça discute de la pertinence de faire des suites au cinéma. Tout le monde a compris tout de suite, c'était très drôle. À ce moment-là, j'ai envie de continuer le projet collaboratif, mais cette fois, je vais imposer des conditions. J'annonce d'autres choses, d'autres médias, comme le lancement de mon serveur Discord, où le fait que ce coup-ci, je vais composer certaines *tracks* de l'album directement en live sur Twitch, ce que je n'avais pas fait pour le premier volume. Je crie fort mon envie de migrer de Facebook en espérant que tout le monde vienne avec moi sur Discord. J'ai perdu du monde à cette annonce, mais je ne vous en veux pas. Tout le monde n'a pas envie de s'investir autant dans un projet qui n'est pas forcément le sien, et découvrir de nouveaux réseaux sociaux n'est pas forcément synonyme de fun. Mais Discord et Twitch m'ont permis de faire des choses dont je suis extrêmement fier aujourd'hui, comme les *Lunch-breaks* par exemple.

5. *My Enemy*

Au moment où je lance *Toitsu II*, j'ai un goût amer dans la bouche, une sensation de « pas terminé ». Avant *Toitsu I*, j'avais sorti *Ningyo*, mon album préféré ainsi que celui des fans. Et pas pour rien. C'est plus d'un an de boulot, mon premier voyage au Japon, des enregistrements sur place, des collaborations parfaites, une *cover* monstrueuse... Je suis passé de *Ningyo* à un album fait en quatre mois, avec des sons qui n'étaient pas les miens, que j'ai dû m'approprier par la force. Le côté collaboratif a rendu l'album un peu bancal. Ce n'est pas péjoratif, mais je le vois comme un patchwork. J'ai pris ma spatule et touillé tout ça,

mais j'ai quand même dû dealer avec des instrumentistes, des chanteurs plus ou moins professionnels, avec des sons enregistrés sur téléphone, des samples de flûte ouzbèke, et j'en passe...

Je suis passé d'un album très pro à un projet très bricolé. L'album est un succès dans son expérience sociale, mais par contre, il a raté dans mon expérience artistique à toujours vouloir faire mieux qu'avant. Très vite, j'entends que des morceaux n'ont rien à faire sur l'album, ils sont en contradiction les uns avec les autres. Je me rends compte que cet album est une tambouille qui a fait plaisir aux gens qui ont participé, mais je ne suis pas sûr qu'il restera dans le temps. On va donc faire un *Toitsu II* qui sera à la hauteur d'un *Ningyo*. Il faut juste que je me réapproprie le concept dès le départ, parce que j'ai encore un truc à raconter avec les fans. À partir de là, je vais commencer à bosser en sous-marin. Je vais prendre mon temps et travailler avec beaucoup moins de gens, être plus sélectif. Tant pis si les gens participent moins. Tant mieux en fait. Je vais avoir plus de place dans ma tête pour composer et ne pas être pollué par d'innombrables heures de tri sur Facebook parmi des idées qui étaient trop souvent à côté. Les gens étaient contents de participer, je ne voulais pas leur enlever ça. Ça faisait partie de mon engagement sur le premier volet, mais ça m'a fait perdre un temps fou.

Maintenant, place aux choses sérieuses.

6. We Back

La composition de *Toitsu II* s'est donc passée principalement sur Discord et Twitch, bien que j'aie continué à lâcher des *previews* sur Facebook pour entretenir l'implication des gens. J'ai mis un an à composer ce deuxième volume. J'ai beaucoup restreint les envois de samples. D'ailleurs, aujourd'hui, j'ai deux *diggeurs* assermentés qui continuent à m'envoyer des dingueries pour mes prochains albums. Ils se reconnaîtront et je les remercie très fort pour tout ce qu'ils ont fait pour moi. On ne se connaissait pas avant *Toitsu*, et maintenant on se parle un peu tous les jours. On était en 2021, la vie reprenait, les gens

étaient déconfinés, retournaient dehors et au travail. Petit à petit, vous avez quitté le navire pour redevenir de simples auditeurs, et heureusement pour votre santé mentale...

J'ai continué à converser avec un petit noyau dur, et on a accouché tous ensemble de *Toitsu II*. J'ai vraiment soigné les morceaux, j'ai eu le temps de prendre un peu de recul pour faire un truc chouette, j'ai redemandé une belle *cover* à Godtail, qui avait déjà fait celle de *Ningyo*. J'ai fait cette intro épique avec Éric Legrand, vraiment comme un hommage pour tous les gens perdus de 2020, ceux qui se sont pris le COVID dans la tronche et qui sont venus me voir parce qu'ils s'ennuyaient et qui ont tous contribué à leur manière à ces deux albums. C'est un hommage à tous ceux qui ont survécu ensemble à cette période déprimante et mortifère en venant un peu tous les jours rire et échanger avec moi. Le message de *We Back*, c'est ça : on est quand même une sacrée équipe de survivants. On ne va pas rentrer dans le débat, mais entre les morts de la maladie, les *bullshit* de la politique et les bizarreries sanitaires, bravo si tu as encore la tête sur les épaules en 2022.

Plein de gens ont réclamé un *Toitsu III*. En grand cinéphile, j'aurais adoré faire une trilogie, mais en finissant cet album, dans ma tête, j'étais déjà très loin. J'étais même déjà loin depuis la sortie de *Toitsu I*. Le deuxième album est une correction du premier. Ma façon à moi de dire : « J'ai merdé, en fait, c'est ça que je voulais faire. » Entre-temps, je composais *Rogue Monsters II* avec Al'tarba, ainsi que le deuxième album de mon groupe Slumb, et dans ma tête, je savais que j'avais besoin de prendre le temps de savoir comment j'allais rebondir et vous proposer quelque chose de mieux pour mon prochain album.

7. Goodbye

En 2022-2023, j'ai fait beaucoup de choses différentes sur Twitch. J'ai essayé de lancer quelques concepts dans la continuité du projet collaboratif, comme les soirées *Lunchbreaks*, les lives *Homerun*. Un des derniers concepts s'appelait les *Flip*. En musique, *flip*, c'est un terme

pour nommer une version alternative d'une chanson. Grossièrement, une « flip version », c'est une sorte de remix ou de réarrangement d'une chanson. Le concept, c'était de proposer aux gens de m'envoyer une chanson qu'ils aimaient bien pour que je la remixe en direct. C'est là que sont nés, par exemple, mon remix de *Where is my Mind* des Pixies ou ma version drum & bass de *Goodbye* de la bande originale de la série *Arcane*. C'est aussi là que j'ai fait un remix d'Agnes Obel. Je ne la connaissais pas du tout, mais il y avait matière à faire un truc très chouette. Ces remix, j'ai vu ça comme des cadeaux pour ma communauté, toujours dans cette optique de collaboration et de partage, mais j'avais conscience qu'on était sur la fin de tout ça, et que je tirais sur la corde avec quelques irréductibles. Et puis ce n'est déjà pas facile de faire de la musique, mais alors la faire en live, c'est un tout autre *level* de difficulté...

Vers la fin de la composition de *Rêves*, j'ai eu envie de reprendre ce morceau. J'ai rouvert la session, j'ai enlevé absolument tout ce qui appartenait au morceau original d'Agnes Obel pour en faire une vraie *track* 100 % originale, et avec Opaline, on est partis sur le thème de l'au revoir, du *goodbye*, pour faire référence à un autre morceau fait pendant les fameux lives *Flip*.

Je me suis dit que vu d'où venait ce morceau, c'était la meilleure manière pour moi de remercier enfin les gens qui ont fait partie de l'aventure *Toitsu*, de vous remercier du fond du cœur pour cette expérience aussi éreintante que magique. J'ai toujours essayé de garder une certaine distance afin de ne pas me détourner du chemin vers la finition de ces deux albums, et sur cette route, je n'ai volontairement jamais pris le temps de remercier sincèrement les gens pour leur passion et leur implication. C'est chose faite.

Ce morceau est dédié à la Toitsu Army. Cœurs sur vous, les amis.

8. Goodbye Lyrics

*At times I doubt but you are still here and
I don't know why
But I thank you for what you've done
Step by step the story has really begun
Now it is time to change the plan*

*It's a Goodbye and a new beginning
But I am sure this is the place to go, place to go, place to go
place to go...*

*Through the silence, I'll hear your voice
In the distance, I'll find my choice
No matter where, no matter when
Sometimes I fall but I know that you'll be here
Somehow I'll go but I'll be near*

*It's a Goodbye and a new beginning
But I am sure this is the place to go, place to go, place to go
place to go...*

*But you please release me...
But you please release me...
Please come back, back again...
We will rise once more...
But you please release me...
But you please release me...
Please come back, back again...
But you please release me...*

*You don't know but you don't know why you don't
you don't know why...
This is the place to go, place to go, place to go
place to go...*

CHILDLIKE EMPRESS

1. Avant toute chose

J'ai trouvé le *storytelling* de cette chanson à mi-chemin de la composition, et non pas au début. Donc ici, le processus créatif part d'abord d'une composition que j'avais en tête, qui s'est muée ensuite en une histoire bien précise. Childlike Empress, c'est le surnom en anglais du personnage d'un film que vous connaissez tous très bien. Et si je l'avais mis en français, vous auriez peut-être compris un peu trop vite à qui je fais allusion...

2. Retour à Naoned

Je suis en primaire, à l'école Stalingrad, dans le fameux quartier de la Manufacture des Tabacs à Nantes. Ce quartier, c'est ma zone. Des rues piétonnes, quelques bâtiments résidentiels et d'autres, administratifs. Par-ci par-là, il y a des statues qu'on escalade avec mes copains. Il y a aussi une grande tour-cheminée à deux pas de l'entrée de ma bibliothèque, une tour flippante, comme la tour d'Isengard, au milieu des immeubles, avec une trappe verrouillée par un cadenas rouillé, donnant l'air de ne pas avoir été ouvert depuis des décennies. On n'a jamais su ce

qu'il y avait dedans. C'était forcément le repère d'un monstre qui s'en prenait aux gosses du quartier, genre Freddy Krueger. Un peu plus loin, il y avait ma maternelle et mon école. Le week-end, on grimpait sur la gouttière de l'entrée de la maternelle pour arriver sur les toits de l'école. Là, on avait notre petit chemin secret, super dangereux d'ailleurs, qui nous menait au-dessus des toilettes de la cour, où nous attendait très souvent un énorme butin : tous les ballons perdus pendant les récré. Dans ce quartier, j'avais aussi ma nounou Brigitte, chez qui j'allais tous les mercredis. Et cette nounou avait un trésor : elle avait un magnétoscope.

3. Le turfu

Croyez-moi, ce truc, dans les années quatre-vingt, c'était magique. Toutes les maisons n'en étaient pas encore équipées. D'ailleurs, ça coûtait une blinde. Certains d'entre vous n'ont pas connu cette époque où l'on n'avait que cinq ou six chaînes de télé, absolument aucun service de VOD, pas d'Internet, rien... Autant te dire que quand passait à la télé un *Star Wars* ou un *Conan le Barbare*, j'étais prêt à donner un rein pour rester le regarder avec mes parents. Ces films-là, on ne les avait vus qu'une seule fois, au ciné, ou alors peut-être un soir à la télé, souvent en ratant le début d'ailleurs. Il y a un truc vraiment indescriptible et totalement oublié aujourd'hui dans tout ça : le bonheur de pouvoir voir un film une deuxième fois. J'ai eu la chance d'être entouré d'une famille de cinéphiles, et je suis très fier, même si aujourd'hui tout le monde va s'en foutre, d'avoir vu au cinéma des films comme *Retour vers le Futur II* et *III*, *Gremlins*, *Roger Rabbit*, ou encore les deux *Batman* de Tim Burton. Je ne dis pas que le cinéma, c'était mieux avant. Mais disons qu'on consommait différemment, on consommait moins, on appréciait plus intensément les choses. Je suis presque sûr d'ailleurs que dans le futur, les films cultes continueront d'être les films des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix. Il y a des films géniaux qui sortent aujourd'hui, mais les modes passent beaucoup trop vite du fait de la surproduction. Et puis aussi, des genres cinématographiques qui explosaient dans ces années-là ont presque totalement disparu aujourd'hui, comme le cinéma gore à

la Peter Jackson, ou bien les films fantastiques et/ou d'aventure façon Steven Spielberg, Richard Donner et autres.

Un soir, il y a vraiment eu *Conan le Barbare* à la télé. Mais on était en semaine, donc école le lendemain... J'ai dû monter me coucher, dégouté. Mais pas sans tenter le tout pour le tout ! La chambre de mes parents était juste en dessous de la mienne alors, j'ai hurlé et pleuré très fort dans mon lit pour leur signifier que je voulais descendre voir *Conan* avec eux. Et ils m'ont entendu... Au bout de quelques minutes, j'entends mon père monter dans ma chambre. Il passe lentement dans l'encadrement de ma porte. Dans l'expectative, je me tais et je retiens mon souffle, guettant la moindre indication d'une heureuse surprise. Après tout, quelque temps auparavant, ils m'avaient bien laissé voir avec eux le merveilleux *Pirates* de Polanski. Je commence à sourire, nerveusement. Il s'avance vers moi, se penche, prend un temps, et calmement me dit : « Maintenant, tu vas pleurer pour quelque chose », et BAM ! Il me colle une énorme fessée.

J'ai pleuré comme vache qui pisse évidemment, plus de tristesse que de douleur. Mais j'en ai quand même eu pour mon argent parce que la *punchline* de mon père valait bien dix *punchlines* de Schwarzenegger.

4. The Never Ending Mercredi's

Tous les mercredis matin, ma nounou me demandait ce que je voulais faire. Et tous les mercredis matin, je lui répondais la même chose... « Je veux revoir *L'Histoire sans fin* !!! »

C'était notre rituel. Elle me posait quand même la question, mais elle savait ce que j'allais répondre. Elle enfournait la cassette dans son magnétoscope, et moi, je rêvais pendant les deux heures suivantes, devant toute cette magie...

Bon, soyons honnêtes, le film pique un peu aujourd'hui. Il est sorti en 1984, à l'époque des effets spéciaux faits à la main, des grosses peluches et des animatroniques. La chanson culte de Limahl colle parfaitement à

l'esthétique du film, à mi-chemin entre *Dark Crystal* et *Labyrinth*, deux autres films qui piquent aussi très fort maintenant, mais qui sont tout aussi cultes... Je les ai tous regardés avec mes filles, il y a clairement un décalage avec ce qui se fait maintenant. Mais les puppets, c'était quand même cool. Ce n'est pas pour rien que Disney a choisi de nous refaire un baby Yoda en peluche dans la série *The Mandalorian*, après que George Lucas eut expérimenté un Yoda en 3D moche dans sa *prélogie* sans intérêt. Cette période des effets spéciaux en carton-pâte, c'est la période glorieuse de ces films horribles qui nous faisaient autant rire que flipper comme les *Elm Street*, les *Evil Dead*, *Street Trash*, *Brain Dead*, *Flics ou Zombies*, etc.

D'ailleurs, cette période a tellement marqué les esprits qu'elle est très à la mode aujourd'hui avec des séries comme *Stranger Things*, qui la pillent allègrement pour revendre des jeans taille haute et des tee-shirts trop grands. Mais bon, tant mieux si les jeunes d'aujourd'hui redécouvrent cette glorieuse époque. J'ai fait exactement pareil avec la génération précédente. J'ai grandi en écoutant les Doors, Hendrix et Jefferson Airplanes. Le week-end avec mes potes de lycée, on se déguisait en hippies et on matait des documentaires sur *Woodstock*, *Easy Rider* et autres, et nos parents étaient plutôt ravis qu'on farfouille dans leur passé.

5. L'impératrice...

J'ai dû voir *L'Histoire sans fin* une bonne cinquantaine de fois, voire plus. Je connais le film par cœur. Je connais la musique par cœur. Je peux probablement refaire tous les dialogues. C'est un film touchant, mystérieux. Un film avec deux lectures aussi. Au-delà de l'aspect fantastique du film, c'est quand même l'histoire d'un gamin qui va faire le deuil de sa maman.

Et puis il y a l'impératrice.

J'avais sept, huit ans. Je ne savais pas ce que c'était que l'amour. Pour moi l'amour, c'était tomber sur une image Panini manquante en hologramme de Basile Boli ou de Manuel Amoros. L'amour, je m'en fichais royalement. Mais pas d'elle, non.

À la fin du film, elle brise le mur du livre de Bastien pour s'adresser directement à lui, regard caméra. Elle s'adressait à moi en fait. Autour d'elle, la tour d'Ivoire est en train de se disloquer, de partir en lambeau dans le Néant. Des larmes coulaient sur son visage d'ange. Elle m'implorait de l'aider. J'aurais tout fait pour pouvoir le faire, mais je n'étais pas dans le film. J'étais presque aussi impuissant que Bastien, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il avait le pouvoir de changer les choses...

Ce morceau, je l'ai composé pour elle. Gamin, je pensais tout le temps à elle, je me disais qu'un jour, je me marierais avec elle. Je pensais aussi à sa détresse de voir son monde disparaître. Visionnage après visionnage, la mélancolie du Néant avec ses nuages cauchemardesques avalant tout sur leur passage ne désamplifiait pas. Il me fallait créer une bulle de protection pour l'impératrice, pour la sauver.

Tous les mercredis, j'étais Bastien. J'étais Atreyu. Je pleurais la mort de mon cheval, je chevauchais Falkor, combattais le loup, sauvais la princesse de mes rêves et sauvais le monde...

Tous les mercredis, l'histoire se répétait.



GETTING OLD

FT. AURUS

1. Getting Old Lyrics

I'm a space walker...

Lines on my face, they lace constellations,

Guide through the tide, in all iterations,

Galaxies in the symmetry, rhythm in the rhyme.

Wisdom's a prism, splitting light in my vision,

Age is just digits, my spirit's infinite,

Universe forward and reversed, my story's intimate.

Yet here's a deep dive into my life, mapping the madness and the high-lights,

High five to the sparkles of joy,

Supernova rover, intense, immense,

Cosmic rollercoaster, each move is dense and tense.

Expanse of self, wrinkle tales, scar sails, lessons bold,

Universe within, my journey unfolds.

I'm a space walker

Lost grain of sand with a sens of curiosity

I am a whisper in the universe's symphony

*Souls are the tellers, we are vessels only time can compel
Stories untold they stack up in me through the years
I could be devastated if they vanished with my fears
As I grow older, I'm befriending time, its course and its plans...*

Mesmerizing timeline, time just can't be over

*Lines of reflection,
Woven connection
Stories that we've got:
Found in every knot*

*Echoes of love beams
Brought in my life stream
I am grateful for
Every Open door / What I've found and more*

*Years like old pages,
Memories for ages,
In their lines I've caught :
Dreams that I have sought*

*Fragments of sorrow,
Dance with their shadows
They're not all you got :
Blessings life has brought...*

2. Devenir vieux

Je n'avais pas forcément envie d'écrire un long chapitre sur ce morceau. Le texte d'*Aurus* est parfait. J'ai composé le morceau au piano assez vite, et je l'ai envoyé à Bastien en lui disant que je voulais faire une chanson sur la peur de vieillir, non pas sur la peur de mourir.

La fin du morceau est une sorte d'Épiphanie, un retour au merveilleux, traduisant probablement l'envie chez moi de croire que vieillir ne rend pas seulement triste et fatigué, mais qu'on peut encore trouver du bonheur vers la fin de sa vie, et que l'on n'en arrive pas à un stade où l'on attend juste la mort comme un soulagement aux blessures morales et physiques. Enfin je l'espère, parce que là, ça craque déjà de partout quand je me lève le matin, alors je n' imagine pas le vieux machin que je serai dans trente ans...

Cette chanson parle de la vie et de la mort. Et c'est d'ailleurs comme ça que je voulais appeler cet album initialement : *Songs about life and death*.

En tout cas, moi, quand je serai vieux, ne me cherchez pas. Je serai à l'EHPAD avec ma PlayStation 12 en train de jouer à *God of War XVII*, si je ne suis pas mort de *l'effroyable ratatinette* avant !

CHOICES

On est en octobre 2017. Je m'apprête à faire un des choix les plus durs de ma vie.

1. Road Trip

Je dois partir avec mes parents aux États-Unis, faire un voyage qui va être absolument merveilleux. Vingt jours, quatre mille kilomètres, on va traverser la Californie, l'Arizona, l'Utah, le Nevada, pour finir par revenir à notre point de départ, Los Angeles. On part du Santa Monica Pier, vous l'avez déjà vu dans soixante films, notamment dans *Forrest Gump*. C'est le ponton en bord de mer avec un parc d'attractions dessus, vous voyez ? On va prendre la mythique route 66 à l'envers pour traverser le Yosemite Park, la Death Valley, Las Vegas, la Colorado River, le Grand Canyon, etc. Et le tout en Harley évidemment. On est tous motards dans la famille, mon père, mes frangins et moi. Si on m'avait proposé le même voyage en voiture, j'aurais peut-être dit non. Là, comme ça, c'était vraiment épique. On est comme des cowboys.

À ce moment-là de ma vie, April a deux ans, Charlie en a quatre. J'habite avec leur mère à Bordeaux, dans un chouette appartement en bord de

Garonne, au pied du pont de pierre. L'appart est très grand, j'ai un bureau pour faire de la musique au dernier étage, sous les toits. J'y suis bien. Je sors tout juste de la tournée *Running To the Moon* qui aura duré deux ans. Je crois qu'on a fait plus d'une centaine de dates. J'étais en tournée absolument toutes les semaines, constamment sur la route. C'était trop. Je vous laisse imaginer le *level* d'épuisement de ma conjointe à l'époque. Et là, fin 2017, quand je pars en voyage, elle est à bout de fatigue, et à vrai dire, ça fait un moment que ça ne se passe pas très bien entre nous.

2. Le départ

Le soir de mon départ, je dors à Paris. Mes parents dorment chez une amie. Moi, je prends un hôtel Ibis pas trop cher à la porte de Bagnolet, histoire d'arriver plus vite à Roissy le lendemain matin.

Il y a cette fille. Ça fait tellement longtemps qu'on se connaît. On s'était rencontrés après un de mes concerts quelques années auparavant. On s'était revus plusieurs fois, en amis. Elle est vraiment cool. Le peu de fois où on était ensemble, on appréciait juste les moments, en potes. Et puis elle était de toute façon bien trop belle pour moi. Et moi, j'avais ma vie bien rangée, mes enfants, etc. Un jour, peu de temps avant mon départ, elle est passée prendre un café à la maison. Je n'arrivais jamais à jauger ses intentions, mais ce jour-là, après son départ, je lui ai envoyé un message en lui disant que j'aurais vraiment aimé l'embrasser avant qu'elle ne parte.

On s'est retrouvés à Paris la veille de mon départ, près de la bibliothèque François-Mitterrand. Elle travaillait dans le cinéma, alors on est allé voir un film. Un film super sombre d'ailleurs, mais qui ne nous a pas empêché de nous rouler des pelles comme des ados à la sortie. On a filé à mon hôtel, et on a passé ce genre de nuit où chaque seconde qui passe nous paraît si précieuse que dormir ne serait-ce qu'un instant devient totalement interdit...

Elle s'éclipse au petit matin. Mes parents m'attendent en taxi pour filer à l'aéroport. C'est la redescente. Je suis heureux, je viens de vivre quelque chose de merveilleux, mais là, je vais me retrouver coincé avec mes vieux pendant douze heures dans une boîte de conserve. Ce n'est pas que je ne veux pas, mais ils ne savent pas ce que je viens de vivre, ils ne peuvent pas comprendre mon état d'esprit. Et ce sont les dernières personnes avec qui j'ai envie d'en parler...

Alors dans le taxi qui fend la grisaille du petit matin sur l'autoroute A3, je préfère regarder par la fenêtre, silencieux, et pour la première fois depuis des années, je me prends à rêver à une autre vie.

3. Muricaaa...

J'ai toujours eu une fascination pour les États-Unis. Quand j'étais au collège, avec mon pote Bob, on a développé un amour aveugle pour la culture américaine par le cinéma et les séries. Des nuits entières à engloutir tout ce qu'on pouvait de Tarantino, Rodriguez, Mc Tiernan, Cameron, Spielberg, des frères Scott (les réalisateurs, hein, pas la série). On se faisait aussi des marathons de Friends, de Sliders, à coups de saisons entières en une nuit, qu'il enregistrerait au préalable sur cassette sur la chaîne la plus cool de l'époque : Canal Jimmy. En troisième, on passait presque tous nos week-ends chez lui. Ses parents avaient un grand salon avec des cassettes vidéo partout. On se butait à la *junkfood* et aux films US. Mon pote, si tu lis ces lignes, sache que ces moments ont été extrêmement précieux pour moi.

J'ai aussi lu beaucoup de littérature américaine. Je n'ai d'ailleurs lu que ça avec Tolkien. J'ai lu tout Moorcock, Lovecraft, tout ce qu'a sorti de Stephen King avant les années deux mille, pas mal de Steinbeck et autres... J'aime particulièrement les bouquins et films qui se passent aux USA dans les années trente, quarante ou cinquante. Les films comme *Stand by me*, *Les Évadés*, *Beignet de Tomates vertes* ou *Retour vers le Futur*. Et puis il y a la musique... Tout comme le serpent du *Petit Prince*,

Johnny Cash ou encore Jim Morrison peuvent t'emporter plus loin qu'un navire...

On n'a jamais mis les pieds à Los Angeles, mais grâce à la musique et au cinéma, on en connaît tous les recoins. Skidrow, Compton, Cypress Hill, Dany California, Lost In Hollywood... On sait que la L.A. River est une rivière artificielle, on l'a bien vu quand Johnny Utah s'est cassé le genou dedans à essayer de rattraper Bodhi déguisé en Reagan. On a vadrouillé ivre avec Hank Moody et Charles Bukowski dans les ruelles sombres de Venice Beach ou sur Hollywood Boulevard. On sait qui a posé ses mains dans le ciment sur le parvis du Chinese Theater. On serait capable de conduire dans Mulholland Drive (pas trop vite). On sait qu'autour de la ville, il n'y a que des déserts, des serpents et la mort... (et parfois même, un Indien zarbi à moitié à poil).

Je suis retourné à Los Angeles en janvier 2022 pour un voyage professionnel, mais en escale. Je n'y suis resté qu'une nuit. Le lendemain matin, je me suis levé très tôt. On dormait dans un hôtel dans le quartier de Santa Monica, alors j'ai filé à mon endroit préféré de LA : le Santa Monica Peer, qui était complètement vide. Il était 7 heures du mat, un truc comme ça. Je suis allé tout au bout du ponton, et je me suis assis, en face de l'océan Pacifique. Il y avait un mec à trente mètres de moi, avec une guitare et un harmonica. Cet enfoiré m'a joué pendant vingt minutes du Bob Dylan et du Lou Reed, j'en ai tellement pleuré... J'ai plus chialé que la fois où j'ai vu Joe Hisaishi en live au moment où l'orchestre s'est mis à jouer Hana-Bi...

Je n'avais pas de dollars sur moi. Je lui ai lâché un billet de vingt euros. Le pauvre guitariste n'a pas compris... Un de ces jours, quand vous avez envie de voyager par là-bas, mettez-vous *Going To California* de Led Zeppelin.

En fait, mettez-vous tout l'album *Led Zeppelin IV*.

4. Thoughts

Mais retournons sur ma moto. Les paysages autour de moi sont dingues. Chaque matin, on fait environ trois cents kilomètres et aucune journée ne se ressemble. En remontant vers le nord depuis l'Arizona, tu passes en quelques heures d'une zone désertique remplie de cactus et de coyotes où tu meurs assez vite si tu ne t'hydrates pas, à une forêt remplie d'élans et d'ours où tu meurs tout aussi vite si tu ne te les mets pas au chaud.

Il faut savoir qu'aux États-Unis, les routes sont très, très droites. Et longues. Des très loooongues lignes droites. Et vides. Quand tu traverses le désert du Nevada, il n'y a personne. Et c'est cool, parce que tu peux te permettre de contempler le paysage tout en roulant sans trop risquer l'accident. Et puis tu as beaucoup de temps pour réfléchir. Tu es seul, pas une baraque, pas un *pueblo* à des centaines de kilomètres à la ronde, si ce n'est quelques caravanes d'Amérindiens. Alors, tu cogites. Tu cogites fort.

J'ai d'abord commencé par envoyer une tripotée de messages à cette fille de l'hôtel. Comme quoi, elle me manquait, que j'aimerais qu'elle soit là pour voir ce que j'avais sous les yeux. Bon, elle m'a très vite rembarrée. Et même si on s'est vus une ou deux fois après mon retour pour être sûrs, je pense qu'elle ne m'a jamais considéré comme plus qu'un « *booty call* », et elle me l'a fait comprendre rapidement. Et moi, j'étais clairement embrumé par l'effervescence du truc nouveau.

Alors, j'ai cogité un peu plus profondément.

5. Conséquences

Quelques semaines auparavant, le propriétaire de l'appartement qu'on louait avec ma famille m'avait passé un coup de fil. Il voulait vendre l'appart et légalement, il était obligé de me le proposer en premier. Ce à quoi j'avais répondu automatiquement non. Je gagnais très bien ma vie, mais je cramais tout en restaurant, en matériel de musique, et en impôts. Je finançais moi-même certains clips de mon groupe Smokey Joe & The Kid et aussi des clips pour Senbeï. Je claquais tout. Donc acheter un appartement, ce n'était pas envisageable. Mais par contre, je savais que s'il le vendait à quelqu'un d'autre, j'allais devoir déménager.

Un jour, je devais être à la moitié de mon voyage. La mère de mes filles m'envoie un message et me demande : « Est-ce que je te manque ? ». Je lui ai répondu « Non ». On a commencé à s'envoyer des messages assez calmement en se disant que c'était la fin et qu'on allait se séparer. Bien que je le pensais extrêmement fort, ça n'a pas été si facile pour moi de lui répondre « Non ». On a des enfants, on pense d'abord à eux et à ce qui va leur arriver en premier. Avant ce moment, je m'interdisais de la quitter.

Très vite, j'ai tout fait pour rappeler mon proprio, j'ai pris rendez-vous avec mon banquier depuis ma moto, et j'ai commencé à dealer un crédit pour racheter mon appartement. Il fallait que je le fasse, mes filles étaient très bien dans cet endroit, et moi aussi avec mon studio. Quelques semaines auparavant, je vivais ma *best life* de troubadour à gratter tantôt mes couilles dans un *tour bus*, tantôt ma guitare sur scène. Et là, me voilà parachuté dans la vie des grands, pour de vrai cette fois. Le crédit, l'achat, le notaire, les mensualités, la pension alimentaire, les réunions de copro et la garde partagée qui s'en vient...

Quand je suis rentré en France, on s'est retrouvés avec ma famille. J'étais rentré quelques heures plus tôt que prévu sans prévenir personne. Je suis allé chercher nos enfants à l'école sans prévenir leur mère. On s'est retrouvés tous les quatre dans un parc. On s'est souri. Notre histoire était terminée, et on était au moins d'accord tous les deux là-dessus.

Notre vie n'a pas été si simple après, il y a eu des hauts, et des très bas. Mais on tient le coup pour nos filles.

Et puis par je ne sais quelle magie, quelques semaines après mon retour, par le plus grand des hasards, j'allais tomber fou amoureux en un battement de cil. Mais ça, ça arrive après.

6. Choix

En le racontant comme ça, je me rends compte que les choses se sont enchaînées assez naturellement. Ce sont surtout quelques décisions qui ont fait que ce moment de ma vie a été crucial. En l'espace de quelques semaines, j'ai vécu des instants et des émotions très fortes. C'est pas toujours facile de sauter le pas quand on se contente d'une vie suffisamment confortable à laquelle rien ne vient se confronter. C'est encore plus dur de faire des choix quand ça va impacter d'autres êtres vivants.

C'est l'un des moments les plus importants de ma vie. J'ai choisi de composer quelque chose d'assez doux pour illustrer la sérénité voulue, autant pour les grands choix que pour les grands espaces. C'est un morceau réconfortant, aux variations légères. Variation égal contrainte, obstacle. Je me suis beaucoup inspiré du grand compositeur Gustavo Santaolalla pour faire mes parties de guitare. Pour moi, c'est le grand patron des musiques de film sur l'Amérique avec un grand A, avec son travail sur le jeu *The Last of Us* ou encore *The secret of Brokeback Mountain*.

Une nuit, nous avons fait une halte dans un motel au milieu de la Death Valley, près d'un lieu qui s'appelle le Badwater Basin. J'avais encore le décalage horaire dans la tronche, alors j'étais déjà debout quand les *roosters* firent « cock-a-doodle-doo ». Je suis sorti de ma chambre. Le motel était littéralement planté au milieu du désert. On ne voyait rien autour de nous. Il y avait un grand General Store de l'autre côté de la route, mais tout autour, le noir total. Et puis le soleil s'est levé. La lumière et la chaleur se sont engouffrées partout dans la vallée, dévoilant

en même temps la façade du Badwater Store, la route interminable de part et d'autre, et les pics des montagnes au loin. Pas un nuage dans le ciel pour ternir ce pur moment de grâce. Et cette couleur jaune orange... Même dans les films d'Ennio, cette couleur, tu ne l'as pas. Elle n'existe que là-bas.

Toute l'intro du morceau, c'est ce moment précis, ce moment suspendu de grâce et de répit, ce soleil qui se lève sur l'inéluctable choix.



BACKWARD

Nous sommes fin 2017, précisément quelques semaines après le choix compliqué. Et si tu as bien lu le chapitre précédent, tu comprends que je vais te raconter une histoire d'amour, et donc tu essayes de te préparer psychologiquement à gérer la gêne qui s'en vient.

1. Quelques semaines plus tard...

Je vais faire de mon mieux pour raconter cette histoire de manière un peu poétique, même si c'est tout un art que je ne maîtrise évidemment pas. Je suis musicien ; écrire un livre, c'était déjà tout un délire quand j'ai posé les premières lignes, mais alors là... Bon, il y a quelque chose de spécial sur ce morceau-là. C'est quelque chose que j'ai vécu, plusieurs fois. Et je crois que ça vous est aussi arrivé à vous tous, du moins je l'espère.

Vous êtes à un concert, vous êtes à une soirée, chez vous ou dehors. Vous venez de rencontrer quelqu'un totalement par hasard, un ou une amie d'un ou d'une amie. Peut-être que vous vous êtes déjà vus, mais vous n'aviez pas eu l'occasion de vous parler. Peut-être aussi vous avez déjà un peu papoté sur Internet, mais que vous vous préserviez jusque-là pour

un échange dans la vraie vie. Et puis vous passez la soirée avec cette personne, autour de vous, il y a plein de trucs à faire pourtant, plein de gens, de potes, mais vous allez préférer délaissier tout le monde, sentant assez vite une connexion pas ordinaire avec cette personne, une petite étincelle. Peut-être réciproque. Donc vous allez passer des heures avec elle, à tenter de vérifier cette réciprocité qui a l'air si douce, et aussi parce que c'est agréable. Et quand tu sens qu'il y a cette espèce d'aimantation magique, tu n'as pas envie de la lâcher.

On va parler, pendant des heures. Et puis ne plus se lâcher du tout, découvrant au fur et à mesure des dizaines et des dizaines de raisons de continuer à s'aimer. On va avoir tant de choses à se raconter, se découvrir l'un l'autre au fil de la discussion, jusqu'à penser : « Mais t'étais où ? Ça fait toute une vie que je te cherche partout... »

Et plus ça avance, plus on a cette sensation, non pas de « destinée à se rencontrer », mais plutôt de convergence des directions et des lignes temporelles, qui fait qu'on a l'impression que deux personnes, nous, nous sommes retrouvés au bon endroit, au bon moment. Mais pour le moment, on ne s'en rend pas compte, on le pressent seulement. On est là, ivre, riant, avec ce je-ne-sais-quoi qui s'installe, qui s'immisce petit à petit.

2. 24 novembre 2017

La nuit, tous les chats sont gris, comme on dit. La nuit, tout est obscur, sombre. On ne discerne pas bien, tout est un peu caché, donc tout est potentiellement beau, intrigant, merveilleux. Après s'être observés pendant des heures, on va peut-être partir de cet endroit, de cette salle de concert dans laquelle je jouais ce soir-là. C'était à La Maroquinerie. Cette nuit-là, tout allait bien. C'était magique. Rien ne se met en travers de notre chemin. Aucun impératif. Aucune raison de devoir regarder l'heure et dire : « Je dois y aller ». Mieux encore : sa meilleure amie chez qui elle devait dormir a subitement disparu. Pas mal éméchée, elle a préféré rentrer seule de son côté. Quelle chance ! C'est con, mais si elle

n'avait pas bu un coup de trop, peut-être que rien de tout cela ne serait jamais arrivé...

J'étais célibataire depuis quelques semaines, j'étais bien dans ma tête, je n'avais aucune obligation, j'étais entouré d'amis, en l'occurrence toute la *Chinese Man family* et je jouais avec mon pote Youthstar ce soir-là. J'avais un hôtel à une centaine de mètres de la salle, au bout de la rue Boyer à l'angle. Elle m'a suivi à l'hôtel. Il devait être deux ou trois heures du matin. On s'est assis au chaud et on a continué à bavarder. Elle était si belle... On s'est allongés, et on a continué à parler. Vers cinq heures du matin, elle a posé sa tête sur mon bras. On se parlait encore. Il neigeait toujours dehors quand on s'est embrassés.

3. Le temps

À cette seconde précise, tu sais que le temps s'est bien foutu de toi. Il est déjà très tard dans la nuit, et on aime bien papoter avec les gens qu'on apprécie avant d'aller plus loin avec eux. Et plus l'attente est longue, plus c'est magique, on est d'accord ? Mais ça veut aussi dire que derrière, il ne te reste plus beaucoup de temps de nuit, et la magie va peut-être disparaître avec la grisaille des premières heures du jour. Et quand on rencontre quelqu'un comme ça, on a envie de chérir chaque seconde de ces moments. Le jour va se lever sur une nouvelle réalité. C'est la peur qui s'en vient, la peur de manquer de temps...

Alors, on n'a qu'une envie quand le noir s'évapore, c'est de devenir le maître du temps. Et ça, on l'a tous eu, cette pensée dans ces moments-là : vouloir que le temps s'arrête.

C'est pour cette raison que j'ai composé *Backward* de cette façon. Un mélange de sonorités qui vont dans un sens et dans l'autre, à l'instar du balai de la batterie qui frotte la caisse claire de gauche à droite comme un métronome, afin de confondre vos oreilles avec le temps qui passe. Quand on arrive à l'aube et que le soleil commence à se lever, il y a cette peur qui nous envahit de nous dire qu'un truc aussi magique va

irrémédiablement se terminer, et de ce temps qui passe sur lequel on aimerait tellement avoir la main...

4. Backward

J'ai composé ce morceau pour tous les gens qui, comme moi, à un moment précis de leur vie ont eu cette envie de jeter un sortilège au temps, quitte à bloquer tout le reste du monde pour votre petit plaisir personnel, bande d'égoïstes ! Cette nuit-là, j'aurais aimé la vivre avec elle pendant des jours, des semaines, et que le soleil ne se lève jamais.

Fort heureusement, je l'ai connue plusieurs fois cette magie. C'étaient pas forcément toujours des histoires avec des nanas. On peut aussi avoir de purs moments de gloire et de grande camaraderie avec des gens qu'on ne connaissait pas la veille et qui vont devenir en quelques heures des amis inestimables grâce à une nuit de fous rires à en crever. Mais la dernière fois que c'est arrivé, elle s'appelait Nina. Et depuis je l'aime plus que tout.

Et à l'heure où j'écris ces lignes, elle est enceinte d'une petite crevette depuis un peu plus de trois mois !

TOMBER

1. La Grande Inversion

On arrive à un morceau un peu spécial de cet album. Je pensais aborder le sujet comme une énième phobie, mais ce n'est pas exactement ça. Parfois, quand je me balade dans la rue, mon cerveau s'emballe et j'imagine des scénarios totalement invraisemblables. J'ai notamment ce délire en tête : je m'imagine qu'en une fraction de seconde, et pour une raison totalement explicable scientifiquement d'ailleurs, la gravité de notre planète s'inverse. On est plus sur de la science-fiction que sur de la phobie à proprement parler, mais ça me traverse quand même souvent l'esprit.

Si un tel phénomène arrivait un jour, tous les gens qui sont dehors, ou en voiture, ou dans un avion se mettraient à tomber et à disparaître dans l'infini du ciel et de l'espace. Et puis les autres, ceux qui auraient été dans des bâtiments, par exemple, au moment de l'Inversion, eux survivraient et devraient réapprendre à vivre, en construisant des ponts, des passerelles entre les maisons et les bâtiments pour pouvoir se déplacer et survivre. Je m'imagine une grande ville avec toutes sortes de tailles de bâtiments, des petites maisons, mais aussi des buildings, ce qui donnerait des villes suspendues, et peut-être une réorganisation

de la société avec les plus riches qui vivraient près du sol, en hauteur donc, et les pauvres croupissant en bas des buildings, avec beaucoup moins de ressources et de moyens de déplacement. Et vivre avec cette contrainte : sous mes pieds, c'est le vide, c'est l'infini. Le plancher des vaches n'existe plus. Sous nous, de là d'où vient la lumière d'ailleurs, c'est aussi la mort par chute infinie.

Au début, le morceau ne devait pas du tout ressembler à ça. J'imaginais un son plus ambiant, onirique, féérique, pour illustrer cette chute sans fin dans l'espace, avec des arpèges montants et descendants qui se croiseraient pour créer une sensation de malaise et de perte de repères. Mais en avançant dans la composition de l'album, je pensais à la construction de ce Nouveau Monde, à la vie après le drame. Et du coup, le morceau a pris une tournure un peu plus moderne, mais pas moderne comme aujourd'hui ; plutôt de style rétrofuturiste.

2. Like a Virgin

Comme je l'ai brièvement raconté en intro de ce livre, quand j'étais gamin, j'étais très fermé à la musique électronique. Au collège, je n'écoutais que Metallica, les Gun's, Pantera, Rage Against the Machine, Sepultura, NOFX, etc. En parallèle, j'écoutais aussi beaucoup de rock américain des années soixante, soixante-dix. Il faut dire que ça tournait tout le temps à la maison. Dire Straits, Hendrix, Yes, et aussi des trucs français comme Gainsbourg, Lavilliers, William Sheller, etc. Cette période où on avait tous des tee-shirts trop grands de nos groupes de hard rock préférés, c'était trop cool. Quand mes parents m'achetaient des CD, ce n'était que du rock. C'est d'ailleurs marrant, parce que la toute, toute première fois où je me suis acheté des disques, avec mes propres sous, c'est le moment où j'ai commencé à vriller musicalement. C'était au Virgin Megastore des Champs-Élysées à Paris, et j'avais chopé l'intégrale de Cypress Hill ce jour-là. Je n'avais entendu qu'un seul morceau de ce groupe alors, morceau qui m'avait rendu fou. Il fallait que j'entende absolument tout de Cypress Hill. Ce même jour, un autre CD m'a tapé dans l'œil. Je l'ai vu de loin, je l'ai ajouté dans mon panier, juste pour

la *cover*. Cet album, c'était *Souljacker* de Eels. Je l'écoute encore aujourd'hui et Eels est devenu un de mes groupes préférés. Je leur ai glissé un petit hommage en fin d'album.

3. *Welcome to the jungle*

Quand j'étais au lycée en Dordogne, tous les vendredis soir, j'animais une émission avec mon pote Yann sur une radio locale, Radio Liberté. Tu imagines, deux gamins de seize ans qui écoutent du rap et du punk, qui font du skate, et à qui on file deux heures de direct chaque semaine ? On en a dit des conneries, et on en a passé de la bonne musique aussi, mais on faisait quand même n'importe quoi. Les Wayne's World du terroir. Dans la radio, il y avait une grande pièce remplie d'albums de tous genres musicaux. C'est à ce moment-là que j'ai découvert plein de groupes dont je vais devenir fan, comme Buffalo Daughters, Urban Dance Squad ou encore Asian Dub Foundation... Et ça va être mon premier contact avec un genre que je ne connaissais pas : la jungle.

En quatrième, j'avais un pote un peu barré. Il était en décalage avec tout le reste de la classe. Il était tout le temps en train d'écouter du son. Un jour, il m'a tendu ses écouteurs et m'a dit : « Écoute ça, c'est de la jungle ! » J'étais trop jeune, je n'ai pas compris ce que j'entendais. J'ai détesté. Mais là, en écoutant Facts & Fictions, j'étais enfin assez mûr pour recevoir la claque que je méritais. Il y a un morceau en particulier qui m'a toujours scotché : c'est *Journey*. Ce morceau est parfait, et fonctionne bien encore aujourd'hui. Avec son *drop* à 3.35, c'est un peu le *November Rain* de la jungle.

Par la suite, j'ai tenté de trouver d'autres projets jungle, mais ça ne courrait pas les rues. Quand j'allais voir des disquaires et que je leur demandais d'autres projets dans le même style, ils étaient un peu perdus. Une fois cependant, l'un d'eux m'a conseillé un disque qui s'appelle *Full Cycle Live*. C'était un live à Bristol de Jump up avec des artistes comme Rony Size, DJ Die, DJ Suv, et d'autres. Je l'ai bien saigné celui-là. On est début 2000, entre la jungle et la drum & bass. Au moment où j'entends

ça, je me dis que cet album, c'est trop fou, intemporel, et que je payerais bien cher pour assister à des shows comme ça.

D'ailleurs, la jungle, c'est un truc qui me surprendra toujours. Dès que tu entends un classique qui part, ça ne donne pas l'impression de remonter dans le temps, mais plutôt d'être happé par un train de hype et de bonne humeur, à tel point que tu ne réfléchis plus, tu vis juste le moment. Cet été, dans un des festivals où j'ai joué, il y avait eu en *closing* deux DJ qui ont fait un set avec que des classiques « ragga jungle » en se relayant aux platines. Et c'était le feu absolu. Une ambiance de dingue, c'est fédérateur. Je ne suis pas sûr qu'il y ait d'autres genres de musique qui puissent te mettre dans cet état-là et avec le sourire.

4. Uchronie

L'autre style musical de mon morceau, c'est le jazz chanté et orchestré, façon Billie Holiday ou Dinah Washington. Quand je pense science-fiction, mon cœur a tendance à basculer vers les œuvres anachroniques, où plus précisément uchroniques, plutôt que vers des films où séries que je mets plus dans la case « dark science-fiction ». Ce terme n'existe pas, mais à l'instar de la *dark fantasy* avec des films comme *Conan le Barbare* ou bien évidemment le manga iconique *Berserk*, je mets dans la case « dark science-fiction » les films comme *Alien*, *Blade Runner*, ou encore le jeu *Dead Space*. Ce sont des œuvres très sombres, où l'on côtoie parfois l'horreur.

Quand on voit des films de SF qui tentent de nous projeter dans le futur, comme *Terminator*, *Total Recall*, *Retour vers le futur* ou bien même *Akira*, il y a comme un raté. On est en 2024, la guerre avec les robots dans *Terminator* aurait dû éclater en 1997, Marty aurait dû acheter l'almanach des sports en 2015 et Schwarzy va se trifouiller le nez sur Mars en 2085. Et pour le moment, mon grille-pain n'essaye pas de m'électrocuter la nuit, les Twingo ne volent que dans des tornades, et pour 2085, j'ai peu d'espoir, mais on verra bien. De toute façon, je serai sûrement mort, donc personne ne viendra me contredire. Et je trouve

ça toujours un peu navrant de me dire que la fiction d'anticipation s'est loupée par rapport à notre réalité, voire dommage. Je prends ces films un peu trop à cœur, peut-être.

L'uchronie, c'est autre chose. On part de notre *timeline* à nous, de notre Histoire, mais à un moment, quelque chose se passe et va rompre l'histoire que l'on connaît pour aller vers un futur alternatif. La prise de risque de rater l'anticipation est donc nulle. Et ces films, bouquins ou séries, sont toujours un bon prétexte pour revisiter une période de notre Histoire, mais avec certains changements, et nous permettent de découvrir une version fantastique de notre propre passé. Dans ce style, on pourrait citer, par exemple, les livres *La Servante écarlate* et *Le Maître du Haut Château*, tous deux ont eu des adaptations en série très cool. On peut aussi citer le film maudit *Punishment Park*. Mais la Palme d'or de l'uchronie, ça restera à jamais dans mon cœur la trilogie des jeux *BioShock*.

5. « *And they call it ... jazz* »

Les deux premiers jeux *BioShock* se suivent directement, le troisième volet se passant dans un autre endroit, une autre époque, une autre dimension. Les deux récits finissent par se rejoindre dans un lieu de convergence infinie des espaces-temps, où une infinité d'histoires pourront s'achever et repartir, à condition d'avoir chaque fois, un homme, un phare et une ville... Ce magistral final du troisième volet ouvre notre imagination à l'infini, plus loin que n'importe quel livre ou film ne saurait le faire. D'ailleurs, le troisième épisode s'appelle *BioShock Infinite*. Mais attardons-nous plutôt sur les deux premiers.

On est dans les années quarante, cinquante. En pleine guerre froide, une poignée d'intellectuels, d'aristocrates, de scientifiques, de philosophes ou encore d'artistes vont se regrouper et tenter de créer une cité souterraine au fond de l'océan Atlantique appelée Rapture et dont le slogan est « *No gods or kings, only man* ». Ci-dessous une citation du créateur

de la ville, Andrew Ryan, qui résume assez bien le cadre politique et l'état d'esprit de ces pionniers de l'impossible.

« Mon nom est Andrew Ryan. Permettez-moi de vous poser une simple question : ce qu'un homme obtient par le travail à la sueur de son front, cela ne lui revient-il pas de droit ? "Non !, répond l'homme de Washington, cela revient aux pauvres." "Non !, répond l'homme du Vatican, cela appartient à Dieu." "Non !, dit à son tour l'homme de Moscou, cela appartient au peuple." Pour ma part, j'ai choisi d'ignorer ces réponses. J'ai choisi une voie différente. J'ai choisi l'impossible. J'ai choisi... Rapture. Une cité où les artistes ne craindraient pas les foudres des censeurs. Où les scientifiques ne seraient pas inhibés par une éthique aussi artificielle que vaine. Où les Grands ne seraient pas humiliés par les Petits. Et, à la sueur de votre front, cette cité peut aussi devenir la vôtre. »

Bien évidemment, une société capitaliste ne peut pas exister sans sa part de criminalité. Le projet va partir totalement en cacahuètes, et nous, on va se retrouver parachuté au milieu de fous et de toxicos plein de pouvoirs psychiques, à ne pas savoir comment on s'appelle ni à qui faire confiance, et essayer de survivre et surtout, essayer de comprendre ce qu'on fait là, qui défendre, qui croire et comment rejoindre la surface.

Ça me tient à cœur de vous raconter tout ça parce que c'est vraiment une œuvre à l'esthétique impeccable et au scénario bien ficelé, et les gens qui n'ont pas la passion de jouer aux jeux vidéo ratent parfois quelques occasions de se faire raconter de belles histoires. Tout le monde est tombé de son siège devant les séries adaptées de jeux vidéo *The Last of Us* et *Fallout*, et ce n'est pas pour rien. La narration du jeu vidéo peut parfois surpasser celle du cinéma. Un film ne dure que deux heures en moyenne, tandis qu'un jeu vidéo, c'est une histoire qui va durer entre vingt et cent heures, et dans laquelle nous ne sommes pas juste un spectateur passif, mais bel et bien acteur.

Et devinez quel est l'élément qui sublime *BioShock* ? La musique, évidemment. Que du bon vieux jazz des années trente, quarante. C'est parfait pour ancrer le spectateur dans une ambiguïté temporelle, ancrer

le jeu dans notre réel et renforcer les émotions et les identifications. L'impression de réécrire l'Histoire, même ?

Ce contraste, jeu d'action, de moment de combats à grands coups de pelles et de décharges électriques, à l'environnement et au son vintage, c'est le cocktail magique qui me parle énormément. La contradiction avec notre monde et notre histoire est jouissive. C'est beaucoup plus magique de ce dire de ces uchronies : « Waouh, ça aurait pu arriver ! », plutôt que de se dire d'un film d'anticipation : « Ouais, ça arrivera peut-être, mais là, je n'attends même plus que mon grille-pain m'attaque, car la date est dépassée. Au mieux, peut-être qu'il dansera un jour, comme dans *Ghostbusters II*... ».

Je vous laisserai découvrir le troisième volet vous-même, *BioShock Infinite*, qui lui se passe à la fin du XIX^e siècle, dans une cité dans les airs, Columbia, avec là encore des architectures, une science propre, une utopie et des esthétiques d'époque, et toujours cette uchronisme, cette déformation des faits, le jeu énonçant comme une vérité que cette cité volante aurait été utilisée comme une arme pour mettre fin à la révolte des Boxers en Chine, s'implantant ainsi dans notre *timeline* à nous.

Voilà pourquoi le choix du jazz était très important pour moi afin de vous raconter une belle histoire de science-fiction.

6. Tomber

Pour mon histoire et pour ma cité, j'ai imaginé une chanson d'un moment bien après le grand drame, quand la vie aurait repris, et quand les populations, bien que décimées, se seraient réadaptés à cette nouvelle vie suspendue. Tout le monde vit maintenant un peu à la débrouille. On peut imaginer que l'argent n'a plus de valeur, qu'on n'a plus vraiment accès aux informations du reste du monde et qu'on troque des trucs avec son voisin pour survivre. On est longtemps après ce fameux jour, peut-être des décennies après.

Je repense à cette scène du film *Le Cinquième Élément*, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, donc je vais essayer de ne pas dire de conneries. Dans ce film, on est un peu dans un *Fahrenheit 451*, où tout le monde semble heureux, mais quelques détails du film nous montrent qu'en fait les gens sont très surveillés, qu'il y a des castes et des injustices sociales, que la police est très présente, etc. D'ailleurs pendant la course poursuite en voiture volante, on voit bien les bas-fonds de la ville et on imagine le clivage entre les riches en haut et les pauvres dans les quartiers pollués inférieurs, à bosser pour le confort des gens au-dessus des nuages.

Dans ce film, il y a une scène hors du clivage, avec deux mecs un peu cracra qui bossent sous un vaisseau, en fumant des joints et en écoutant du reggae. Ce sont sûrement des machinistes, avec un métier pourtant essentiel pour les riches. Ils sont en train de préparer le décollage d'un vaisseau bourré de gens privilégiés partant rejoindre un bateau de croisière sur une planète paradisiaque. Ils paraissent hors de tout, hors des règles et des problèmes qu'un monde comme celui-ci peut générer.

C'est à ça que je pensais quand j'ai fait ce morceau, à des moments comme ça, en choisissant des genres musicaux intemporels, vivants, pour créer une scène de vie, elle aussi hors du temps. Un truc totalement décalé, qui donne de l'espoir dans un monde perdu. Des gens vivant avec une contrainte horrible et s'accommodant de vivre dans la débrouille d'un monde détraqué. D'ailleurs, c'est ce qu'il se passe systématiquement dans les films post-apocalyptiques. Les plus forts dominent.

C'est la loi de la jungle.



CLÉO

1. « Poc ! »

Vous vous souvenez de quand je vous racontais qu'un soir à Montréal, mon ordi a fait un vilain « poc ! » et n'a plus jamais fonctionné ? Ce soir-là, j'étais dans ma chambre, sur mon petit bureau, face à la fenêtre. J'étais en train de me refaire *Link's Awakening* sur un émulateur de Gameboy tout en téléchargeant moult films et albums. Mon ordi s'est éteint d'un coup. Paniqué, j'ai appelé Feldub et je suis allé voir plusieurs informaticiens, mais il n'y avait plus rien à faire. Quelque chose avait grillé, l'ordi a lâché son dernier souffle. Il n'a plus jamais remarché.

Avec tout ce que je venais de découvrir, j'ai vite racheté un ordinateur. Une vraie tour, cette fois. Je venais juste de découvrir *Reason* et le téléchargement illégal. J'avais une soif intarissable de composer et de consommer. Mais le gros souci, c'est que dans ce *laptop*, j'avais un scénario inachevé... Dix mois d'écriture, soixante-dix pages d'une histoire appelée *Cléo*.

J'étais en fac de cinéma, venu à Montréal pour faire ma troisième année d'étude, j'étais à fond dans l'écriture de cette histoire, j'avais déjà en tête toute la fin, et il ne me restait qu'une dizaine de pages à écrire. Mais

le blues d'arriver à la fin et la flemme aussi ont fait que j'ai procrastiné pendant des mois. Je n'avais ce scénario que dans mon *laptop* et aucune copie de sauvegarde. Cependant, avant de partir au Québec, j'avais imprimé toutes les pages et les avais laissées chez mes parents dans l'espoir qu'ils le lisent et me disent : « C'est trop bien, mon fils ! » Le soir du *poc*, j'ai sauté sur mon téléphone en panique totale. J'ai appelé ma mère pour savoir s'ils ne l'avaient pas jeté à la poubelle. Ouf ! Ils l'avaient gardé. Bon, ils ne l'avaient pas lu. En même temps, ce n'est pas très marrant à lire, un scénario. Peut-être aussi qu'ils s'en foutaient un peu de lire une histoire fantastique mal écrite, pleine de fautes et sans la scène finale. Mais bon, je m'en fichais. Quelques mois plus tard, quand je suis rentré en France pour les fêtes, j'ai pu récupérer mon scénario imprimé, et en rentrant à Montréal, je me suis empressé de le terminer.

2. Cléo

Cléo est un récit fantastique, un voyage de plusieurs personnages qui s'en vont, inconscients, vers une fin très triste. On pourrait croire à première vue que c'est une histoire pour jeunes spectateurs, mais il n'en est rien. L'idée globale est plutôt de séduire le petit enfant qui sommeille en vous pour mieux le choquer. Je ne sais pas s'il y a un équivalent cinématographique. *La Cité des enfants perdus* ou *Le Tombeau des lucioles*, peut-être... C'est un scénario que j'ai écrit en deuxième année à l'université de Bordeaux, dans lequel j'ai mis toutes mes tripes, et que j'ai continué à peaufiner pendant des années. C'est une longue histoire, écrite initialement pour être adaptée en long-métrage. Mais ce film n'existera probablement jamais, ce qui en fait en quelque sorte une œuvre inachevée pour moi. Dans le passé, j'ai déjà tenté de composer plusieurs morceaux en lien à des passages du récit, mais d'une, je n'avais pas encore les moyens et les connaissances pour faire un truc qualitatif, et de deux, ça ne comblait pas ce manque de ne peut-être jamais voir mon histoire adaptée en film, série ou autre. Et comme sur cet album, on parlait sur quelque chose de personnel et avec la possibilité d'enregistrer un orchestre, je me suis dit que c'était peut-être ma seule chance de vous raconter enfin ce voyage méconnu.

Quand vous écoutez des musiques de film, vous avez souvent une chanson à la fin qui s'appelle *End Credit*. Il s'agit du morceau utilisé pour le générique de fin, et dans ce morceau, on va réentendre rapidement tous les thèmes du film défilant et modulant les uns après les autres. C'est ce que j'ai essayé de faire avec *Cléo*. J'avais cinq minutes pour illustrer un film qui dans ma tête fait deux heures. Donc j'ai composé un thème qui arrive très vite, le petit air militaire à la trompette, et ensuite, je l'ai décliné pour faire plusieurs passages qui vont illustrer mon histoire dans sa chronologie. On a une première partie, un peu mystique, douce, drôle aussi, qui va être la découverte des personnages, du monde dans lequel ils vivent. Ensuite, la musique va se muer et s'accélérer, pour illustrer le voyage, le mouvement, les amusements, la frénésie et l'accentuation de l'excitation jusqu'à la scène finale. Et enfin, on arrive sur une dernière partie, triste, mélancolique, toujours avec le même thème, pour accompagner la fin du récit. Bien sûr, j'aurais pu détailler un peu plus et faire un morceau de douze ou quinze minutes, mais croyez-le, ce morceau est celui qui m'a demandé le plus de boulot de tout cet album. Et je n'aurais pas pu le terminer sans l'aide précieuse de Sébastien Arruti.

3. Avant-propos

Initialement, j'avais prévu de vous réécrire toute l'histoire sous forme d'une nouvelle qui aurait probablement fait plus de la moitié de ce bouquin. C'était un gros morceau et j'ai aussi procrastiné pendant des mois pour finalement abandonner cette idée. On va plutôt faire un résumé approfondi de mon scénario. Avant que je commence, sachez que depuis vingt ans, ce document est toujours sur le bureau de mon ordi, et dort sous mes yeux, attendant patiemment que je le réanime. Donc je suis vraiment hyper exalté à l'idée de le raconter enfin, ce récit.

Voici quelques détails sur les personnages et le déroulement de l'intrigue. Il y a cinq personnages principaux ; deux sœurs nommées Cléo, cinq ans, et Maya, onze ans, un vieil escargot géant qui s'appelle Wok, qui parle et fume la pipe au travers de sa barbe, un chien qui s'appelle Simon, dont on va découvrir quelques pouvoirs étranges au fur et à mesure

que l'histoire avance, et enfin un homme-papillon qui n'a pas de nom et qui est surtout là pour amuser la galerie, n'apportant presque rien à l'intrigue à part des moments de rigolade et de jeux. Il y a beaucoup de phases de jeux dans mon récit. Parfois elles n'apportent rien, parfois elles amènent à des indices sur ce qu'il se passe dans ce monde étrange. J'adore le film *Sonatine, mélodie mortelle* de Takeshi Kitano. Il raconte l'histoire d'une bande de Yakuza qui doit se mettre au vert quelque temps suite à une histoire qui a mal tourné. Le film raconte essentiellement leur vie au bord de la mer, et pendant deux heures, ils ne vont faire que des pitreries, des jeux de gamins et rigoler ensemble, oublier qu'ils sont des adultes, des tueurs. Ce chef-d'oeuvre, bien que drôle, est profondément triste. Pendant deux heures, on se sent un peu comme les derniers enfants du bac à sable, le soleil se couchant et l'heure de retourner à la maison et à la réalité approchant. J'avais envie de ramener un peu de ça dans mon histoire, et des moments de jeux parfaitement gratuits dans un monde vidé d'humains, c'est idéal pour créer de la mélancolie.

Le déroulement, quant à lui, est un voyage en avant, une ligne droite que vont emprunter nos personnages qui vont avancer et évoluer au fil des rencontres et des événements mystérieux qui vont intervenir. Vous vous souvenez de ces séries qu'on regardait quand on était petits ? *Rémi sans famille*, *Princesse Sarah*, *Les Mystérieuses Cités d'or* ? Ces dessins animés avaient tous en commun de vouloir raconter un voyage ou un parcours semés d'embûches, mais ne semblant jamais vouloir atteindre sa destination finale du fait qu'on n'arrivait jamais à en voir le dernier épisode. C'était même à se demander si ces personnages connaîtraient un jour le bout du chemin, où s'ils étaient condamnés à errer non sans souffrir. Ça créait chez moi une sensation de malaise, quel que soit l'épisode sur lequel je tombais, cette impression que la fin n'existait pas. Et pourtant, les enjeux étaient réels, tant pour Rémi que pour Sarah. J'ai toujours trouvé ces séries profondément tristes à cause de ça, et j'ai un peu essayé de rapporter cette mélancolie dans le triste voyage de *Cléo*.

Enfin, tout au long du récit, je vais vous citer pas mal de références pour que vous mettiez tout ça en image.

4. Une goutte d'eau

L'histoire de *Cléo* commence par un conte raconté par une voix d'enfant sur fond noir.

« C'est l'histoire d'une petite goutte d'eau perdue au milieu d'un étang sur un nénuphar. Elle a peur de plonger dans l'eau et de se perdre parmi ces milliards d'autres gouttes. Elle demande à un poisson qui passait par là de l'aider à retrouver sa famille. Le poisson la prend dans ses écailles et tous les deux s'enfoncent au fond de l'étang. Là, ils découvrirent un énorme trou sombre et sans fin. Sans hésiter, ils y entrèrent... »

Le conte coupe ici et on découvre les deux premiers personnages principaux. J'ai emprunté pas mal de détails aux films de Hayao Miyazaki pour écrire tout ça. Les filles, Cléo et Maya, sont les copies conformes des deux sœurs de *Mon voisin Totoro*, la plus jeune étant insouciante, joueuse, la grande sœur jouant le rôle de mère de substitution, donc plus sérieuse.

Les deux filles se réveillent au milieu d'une clairière. Elles sont en pyjama, la plus petite a un ours en peluche entre les mains. Elles sont perdues, au milieu d'une forêt où tout a l'air anormalement gigantesque. Elles ne comprennent pas ce qu'elles font là, et vite se demandent : « Où est grand-mère ? Il faut retrouver grand-mère. » Un chien apparaît vite et essaye de les attirer quelque part. C'est Simon, un gros labrador. Elles semblent ravies de le retrouver.

On comprend qu'il vient de se passer quelque chose d'assez brusque, qui a transformé l'environnement et possiblement les protagonistes. Autour d'elles, elles contemplent la forêt et semblent perdues. Le chien les emmène dans un chemin qui débouche sur une autre petite clairière avec en son milieu un gros rocher de deux-trois mètres de haut. Toujours en jouant, Cléo grimpe dessus.

5. Wok

Au bout de quelques secondes, un cou géant surmonté d'une tête énorme sort de derrière le rocher. C'est en fait une gigantesque carapace d'escargot, habitée par un vieux papi-escargot donc. Sur le dessus de sa tête, un bob duquel sortent par deux trous ses deux longs yeux d'escargot, et sous son bob, une longue barbe grise, dans laquelle est plantée une pipe fumante. À son cou, une sacoche pendouille bourrée de feuilles et d'herbes diverses. Un détail amusant, c'est qu'il utilise ses yeux pour bourrer sa pipe, vu qu'il n'a pas de bras, et ça lui fait mal. Donc à chaque fois, il pousse de petits cris. Au départ, les filles sont apeurées, mais le chien leur fait comprendre que ce n'est pas un ennemi, et elles vont commencer à communiquer avec lui et finissent par lui demander son nom. Il leur répond juste « Wok », comme s'il venait d'inventer le mot. Alors, sachez qu'à l'époque, je ne savais pas ce que c'était qu'un plat en wok. J'étais persuadé d'inventer un nom marrant.

L'escargot n'a pas l'air de comprendre non plus ce qu'il fait là, ni pourquoi il a cette forme. Il se rappelle juste qu'il arrosait les plantes de son jardin et qu'il s'est réveillé comme ça.

Tout au long de l'histoire, on va jouer sur des non-dits, un peu comme dans *Le garçon et le Héron* de Miyazaki. Est-ce que c'est normal qu'il y ait des monstres ? Est-ce que les personnages sont conscients de quelque chose ? De ce changement ? Qui est au courant, qui ne l'est pas ? Et nous, en tant que spectateurs, doit-on ou non nous poser des questions sur la forme des choses et sur qui est conscient de quoi ?

Les filles lui parlent de leur grand-mère. Il leur propose d'aller voir une amie non loin d'ici. Elle tient une sorte de taverne dans le coin. Elle est un peu mystique et paraît-il qu'elle voit des choses la nuit, donc elle pourra sûrement les aider. Wok se donne un air effrayant en l'évoquant, mais c'est juste pour faire peur aux filles, pour jouer.

Sur le chemin, Wok leur dit qu'il sait très bien pourquoi elles sont là, que leur chien lui a tout raconté. En fait, Simon, va développer des pouvoirs

au fur et à mesure de l'histoire. D'ailleurs deux ailes apparaissent sur son dos, et à partir de ce moment, il ne se déplace plus qu'en voletant autour du groupe. Simon, c'est un peu mon Falkor à moi. Plus tard dans l'histoire, durant un phase critique, il va se mettre à parler comme un humain.

Pendant les phases de marche et la découverte de ce nouvel environnement, il y a beaucoup de jeux, de gags, de légèreté. On va être témoin de pas mal de moments, plus ou moins importants pour l'histoire, dans lesquels on découvre ce Nouveau Monde fantastique en même temps que les personnages. Vers le début de l'histoire, les filles voient un énorme champignon lumineux. En s'approchant, elles se rendent compte que c'est une sorte de gratte-ciel pour fourmis qui bossent dedans à tous les étages, des open-spaces infinis, un micromonde qui se tue au travail. Cléo va tapoter le champignon avec un bâton et créer un tremblement de terre à l'intérieur. On a un « champ-contrechamp » assez rigolo, où l'on voit que c'est la panique totale à l'intérieur du champignon, les fourmis ayant l'impression d'être attaquées par Godzilla, mais de l'extérieur, aucun cri, aucun bruit. Juste Cléo qui ne se rend absolument pas compte du trauma qu'elle est en train de causer à ces centaines d'êtres vivants. Il y a une autre scène plus loin avec des sangliers qui foncent à vive allure. Ces sangliers sont en fait une compagnie de transport pour petits hommes en costard-cravate, qui vont au travail en hurlant qu'ils sont en retard. Encore une autre scène, où devant une rivière, les personnages tombent nez à nez avec une bande de poissons ayant réussi à mettre la main sur des livres de mathématiques et autres matières scolaires. Ils savent parler, mais ils ne comprennent rien à ce qu'ils lisent et ça les enrage. Ils s'énervent en tenant les livres à l'envers. Cléo va finir par les touiller avec un autre bâton pour les disperser. La récurrence de la petite fille qui touche tout avec un bâton, c'est un hommage à Aralé du manga *Dr Slump*, dans lequel j'ai aussi emprunté mon nom de scène « Senbei ».

Je me sers de ces petits moments pour faire un peu d'humour, un peu de critiques de la société aussi, pour caractériser l'insouciance de Cléo. Ce sont aussi des moments où je peux rompre la narration très linéaire du récit, puisqu'on va suivre presque tout le temps les cinq mêmes per-

sonnages du point A au point B de leur voyage. Enfin, ces scènes vont aussi servir de nuage de fumée aux personnages et bloquer les questions qu'ils auraient envie de se poser face aux étrangetés et aux anomalies qui s'installent petit à petit sur leur chemin.

6. Élise

Les quatre personnages arrivent à la taverne, appartenant à celle que nous appellerons dorénavant Élise. Une énorme masse garde l'entrée, un homme-sanglier, et leur demande un mot de passe, ce qui laisse sous-entendre que le lieu est quand même réservé à une clientèle d'habitues. C'est une sorte de club-tripote sombre, fréquenté plutôt par des personnes âgées qui jouent aux cartes. Les filles vont y découvrir toutes sortes de personnages hybrides, des humains croisés non seulement avec des animaux, mais aussi avec des objets. Ça me permet d'insérer des moments très « premiers degrés » sur l'humour. On a, par exemple, un homme tartine qui joue au poker. Il tient ses cartes en main, la peur au visage. Il transpire, mais du beurre. En face de lui, la caméra dévoile son adversaire : une femme grille-pain qui lui signifie avec un regard malicieux qu'il est bientôt cuit. Dans le fond de la salle, un groupe de musique joue sur une scène poussiéreuse et mal éclairée. Les musiciens sont des hommes-insectes, donc ils peuvent jouer plein d'instruments en même temps avec leurs nombreux membres.

On rencontre Élise, une vieille dame-hibou, à l'allure d'une diseuse de bonne aventure. Des châles, d'énormes rubis sur les doigts, des colliers, bref, les clichés de la voyante. C'est typiquement le style de ma grand-mère maternelle, c'est pourquoi je lui ai donné son prénom. Elle est un peu effrayante, mais très vite, on se rend compte qu'elle n'est pas méchante. Mais ça lui arrive de bloquer complètement son regard, et de se figer sur Cléo.

C'est un peu flippant, un peu comme dans cette scène de *Shining* dont on se rappelle tous, quand Dick Hallorann se tourne vers Danny et lui dit par télépathie : « *How'd you like some ice cream, Doc ?* » En réalité,

ces moments sont juste des prétextes pour installer une fausse tension, car pour le moment, tout va pour le mieux. Elle va leur signifier que la nuit, elle fait des rondes au-dessus des arbres, et qu'elle a aperçu une chaumière près d'un étang, à l'orée de la forêt. À la description, les filles croient reconnaître la maison de leur grand-mère. Tous décident de dormir sur place et de repartir le lendemain matin. Ils s'endorment paisiblement dans un coin au fond du club, sur un énorme tas de poufs, tous les uns sur les autres tels des animaux dans la nature, se blottissant pour se tenir chaud.

Au matin, Cléo se réveille en sursaut avant tout le monde. On assiste à un premier moment un peu flippant, mais très bref. Elle aperçoit Élise dans le fond de la pièce, qui là a vraiment une allure et un regard effrayant. Elle lui dit de s'approcher. La petite obéit sans rechigner, et il va s'ensuivre un échange incompréhensible. La dame-hibou est en train d'analyser quelque chose dans le regard de Cléo. À un moment, on pourrait même croire qu'elle lui veut du mal, où qu'elle lui jette un sort. Elle finit par sortir de sa transe, les autres personnages se réveillent. Elle les accompagne dehors en bâillant, signifiant qu'elle a volé toute la nuit dans la forêt. Elle les regarde partir et poursuivre leur voyage.

7. L'homme-papillon

Sur le chemin, on va assister à une scène de rupture entre deux écureuils qui s'embrouillent et se jettent des noisettes au visage. Cette scène va servir à l'apparition du cinquième et dernier personnage principal. Une espèce de guignol avec des ailes et une touffe de cheveux ébouriffés apparaît derrière les deux rongeurs en train de se friter, et les effraie pour voler leurs noisettes. C'est en réalité un homme-papillon.

Les filles ne vont jamais lui demander son nom, et de ce fait, il n'en aura jamais. C'est un peu un fantôme dans l'histoire. Il est juste là pour faire des blagues, il passe son temps à manger et faire des âneries, provoquer les autres pour faire la course ou n'importe quel autre jeu.

Un peu plus loin, Cléo va voir un tas de petits galets au sol. Les galets sont en fait vivants. Ils ont de petites jambes et essaient de s'enfuir comme des petits crabes quand elle s'approche. Elle arrive cependant à en attraper un, elle le retourne et voit un symbole étrange gravé dessus : c'est une croix, comme le symbole « + », sauf que la barre du bas est détachée, comme cassée, et légèrement de travers. Le galet finit par réussir à s'enfuir. Elle n'y prête pas plus attention que ça, mais nous, nous savons que ce signe est important et qu'à un moment, on le comprendra. Ça laisse aussi planer le début d'une vraie menace sur les protagonistes, quelque chose de malfaisant les entoure. Cléo d'ailleurs préfère les chasser de son esprit. Elle n'en parlera à personne.

On commence à voir ce signe à plusieurs moments. Au lointain. C'est plus souvent un appel aux spectateurs qu'aux protagonistes. Souvent, ils passent à côté, sans même les voir. Ce sont des alarmes pour nous prévenir de quelque chose. Un peu plus tard, Cléo joue avec Simon et l'homme-papillon, ils se courent après pour une histoire de nourriture chapardée, ce qui les éloigne du reste du groupe. Tout le monde rigole et oublie un peu les autres. La course les emmène dans une pente où l'environnement devient sombre et menaçant. Les arbres sont comme morts, une brume malfaisante envahit le lieu.

Cléo se rend compte qu'il y a des croix cassées sur ces arbres. Elle se fige, tétanisée. Des bruits sombres, graves, comme des voix d'outre-tombe, apparaissent petit à petit. De longues et fines mains blanches sortent de l'obscurité pour s'approcher lentement d'elle. Ce genre de moments, ces voix graves, ces mains, vont revenir plusieurs fois au cours du voyage, chaque fois de plus en plus proches et plus intenses, pour parfois même toucher son visage, mais en le caressant plutôt qu'en lui faisant du mal. Comme si ces mains étaient là pour son bien. Une sensation un peu à l'image de celle qu'on a devant le faune du *Labyrinthe de Pan*. Il est effrayant, mais il n'a pas l'air de nous vouloir du mal. Chaque fois que ça arrive, Cléo est soit dans une sorte de transe, soit en plein rêve. Et à chaque épisode, elle se réveille avec une sensation étrange au bras droit, comme un bleu. Petit au début, puis de plus en plus douloureux, jusqu'à même revenir d'un de ses rêves avec un hématome.

8. Le malaise

Un soir, près du feu, les enfants demandent à Wok de leur raconter une histoire pour s'endormir. Il commence le conte de la goutte d'eau du début du film. Le conte est plus long et plus détaillé qu'au début du récit, il y a plus de personnages, l'intrigue va plus loin, comme pour nous indiquer qu'on a, nous aussi, de nouvelles choses à comprendre. Encore une fois, au moment d'entrer dans le trou au fond de l'étang, il s'interrompt, car tout le monde s'est endormi... Cette nuit-là, Cléo fait une crise de somnambulisme terrible. Les mains vont apparaître et l'emmener dans la forêt. On entend les voix graves, menaçantes. Les mains fantomatiques l'emmènent jusqu'au bord d'un précipice et l'incitent à avancer dans le vide. Cléo s'exécute, comme hypnotisée, mais elle ne tombe pas. Elle est quelque part dans un silence glacial, suspendue dans le vide, et elle finit par s'effondrer, comme sur un pont invisible suspendu dans les airs.

Le lendemain matin, Simon, s'apercevant de sa disparition, part en volant, la retrouve et la ramène sur la terre ferme. À chaque épisode de crise, il y a comme une retenue de la part du reste du groupe, comme s'ils s'interdisaient de poser des questions qui fâchent. Alors, ils s'interrogent, oui, mais ça reste très superficiel, et on préfère reprendre la route plutôt que de chercher à comprendre ce qui ne va pas. Tous ont l'air inquiets cependant, et on comprend bien que le personnage central, le personnage clé, c'est Cléo.

C'est aussi parce que les protagonistes ne s'attardent pas sur la réflexion que le récit pourra continuer à avancer et nous apporter des moments de complicité entre eux, leur amnésie consentie leur faisant oublier le gros souci qui pèse, et qui va nous permettre à nous, spectateurs, de ressentir très rapidement de la mélancolie. On va vivre des moments drôles et attendrissants, tout en sachant que ce n'est qu'une illusion, au point de nous faire redouter une chose ; d'arriver à la fin de l'histoire. Car on le sait, maintenant le dénouement ne peut être que dramatique, et ce monde si merveilleux va forcément s'effacer. Je voulais que le spectateur

soit, comme les protagonistes, dans la négation. Le fameux Néant de *L'Histoire sans fin*...

9. Un homme-fauteuil pour deux

Après de nombreuses rencontres, mystères et indices, les personnages font une ultime étape. Au milieu de la forêt, l'équipe découvre une route de bitume et la prend dans ce qui semble être la bonne direction. Quelques sangliers de la société de transport passent comme des fusées, alors il vaut mieux marcher sur le bas-côté pour éviter l'accident. Cléo a le bras meurtri à cause de tous ses cauchemars, mais elle cache sa douleur. La troupe arrive avant la tombée de la nuit à un petit feu de camp. Il n'y a rien autour, à part un vieux fauteuil, une télé éteinte posée sur un petit meuble. Tout le monde décide de s'arrêter là pour la nuit, sachant que le lendemain est la dernière journée de marche, car ils le savent, ils sont tout près. Cléo et sa sœur s'installent dans le fauteuil, mais ce dernier est vivant. Il n'a pas de bras, pas de jambes, juste un visage sur le dossier. Donc forcément, il est très aigri.

J'avais imaginé la tête carrée et le comportement de M. Fredricksen, le vieux bonhomme du film *Là-haut*. Le fauteuil est surtout aigri parce qu'il ne peut pas bouger, mais il va vite changer d'attitude, préférant garder un peu de compagnie pour la nuit, car c'est bien la solitude qui le fait souffrir. Le soir, les deux sœurs vont s'endormir en boule sur lui, ce qui va terminer de l'attendrir. Derrière le fauteuil, on perçoit dans la nuit une colline, et on devine par des jeux de regard que c'est là que va se terminer l'histoire.

Il y a un échange inhabituel entre Wok et l'homme-fauteuil. On comprend qu'ils pressentent quelque chose. Dans la nuit, Cléo a des sursauts de douleur, son bras la fait souffrir et elle finit par se réveiller. Elle se retrouve en tête à tête avec le vieux fauteuil. Tout se met à tourner tout doucement autour d'eux. Le décor, les personnages, tout disparaît comme du sable dans un courant d'air, et elle se retrouve seule avec lui. Il la fixe sévèrement et lui répète obstinément qu'elle doit absolument se

réveiller. Les mains apparaissent et tentent d'attraper Cléo qui panique. Le fauteuil répète en boucle : « Tu dois te réveiller, tu dois te réveiller ! » Elle finit par se réveiller pour de bon, en sursaut encore. Il fait jour, et l'homme-papillon hurle : « Venez voir ! Venez voir ! »

10. L'étang

L'homme-papillon est en haut de la colline, survolté. « Elle est là ! » Les personnages le rejoignent à vive allure et découvrent le décor qui se cachait derrière. En contrebas, un étang, un ponton, une petite barque. Et de l'autre côté, au loin, une chaumière, une cheminée fumante, un petit potager. L'eau du lac est transparente, on voit des bancs de poissons, d'autres animaux au loin qui s'abreuvent. Tout est magnifique, calme. L'eau scintille avec le lever du soleil.

Les filles hurlent de joie et se précipitent vers la barque. Celle-ci est bien trop petite pour tout le monde, les deux sœurs grimpent dedans, et Simon va les suivre en volant. Les deux autres personnages font le tour de l'étang. Au début, Wok n'est pas très serein sur la séparation du groupe, mais les filles ont l'air de tellement vouloir faire la traversée en barque qu'il finit par céder. Maya payaye, Cléo est à la proue, un sourire béant aux lèvres. Les filles s'avancent. Au milieu de l'étang, il y a un trou sombre, profond, inquiétant.

Les filles ne s'en rendent pas compte. Seule la mise en scène permet de le montrer au spectateur, par une vue du dessus, et la barque navigue lentement mais sûrement vers le centre du lac. Arrivée au milieu, Cléo reçoit comme une décharge électrique. La mise en scène se tend et elle commence à faire une crise, horrifiée. Elle se redresse, se raidit, et s'avance au bord du bateau. Simon qui volait au-dessus tente un piqué, mais il arrive trop tard, Cléo saute, et à peine la tête sous l'eau, elle est comme happée dans le vide à une vitesse folle, s'engouffrant dans le trou sans fin, comme tirée par des mains invisibles. Simon n'a plus d'air, il la regarde disparaître dans les eaux et remonte à la surface.

Cléo descend à vive allure, elle a perdu connaissance. La descente a l'air interminable. Il y a une grande tension dans la mise en scène, comme si Cléo traversait tout le système solaire, vers un monde lointain et inconnu. Les bruits et les sons vont crescendo. Et puis tout s'arrête et on finit par découvrir le fond. Comme en apesanteur, son petit corps de dépose lentement, dans un bruit sourd. Elle rouvre les yeux doucement et regarde autour d'elle.

On aperçoit dans les quelques rais de lumière, des maisons, des bâtiments abîmés, détruits, des véhicules abandonnés, des vestiges de plusieurs guerres qui semblent espacées les unes des autres dans le temps. Le moment est long et silencieux, contemplatif. Cléo observe, sans respirer, qu'elle respire ou pas n'a plus d'importance. Le temps est figé. Les mains fantomatiques sortent de l'ombre. Toujours sans un bruit, elles s'approchent de Cléo et l'entourent, la caressent tendrement. Elle ne se rend pas compte qu'elle n'a plus de bras droit, pourtant la manche de son pyjama flotte dans l'eau, vide. Ses yeux se ferment doucement. Est-ce qu'elle est en train de mourir ? Est-ce qu'elle est en train de se noyer ? Est-ce que les mains tentent de la calmer pour mieux la tuer ? D'un coup, d'énormes mains palmées sortent de nulle part, effaçant les autres mains comme de la fumée, elles agrippent Cléo et la ramènent à la surface.

Vous allez retrouver dans le film *Rêves* de Kurosawa ce que j'ai essayé exactement de faire dans cette scène. Le troisième court-métrage du film, qui s'appelle *The Blizzard*, et que j'ai déjà cité plus tôt dans ce livre, montre un moment similaire, ce même calme effrayant au milieu de la mort. Un groupe d'alpinistes se perd dans une tempête de neige. Ils semblent tous condamnés à mourir. Une femme apparaît au milieu du tumulte. Elle a l'allure d'un spectre. Elle s'approche de l'un d'eux et lui chante une chanson qui l'apaise. Peu à peu, le bruit de la tempête disparaît, et le chant devient le son principal. En même temps, elle le recouvre de plusieurs couches de tissus. Il semble se réchauffer et s'endort petit à petit...

Je ne vous raconte pas la fin, j'ai très envie que vous voyiez ce film.

11. L'éveil

Cléo se réveille à l'intérieur de la chaumière. Il fait nuit. Elle est assise sur un fauteuil, enroulée dans une serviette. En face d'elle, sa sœur est là aussi. Elle regarde dans le vide, triste, se contentant de sourire de temps en temps. Elle ne reparlera plus jamais. Simon est au pied du fauteuil, à veiller sur Cléo, il n'a plus d'ailes. Il ne parle plus. La grand-mère de Cléo sera le dernier rayon de soleil de cette histoire. C'est une énorme grenouille. Elle porte une blouse parsemée de dizaines de poches. Et dans les poches, il y a plein de choses comme des ustensiles de cuisine, des épices, etc. Chaque fois qu'elle se déplace, elle bondit. Les meubles tremblent et il y a toujours un truc qui s'envole, mais elle le récupère rapidement d'un coup de sa langue de grenouille. Elle s'excuse en disant qu'elle n'est pas encore trop habituée à son nouveau corps. Elle est rigolote, elle a la voix qui chante et est constamment dans l'exagération et aux petits soins avec ses deux petites filles. D'ailleurs, elle leur a préparé une bonne soupe pour se réchauffer. Cléo la regarde, amusée de sa forme, parce qu'elle la découvre comme ça pour la première fois aussi. On a quelques moments un peu drôles, quand la grand-mère découvre, par exemple, que Simon parle. Elle sursaute en se disant que c'est tout bonnement impossible qu'un chien puisse parler, puis finira par se rappeler aussi sa forme extraordinaire. Mais ces quelques moments ne nous feront pas croire que l'histoire s'achève ici. D'ailleurs, dans le regard de Cléo, l'inquiétude pèse.

Elle demande à sa grand-mère si elle n'a pas vu un homme-papillon et un papi-escargot près de l'étang. La grand-mère bondit et saute en direction d'un miroir de l'autre côté de la pièce, sort mille ustensiles de ses poches pour se faire belle. « *Mamma mia !* Un homme-papillon, mais il faut que je me fasse belle ! » C'est vraiment pour faire rire le public tout en conservant un peu de nostalgie. La grand-mère est drôle, elle est vivante, elle ne voit pas, ou alors fait semblant de ne pas voir qu'il y a un souci, et essaye par tous les moyens de détourner l'attention. Mais ça ne marche pas parce que les filles n'arrivent plus à sourire.

À ce moment-là, on va avoir un contrechamp de l'extérieur, où l'on voit Wok et le papillon qui fixent la chaumière au loin. Ce dernier lâche un : « Au moins, on se sera amusés un peu... » Wok regarde au ciel, les étoiles disparaissent une à une. Les deux personnages partent dans la direction opposée, en parlant de choses et d'autres. L'homme-papillon est content, il a trouvé une pomme ! Au moment de la croquer, elle disparaît comme du sable. Wok aussi s'évapore dans la nuit.

Dans la maison, la grand-mère est maintenant figée devant son miroir, bloquée devant son propre reflet. Simon se met à pleurer comme un chien, et puis à aboyer, de plus en plus, de plus en plus fort. Maya pleure, elle fixe sa sœur, l'air désolé. Et puis, tout se met à tourbillonner. Le décor, la maison, Maya, Simon. Cléo commence à paniquer. « Mais qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qu'il vous arrive ? » Tout commence à disparaître dans un tourbillon, jusqu'à ce que Cléo se retrouve encore une fois seule dans le noir.

12. Fin

Elle est seule et apeurée dans l'obscurité. Elle pleure doucement. Et puis les sons reviennent. Les voix graves, effrayantes. Elle essaye de se boucher les oreilles, mais son bras lui fait trop mal. Elle hurle. Les mains arrivent au loin. Les voix qu'elle entend se précisent petit à petit, et se mettent à se transformer jusqu'au point où l'on va enfin comprendre ce qu'elles disent depuis le début du récit... De ce brouhaha vont émerger des bouts de phrases compréhensibles : « Tous au lit 14 ! », « Elle a bougé ! », « Allez, reste avec nous ! » Elle hurle qu'elle ne comprend rien. Elle a peur. Les bruits assourdissants autour d'elle s'accroissent jusqu'à devenir intenable. D'un coup, les mains l'attrapent et la tirent vers le bas. Elle file à toute allure dans l'obscurité, et comme si elle traversait l'atmosphère, une couche vient l'entourer, lui donnant l'apparence d'une goutte d'eau. Elle disparaît au loin.

« J'ai un pouls ! J'ai un pouls ! »

Le plan suivant est une goutte de sueur qui coule sur un front. Cléo se réveille et se redresse en poussant un hurlement. Elle est assise dans un lit. On est dans une salle d'hôpital, sombre, crade, délabrée. Dehors, on entend les bombes, la guerre. Des médecins, à bout et recouverts de sang, s'affairent autour d'elle. Elle n'a plus de bras droit, mais à la place, un gros pansement ensanglanté. Très vite, les médecins vont la délaisser pour tenter de réanimer d'autres petits corps qui arrivent en masse. Seul un médecin restera avec elle pour la harceler de questions. « Comment tu t'appelles ? Est-ce que tu as de la famille ? » Elle ne répond pas, mais reste en état de choc, fixant un point au loin, nous. À partir de ce moment-là, la caméra opère un *dézoom*, qui nous faire découvrir d'autres détails autour d'elle. On part du visage de Cléo. On va d'abord voir une table de chevet avec des peluches et des jouets sales. Un petit escargot en plastique, un doudou papillon. Puis le lit d'à côté, dans lequel gît Maya, morte. D'ailleurs, elle est à peine apparue à l'image que des médecins vont aller jeter son corps inanimé dans un coin sombre de la pièce. Le *dézoom* continue, on va sortir par la fenêtre et finir par voir l'hôpital en entier.

La guerre fait rage au loin. Le ciel est rouge sang. Sur la façade extérieure de l'hôpital, son symbole, une grande croix, se dresse. La barre inférieure a probablement reçu un obus, car elle pendouille sur le côté, ne tenant plus au reste de la structure qu'à un fil électrique.

13. Retour au rêve

Initialement, mon histoire se terminait comme ça, sur ce dernier visage figé de Cléo et ce *dézoom* avec un fade au noir. Je ne l'ai jamais écrite, mais j'ai eu envie d'ajouter encore une séquence supplémentaire. Comme si la phase de guerre n'avait été qu'une vision brouillée au milieu d'un écran de fumée, ou bien qu'une vision d'un monde parallèle plutôt qu'un retour à la réalité, à la fin du *dézoom* on est de nouveau projetés à toute vitesse dans la tête de Cléo pour retourner dans son monde merveilleux. On se retrouve au milieu de la forêt. Il fait beau, tous nos personnages sont là et s'éloignent en riant dans le chemin.

Je ne voulais pas du tout faire un *twist* à la *Inception*, où je vais tenter de vous mettre le doute à savoir où se situe le réel. Il est maintenant clair que toute l'histoire n'a été que le fantasme protecteur d'une petite fille à l'agonie qui hésite entre vivre sa réalité ou se laisser mourir dans son rêve. Non, l'idée était plutôt de choquer encore plus le spectateur avec ce miroir de fumée, ce contraste malaise/bonheur. Cléo vient de se réveiller. Et on retourne dans sa tête à ce moment précis où elle est enfin consciente. Et dans sa tête, c'est la négation totale, ce sont les chants, les jeux, ce sont ses amis, la forêt, les découvertes, les rires. On ne sait même pas si elle va vivre ou mourir. Peu importe. L'illusion disparaîtra avec Cléo en un battement de cil. Et personne n'aura le temps d'en souffrir.

Terminer sur un beau plan comme ça, sur les personnages qui s'éloignent en chantonnant comme dans *Le Magicien d'Oz* avec un beau et réconfortant coucher de soleil au loin ; retourner dans la féerie et l'insouciance juste après le sursaut horrifique, c'était la façon la plus atroce de faire terminer mon récit, à l'instar de la fin d'*Old Boy* quand le personnage principal se met à sourire à la caméra, oubliant peu à peu l'horreur de la décision qu'il vient de prendre.

Ainsi s'achève l'histoire de Cléo.



BUBBLES

FT. AL'TARBA

1. Arc-en-ciel narratif

Après toutes ces émotions, partons sur quelque chose de plus léger, en apparence. *Bubbles* fait un peu office de fausse fin de l'album, au même titre que *The Hole* faisait office de second départ. Vous vous souvenez quand je vous parlais d'un pont dans cet album, les deux morceaux reliés par l'arc-en-ciel de la couverture ? Nous y voilà. Ces deux morceaux liés entre eux sont aussi liés à Cléo. Les deux *tracks* parlent de ma petite goutte d'eau. *The Hole* étant sa descente, et *Bubbles*, sa remontée. J'ai mis exprès ces deux chansons en deuxième et en avant-dernière position pour imaginer cet arc dans lequel serait contenue l'histoire de Cléo.

C'est un morceau plutôt « feel good » que j'ai fait avec un ukulélé et très peu d'autres éléments. Je voulais que ce soit léger, mais *Bubbles* reste triste dans sa bonne humeur. C'est le générique de fin de ce *happy end* qui n'a jamais existé.

Et puis j'ai demandé à mon frerot Al'tarba de chanter dessus, avec sa voix angélique.

2. Batailles d'ego

Je ne vais pas passer dix pages à faire l'éloge de Jules. Je sais qu'il va finir par tomber sur ces lignes en plus, mais je vais quand même parler un peu de ce *featuring* si spécial et de notre collaboration en général.

Dans mon parcours professionnel, j'ai évolué dans plusieurs projets en binôme, et ça n'a pas toujours été que des expériences bénéfiques. J'ai travaillé pendant plusieurs années avec Iraize, un des deux membres du groupe Tha Trickaz. On avait un projet *dubstep* qui s'appelait Tha New Team. C'est à cette période que j'ai changé de logiciel de musique pour Cubase, et je n'étais pas super à l'aise avec, comparé à eux. Et puis leur groupe était tellement énorme. J'étais leur premier fan. Quand j'ai découvert leurs morceaux, j'ai compris que c'était exactement ce délire que j'essayais de faire depuis des années, mais sans les bons outils ou les bonnes connaissances.

J'ai tourné avec eux pendant trois ans sous le masque noir et blanc. Ils m'ont tout réappris, du studio au live. Je n'aurais pas pu devenir ce que je suis sans eux. Je considère encore aujourd'hui que je leur dois beaucoup. On a un ou deux ans d'écart, mais pour moi, ce sont mes *Aniki*, mes grands frères.

Mais par la suite, ma collaboration avec Iraize a été entachée par une forte bataille d'ego, qui a fait qu'on mettait parfois des mois pour finir un morceau, le temps que l'un accepte les idées de l'autre, et c'était vraiment infernal. Ça a été formateur dans le mauvais sens du terme. Car en même temps, je créais le groupe Smokey Joe and The Kid avec Matthieu, et j'ai un peu répercuté sur lui ce que je vivais dans Tha New Team. J'ai été dur et exigeant avec lui, même si je pense que ça a été positif parce que j'ai pas mal porté ce projet. Mais je reconnais que je n'ai pas toujours été très cool avec Matthieu. La musique, ça doit être fun avant tout. J'étais dur avec les propositions musicales qu'il m'envoyait. Peut-être que mon jugement était juste, mais ce qui est sûr, c'est que la manière de le dire n'était pas la bonne.

3. C'est le J, c'est le R

J'avance comme ça, en solo et en groupe, jusqu'au jour où je rencontre Jules, Al'Tarba, et on va se mettre à faire de la musique ensemble. Je vais me rendre compte qu'on peut être dans un binôme équilibré, même avec un mec complètement barjo et aux antipodes de ma vie de père de famille. On arrive à s'entendre bien qu'on soit assez différents tous les deux. On n'a pas les mêmes activités ni le même mode de vie. On fait un peu la même musique, mais il y a quand même des différences. Et dès le départ, avec Jules, on a réussi à faire quelque chose d'équilibré, sans se prendre la tête de savoir qui fait quoi, qui en fait plus que l'autre. C'était fluide et agréable sur les deux albums. On a eu des différends sur la tournée, on n'était pas d'accord sur certains trucs et ça a généré des embrouilles, mais jamais rien d'insurmontable ne s'est mis en travers de notre amitié. Je suis honoré de bosser sur ses albums quand il a besoin d'un coup de main pour du *mastering*, du mix ou simplement de l'écoute. J'appréciais déjà son taf avant, mais du point de vue du *beatmaker*, et donc pas du pote, mais avec un regard compétitif, quoi. Et aujourd'hui, c'est un artiste et un ami que je respecte et admire, et avec qui je me marre énormément. Je crois que l'humour est le baromètre le plus fiable quand il s'agit d'amitié. Je me demande toujours si je fais rire mon pote autant qu'il me fait rire. J'essaye d'être à son niveau de connerie. Je ne voudrais pas le décevoir avec une blague pourrie...

On est à la fois opposés et complémentaires, comme Laurel et Hardy. Mais je ne pense pas que ce soit ça qui a créé l'équilibre. C'est plutôt la magie du hasard. Je ne pense pas qu'il y ait des codes pour que deux personnes s'accordent, mais un truc un peu magique, pour sûr. Et aujourd'hui, malgré nos différences, on se marre tout le temps. On fait nos meilleures dates de concert avec une équipe incroyable. L'an dernier, je tournais avec Smokey Joe. On était neuf dans l'équipe. Il y avait des clans dans le clan. Ça me gonflait. Avec Rogue, on est cinq ou six. On s'entend tous hyper bien. On a des techniciens qui assurent grave, ce sont les meilleurs, la meilleure *team*. Je les aime tous. Notre live est cool et plaisant à jouer. Il l'est tellement qu'à l'heure où j'écris ces lignes, je souffre, car je me suis cassé la main gauche la semaine dernière. Double

fracture le jeudi, opération en urgence le vendredi. Le lendemain de l'opération, j'étais à l'autre bout de la France avec mon équipe devant cinq mille personnes à faire le fou sur scène, la main pétée... Sachez que j'ai terminé ce live dans la souffrance, mais pour moi c'était impensable de ne pas être avec ma *team*, malgré la douleur et tous les trucs que je n'ai pas pu faire sur scène.

Du coup, quand j'ai composé cet album très personnel, il fallait aussi absolument que je fasse un morceau avec Al'Tarba dedans, mais qui n'était pas une autre chanson dans le style *Rogue Monsters*. Avec Rogue, on fait plutôt des morceaux qui tabassent. C'est un projet vivant, fait aussi pour qu'on s'éclate en live. Alors Jules a proposé de simplement chanter sur cette instru et il en a fait cette petite comptine punk. Je voulais aussi qu'on se sorte de *Rogue Monsters* et qu'on fasse quelque chose d'un peu différent.

Bubbles. À une amitié avec mon *poto* Jules qui j'espère sera éternelle.

4. *Bubbles* Lyrics

*Hello you ! Let's talk about your broken heart (or your broken bones)
Oh, don't cry, tonight is the night. Here we go !*

*Today im rock bottom
I blow up like a bubble
I'll end up with an old friend (snif sniff sniff)
X2*

*Go up go down go up go down go down
Go up go down go down go up go down
Go up go down go down go down go down
Go up go down go up go down go down*

*Thinking of you
You broke my heart*

*It wasn't true
We fell apart
See im so messed up
I don't wanna rest up now
From the break out to the break of dawn
Drinking a bottle and another one
Under the sun I'll be looking for fun
Pass me the drugs or the gun
Oh yeah I saw red
Now the floor is all wet
So what if I die under the moon
Tonight*

I'll die under the mood for you...

*Today im rock bottom
I blow up like a bubble
I'll end up with an old friend (snif sniff sniff)
X2*

*Go up go down go up go down go down
Go up go down go down go up go down
Go up go down go down go down go down
Go up go down go up go down go down*

ZELDA LULLABY

1. *What's in the boooooox ?*

On est le 15 juillet 2024. Je suis posé dans le salon, en train de rejouer à *Dark Souls 3* pour la quarante-deuxième fois. Nina débarque avec une boîte dans les mains. Une jolie boîte cubique sur laquelle elle a dessiné des petits citrons. Elle me la tend. La boîte est très légère, elle n'a pas l'air de contenir grand-chose, mais il y a quand même un truc qui fait du bruit quand je secoue. Je lève le couvercle. La boîte est vide. Je regarde alors vers le couvercle. Un test de grossesse y est suspendu avec du scotch et une ficelle. Je relève la tête, Nina est en larmes. Elle est enceinte et le sait depuis quelques jours, je vais avoir mon troisième enfant, et elle, son premier.

Le soir même, je file dans mon studio et je compose ce dernier morceau. J'ai dû faire quelques corrections par la suite, mais le morceau était bel et bien quasi terminé ce soir-là. C'est venu tout seul. Ça vraiment été composé dans l'émotion de ce moment. J'ai juste ajouté un peu plus tard les battements du cœur du bébé, comme je l'avais fait dans mes deux *lullabies* précédentes, pour Charlie et April.

2. Ma trilogie

Les fans le savent, chaque fois que j'ai un enfant, je lui compose une petite comptine à la fin de mon album en cours. J'en profite pour dire que celle-ci sera la dernière, car après : « snip, snip ! », comme dirait Miscellaneous. On a donc eu *Charlie Lullaby* sur *Micrology*, *April Lullaby* sur *Ningyo*, et maintenant, on a *Zelda Lullaby* sur *Rêves*.

J'ai toujours eu envie d'appeler une de mes filles Zelda comme Robin Williams a appelé sa fille, en grand fan de la licence. Je suis moi aussi très fan de Zelda, et ce, depuis mon plus jeune âge. Mais les mamans sont un peu réticentes à ce prénom. Du coup, j'ai proposé un deal à Nina en début de grossesse ; je lui ai dit que si j'arrivais à perdre dix kilos avant qu'elle n'accouche, j'aurais le droit d'appeler notre fille Zelda. Quand elle a vu que j'ai réussi à en perdre quatre en un mois, elle a monté la barre à quinze... Et à l'heure où j'écris, je ne sais toujours pas si c'est une fille ou un garçon, si je vais gagner mon pari, où même si Nina va tenir sa parole... Donc par défaut, à l'écriture, j'ai choisi *Zelda Lullaby*.

3. La poussée

Mes deux premières *lullabies* sont tout sauf des comptines. Elles en empruntent certaines formes, mais ça reste d'une part des morceaux de fin d'album, donc il faut quand même que ça claque un peu, et d'autre part avec un fond un peu plus profond que juste ce simple rôle de comptine. Quand Charlie était à la maternelle, elle avait une maîtresse un peu tarée qui filmait beaucoup les activités des enfants et nous envoyait tous les soirs des liens Google Drive bourrés de photos et de vidéos, parfois tard dans la nuit. Elle était passionnée par son job, un peu trop même. Elle a su que j'étais musicien et a fouillé dans mon travail jusqu'à trouver mon morceau *Charlie Lullaby*. Tous les vendredis, elle faisait écouter de la musique aux enfants et les faisait danser. Ce jour-là, elle a fait une vidéo de Charlie, qui devait avoir trois ou quatre ans, en train de tenter de danser sur sa propre comptine, seule au milieu de la salle. La pauvre

ne savait pas trop sur quel pied danser, mais la prof était quand même heureuse de me montrer ça.

Oui, mes deux premières comptines ne sont pas des comptines. Ce sont des morceaux maladroits et violents avec des sons de batterie qui tapent et de gros synthés qui bavent. Mais est-ce que durant les premiers mois d'un bébé, tout n'est pas maladroit et violent aussi ? Les gens qui ont des gosses le savent. Quand ces chenapans naissent, la vie que tu connaissais auparavant est finie, terminée. Dans tout ce que tu vas faire désormais, tu vas avoir comme un nouveau membre greffé à toi, et ce, en une fraction de seconde, on pourrait même dire en une poussée ! Du jour au lendemain, tu te retrouves avec cette extension de toi-même, qu'il va falloir aimer, malgré la violence et la fatigue, et aussi l'ingratitude dont ces petits enfoirés de bébés font preuve au début de leur vie. Pas un merci, rien !

Le jour où Charlie est née, elle n'a pas pleuré, pas crié, rien. Elle a ouvert ses yeux tout doucement. Elle m'a fixé, avec ses grosses billes noires, et elle ne m'a pas lâché des yeux. Elle a attrapé mon pouce, et elle a continué à me fixer, en silence. Ensuite, elle n'a pas fait ses nuits, pendant un an... Elle ne dormait jamais, du moins jamais longtemps. Trois heures par-ci, dix minutes par-là. Avec le temps, j'ai compris son tout premier regard. C'était un regard qui me disait : « Toi, humain, je vais t'en faire baver ! »

Ce sont des moments durs à vivre de ne jamais dormir. En plus, moi je suis du genre à mettre une demi-heure à me rendormir si je me lève la nuit pour pisser, donc si tu me réveilles, qu'il faut que je vienne te chercher, que je t'emmène dans la cuisine, toutes lumières allumées, qu'il faut que je me concentre pour te préparer un biberon, etc. Laisse-moi te dire que la nuit est bien terminée et qu'on va finir tous les deux devant la PlayStation, et tu vas connaître l'histoire d'*Elden Ring* sur le bout des doigts, cette même histoire que les adultes n'arrivent même pas à comprendre.

Dans *April Lullaby*, j'ai mis des extraits du film *Breakfast at Tiffany's*, ou d'abord, Audrey Hepburn chasse brutalement un chat d'une voiture

en lui disant : « *Take off! Beat it!* », que j'ai relié avec une autre scène de dialogue un peu plus loin dans le film, qui répond à la première en lui disant : « *People do belong to each other. Because that's the only chance anybody's got for real happiness.* » Les gens s'appartiennent les uns aux autres, et c'est peut-être leur unique chance de connaître le vrai bonheur. Ces pauvres petits êtres que l'on crée, on les force à rentrer dans notre clan pour le pire et pour le meilleur. Combien de fois j'ai reproché à mes parents de m'avoir donné la vie, quand j'étais un ado un peu triste et que je ne savais pas vers où diriger ma colère ?

J'interprète la façon dont j'ai samplé cet extrait comme ceci : on a beau rejeter nos proches, les gens avec qui nous sommes liés par le sang sont parfois notre seule chance de connaître la joie dans ce monde de merde.

4. Fin

Ce soir-là donc, je me jette sur mon ordi pour composer cette chanson. Je n'ai pas vécu ça depuis dix ans, donc je suis sur un petit nuage. Je me demande comment je vais aborder le truc cette fois. Je me suis dit : « Tiens, si on essayait de faire une vraie *lullaby*, ce coup-ci. » J'ai cherché des instruments et une mélodie qui feraient plus comptine. Un peu de carillon, du banjo, des boîtes à musique, de la flûte Mellotron et des voix Mellotron. Le Mellotron est un clavier vintage avec des *presets* d'instruments comme la flûte, mais avec un grain synthétique très reconnaissable. Mon hommage à Eels est ici, ce groupe utilise beaucoup ces sonorités.

Et puis comme d'habitude, c'est parti en cacahuète. J'ai mis une grosse drum, de grosses voix, et ça cogne, et ne comptez pas sur moi pour que vos enfants s'endorment là-dessus. Et je m'en fous, c'est comme ça. Je l'aime comme ça. Je sais à l'heure actuelle que cet enfant va m'en faire baver. Il va m'en faire baver beaucoup plus qu'il y a dix ans, quand j'étais jeune et que je pouvais encaisser les nuits sans dormir. Ça va être de la souffrance et de l'ingratitude, comme d'hab ! Elle ou il va encore passer son temps à faire la sieste comme un gros paresseux, se réveiller

pour téter et roter, pleurer à l'occasion et passer le reste de son temps à me faire des frayeurs, et rien d'autre ! Enfin, rien jusqu'à son premier sourire... Mais en attendant, que dalle ! Donc oui, laissez-moi composer des *lullabies* bordéliques !

Pour conclure, j'ai envie de dire que j'aime ma famille, j'aime tous mes enfants. Et je me sens extrêmement chanceux d'avoir eu l'opportunité de leur dire à chacun avec une chanson. Et même si ça peut paraître futile comparé aux gestes qu'il faut faire dans la vraie vie pour gérer vraiment son rôle de parent, j'espère que ces petites chansons leur feront du bien à un moment de leur vie, leur rappelleront que je suis encore là, et que rien n'est jamais insurmontable quand on n'est pas seul.

Et un jour, quand je ne serai plus là, ils les réécouteront tous les trois et ils se souviendront de ces premières années, quand on ne faisait que rire, jouer et s'amuser, sourire bêtement comme Pinocchio, comme Cléo, et ils se rappelleront j'espère à quel point je les aime...

P.-S. C'est un garçon ! Et il s'appelle Elliot. Maintenant, dépêche-toi de grandir qu'on mate *E.T.* en boucle tous les deux !



CREDITS

1. Remerciements

Un énorme merci à tous les gens qui ont participé à la création de ces petites rêveries :

L'orchestre :

GIRAULT Denis - Clarinette
CARRE Jérôme - Trombone
SAADI Dorra - Violon
LOPES Ana Luiza - Alto
BREBBIA Sébastien - Trompette
CHOPARD Lisa - Violon
MOREL Jean-Christophe - Violon
DUPIN Frédéric - Tuba
FRANCISCO Adyr - Alto
MEUNIER Pierre - Violon
PERIMONY Marc - Flûte
HAVIEZ Victor - Cor
FOIADELLI Benoît - Violoncelle
TRANCHANT Juliette - Violoncelle
LEY Pierre-Jean - Trompette
ARRUTI Sébastien - Direction

Les *featuring* : Miscellaneous, évidemment, quel tueur ! Opaline que je rencontre sur cet album, mais avec qui j'espère refaire quelques morceaux sur d'autres projets ! Al'Tarba (bon, j'ai fait tout un chapitre sur lui, ça suffit le cirage de claquettes !), et enfin Aurus, sa magnifique voix et son talent pour écrire des beaux textes.

Je remercie aussi Quentin qui m'a rajouté quelques pistes additionnelles de violoncelle. Quel talent !

Jeremie Gasparutto, l'illustrateur, que je remercie pour sa patience. Le pauvre, je l'ai bombardé de photos, d'idées, de *screenshots*, etc., et il a fait du super boulot encore une fois ! Allez checker les bandes dessinées de lui et de son *crew* dans l'excellent « Label 619 » !

On passe à celui qui m'a le plus aidé dans cet album, Sebastien Arruti, « Iep » pour les intimes. C'est Iep qui a assuré tout le boulot afin que mes morceaux puissent être joués et enregistrés par un orchestre. Il a aussi composé quelques parties de *Cléo* et de *Goodbye*, et réécrit toutes mes parties orchestrales pour qu'elles soient jouables. Il m'a donné de précieux conseils sur le reste des *tracks*, et je crois qu'on a passé un bon moment. C'était un bonheur de bosser sur ce projet avec lui. C'était mon tromboniste dans Smokey Joe & The Kid, et on s'était grave embrouillés un été à cause de Gérard Lanvin et on ne s'est plus parlé pendant un an. Donc je suis content de resceller notre amitié autour de cet album et j'espère qu'on aura de nouveau l'occasion de travailler sur des orchestration. Merci, mon pote !

Enfin, j'ai une pensée particulière pour tous les gens qui sont cités dans le livre, mon ami Feldub, Bob, Nina, mon frère, mes parents et tous les autres.

2. Inception

J'aimerais pour terminer, remercier mon label Banzai Lab avec une petite anecdote :

En écrivant ce livre, j'ai réécouté ce fameux disque de Prefuse 73 dont je parlais dans l'introduction, *Sleeping on Saturday and Sunday Afternoons*, que je n'avais pas réécouté depuis vingt ans. Et j'avais complètement oublié un moment de l'album. Vers la fin, entre deux morceaux ambiants, on entend un bref échange qui a l'air d'avoir été enregistré discrètement au travers d'une poche. Voici l'échange :

— *Is this the only tune that is just sort of swelly like this ?*

— *Yeah...*

— *Good.*

On comprend que cet échange, c'est Prefuse 73 qui fait écouter les maquettes de son album à son label et qui leur ment. Et qu'eux, ils flippent un peu parce qu'ils ont peur de sortir un album avec seulement des *tracks* ambiants comme ça, étant donné qu'habituellement, Prefuse 73 fait des albums hip-hop qui cognent bien.

Avoir mis cet échange dans l'album est sans nul doute le plus beau clin d'œil qu'il pouvait faire à son label. Et donc, la boucle est pour moi bouclée. Je voudrais remercier très fort Banzai Lab d'avoir dit « oui » les yeux fermés quand je suis arrivé avec mon idée de faire un album, un livre, d'enregistrer un orchestre, que ça allait sûrement leur coûter bonbon, et que les morceaux allaient peut-être être bizarres.

Vraiment, merci, les amis !

3. The End

Ainsi s'achèvent mes rêveries. Quand j'ai commencé cet album, je disais rêver de faire celui-ci depuis plus de vingt ans. Maintenant que je suis arrivé au bout du projet, je crois tout simplement que j'ai fait l'album de mes « rêves ». J'espère que ça vous a plu. D'ailleurs, j'ai glissé un petit cadeau pour les aventuriers que vous êtes. Un trésor de pirate, comme à l'époque des albums en CD, quand certains cachaient un trésor qu'il fallait un peu fouiller pour trouver. Les trésors, c'est important. Un film, un album, un jeu vidéo ou un livre sont des voyages dont la récompense doit venir de l'exploration, si tant est que l'œuvre donne envie d'être explorée.

Et comme un très grand pirate, dont j'ai oublié le nom, a dit :

« 人の夢は終わらない * »

*Hito no yume wa owaranai !!

Albums écoutés pendant l'écriture

Gustav Holst – *The Planets*

The Doors – *Original Soundtrack Recording*

Eels – *Daisies Of The Galaxy*

Culprate – *Deliverance*

John Williams – *Jurassic Park*

Maurice Ravel – *Ma mère l'Oye*

Joe Hisaishi – *Kids Return*

Prefuse 73 – *One Word Extinguisher*

Kid Koala – *Nufonia Must Fall* (album difficilement trouvable si tu n'as pas la bande dessinée)

Led Zeppelin – *Led Zeppelin IV*

Alan Silvestri – *Back To The Future 3*

Totorro – *Come To Mexico*

Andrew Prahlow – *Outer Wilds*

